

Henry Rusillon

**Un culte dynastique
avec évocation des morts
chez les Sakalaves
de Madagascar**

Le « Tromba »



UN CULTE DYNASTIQUE

AVEC

ÉVOCACTION DES MORTS

CHEZ LES

SAKALAVES DE MADAGASCAR

LE " TROMBA "

PAR

HENRY RUSILLON

DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

INTRODUCTION

PAR

RAOUL ALLIER

PROFESSEUR HONORAIRE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS



PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE PICARD ET FILS

82, rue Bonaparte, 82

1912

INTRODUCTION

M. Rusillon est parti de France en 1897 pour devenir, à Madagascar, un des agents les plus dévoués et les plus actifs de la Société des Missions évangéliques de Paris. Il a été à la tête du district de Mahéréza jusqu'en 1906.

En 1904, des circonstances particulières l'ont appelé dans des régions où l'apostolat chrétien avait encore pénétré fort peu. Il en a profité pour entreprendre une sorte d'exploration spirituelle dans le nord-ouest de l'île, et tout particulièrement dans le Boina. Il a fait tout seul ce premier voyage d'enquête (septembre-octobre 1904).

Il en a fait un second de beaucoup plus longue durée, de juin à octobre 1907, accompagné, cette fois, d'un de ses collègues, M. André Chazel.

À la suite des constatations rapportées par eux, il a reçu la mission de poursuivre les efforts ainsi commencés. Et, d'avril 1909 à mai 1911, il n'a plus quitté ces pays, les parcourant dans tous les sens, dépensant ses forces sans compter, privé souvent, à l'exemple de son Maître, d'« un lieu où reposer sa tête », connu dans tous les villages comme étant le Blanc à qui l'on peut aller dire toutes ses détresses, conquérant par sa vie d'abnégation la confiance et l'attachement de toutes ces populations. Et quand son travail lui laissait quelque loisir (j'ai des raisons de soupçonner que ces instants de loisir étaient dérobés sur les heures dues au sommeil), il le consacrait à rédiger hâtivement les notes prises durant ses courses.

C'est ainsi qu'il a réuni un dossier d'une valeur rare sur une question très importante et mal connue.

Il était dans les pires conditions pour écrire un livre ; il était sans doute dans les meilleures pour en rassembler les éléments. Un voyageur, en traversant un pays, peut aisément colliger des plantes ou des pierres, observer tels ou tels phénomènes

climatériques. Il n'obtient pas, en courant, des documents psychologiques. Un séjour prolongé ne lui suffit même pas pour cela. Il faut que les âmes, au lieu de se fermer comme elles le font toujours devant un étranger, s'ouvrent à lui. M. Rusillon, au milieu de ces populations, n'était pas comme un pur et simple « Vazaha ». Il était l'ami secourable, le consolateur et, malgré toutes les différences de race, le frère. Il a vu des choses que le Blanc ne voit généralement pas, et, comme il savait la langue indigène, il a pu comprendre des paroles qui, pour d'autres, auraient été dépourvues de sens. Et voilà pourquoi le dossier qu'il nous donne aujourd'hui sur le *Tromba* a une valeur exceptionnelle. Ce n'est pas une dissertation bâtie sur des documents de seconde ou de douzième main. C'est, pour sa plus grande partie, un recueil de « choses vues » ; c'est la déposition claire, précise, détaillée, d'un témoin.

Ce n'est pas la première fois que l'on nous parle du *Tromba*. Au fond, c'est du *Tromba* qu'il s'agit dans les phénomènes d'agitation plus ou moins tumultueuse qui se sont produits, en 1863 et 1864, sous le règne de Radama II et auxquels l'on a donné le nom de *Ramanenjana*. Je rappellerai ces faits tout à l'heure. Des descriptions en ont été fournies, mais très sommaires et insuffisantes, dans les principaux ouvrages sur l'histoire malgache. Une étude assez détaillée et précise – la meilleure qui ait été faite jusqu'ici – a été publiée en août 1867 dans un recueil médical, *The Edinburgh Medical Journal*, et reproduite, en 1889, dans l'*Antananarivo Annual* (n° VI, pages 19-27). Il faut la compléter avec les détails donnés par le P. de La Vaissière dans son livre, publié d'après les notes du P. Abinal : *Vingt ans à Madagascar*, p. 228-235¹.

¹ Le titre de l'ouvrage est exactement : VINGT ANS À MADAGASCAR : *Colonisation, – traditions historiques, – mœurs et croyances*, d'après les notes du P. Abinal et de plusieurs autres missionnaires de la Compagnie

Il est temps d'étudier ces phénomènes en eux-mêmes, dans leurs caractères spécifiques. Il faudrait que des recherches, analogues à celles que M. Rusillon a menées à bien dans la Boïna, fussent entreprises dans les différentes parties de l'île. Quand cette enquête générale sera terminée, il y aura lieu de comparer les faits observés avec d'autres qui se sont passés en d'autres temps et en d'autres lieux. C'est alors seulement – et à condition que ces autres faits aient été analysés avec précision – que la comparaison pourra présenter quelque intérêt véritable et surtout quelque utilité scientifique. Jusqu'ici l'on s'est trop préoccupé de rapprocher des manifestations qui ont, évidemment, des traits communs, mais qui se sont produites dans les milieux les plus divers, et dont aucune n'a été examinée de très près.

À propos du *Ramanenjana* de 1863 et 1864, on s'est plu, non sans raison, à rappeler les épidémies de danse que l'on a notées au Moyen Age sous les noms de « danse de Saint-Vit ou Saint-Guy » et « danse de Saint-Jean », notamment celles qui se sont répandues en Allemagne en 1021 et en 1278, celle qui a sévi avec une intensité particulière à Aix-la-Chapelle en 1274, celle de « Tarentisme » qui s'est abattue à plusieurs reprises, et spécialement au XVII^e siècle, sur l'Italie méridionale. Il est intéressant de citer ces phénomènes ; il est bien probable qu'ils ne sont pas sans rapports avec le Tromba ; mais, avant de préciser trop, il serait bon de nous donner, sur chacun d'eux, plus de détails¹.

de Jésus, par le P. de La Vaissière, de la même Compagnie (in-8°, Paris, 1885).

¹ L'enquête qu'il s'agit d'ouvrir est probablement plus vaste qu'on ne pense au premier abord. Il y a lieu, par exemple, de se demander si certaines cérémonies, qu'on rencontre ici ou là, même dans des religions supérieures, ne sont pas des survivances atténuées, modifiées, d'autres phénomènes en rapport avec ceux qui sont étudiés ici. Voici, par exemple, quelques détails de la procession de sainte Orosia, à Yebra, dans le Haut-Aragon. Je les emprunte à une petite publication, *l'Étoile du Matin* (Janvier 1912), qui paraît à Oloron ; le témoin qui écrit est M. le pasteur Albert Cadier : « La procession se forme, conduite par les por-

Un cas récent de « Tarentisme » collectif a été signalé par les journaux en septembre dernier. Cette fois, la description est assez précise. J'en citerai les traits essentiels d'après ce qu'en a publié le *Temps* (18 septembre 1911).

La scène se passe dans la Troude (ou Troade), non loin de la petite ville de Yéni-Chehr, qui fut l'antique Sigée. Le témoin, un Anglais, voit ceci : « Au milieu d'un groupe de femmes qui hurlent, sanglotent et gesticulent, quatre jeunes filles, les « possédées », tordent, convulsent comme des marionnettes leurs

teurs de croix et de drapeaux. Au centre, la châsse s'avance soutenue par quatre hommes. À demi-courbés sous la châsse, marchent un homme, une femme, deux enfants de 4 et 6 ans, que l'on dit démoniaques. Dix danseurs précèdent ce groupe douloureux. Tenant dans chaque main un bâton blanc orné de pompons multicolores, ils se livrent au son d'un fifre à force gambades, tandis que leurs bâtons s'entrechoquent en un mouvement rythmique. » Ils ont des « chapeaux enrubannés, fleuris de fleurs artificielles au milieu desquelles est planté un miroir. À leur tête marche un petit enfant vêtu comme eux. Encadrant la châsse et les danseurs, s'avancent en file indienne des hommes vêtus de grands manteaux de bure. Ils sont pieds nus et tête nue, et leurs manteaux de parade sont de vraies guenilles. Chacun d'eux représente les bergers d'un même village. Cet honneur leur revient du fait que ce fut à un berger que l'ange révéla le lieu de la sépulture de Santa-Orosia. Quant aux danseurs, ce sont toujours des jeunes hommes de Yebra. Bien que payés par leur municipalité, ils seront largement gratifiés pour leur peine par les paysans venus là. Aussi bien s'y ingénient-ils à souhait. C'est ainsi que, dans l'après-midi, ils danseront en l'honneur de tous ceux qui, en échange, sauront leur octroyer de bonnes pièces blanches. Nous pensions, tout naturellement, qu'en arrivant à l'église les danseurs allaient cesser leurs jeux. Ce fut le contraire qui eut lieu. En effet, jamais je n'ai vu danse aussi frénétique que celle à laquelle ils se livrèrent dans ce sanctuaire. Le rythme des bâtons, qui continuaient à s'entrechoquer en cadence, s'accéléra au point qu'il devint impossible aux yeux de le suivre... » Il y a là des traits qui rappellent de façon obsédante d'autres choses vues dans d'autres circonstances. Je n'en tire aucune conclusion. Mais il est permis de dire que le problème existe.

bras, leurs jambes et leur corps. Deux d'entre elles exécutent une sorte de danse ralentie, comme ceux qui ont été piqués par la tarentule. La troisième se jette la tête en avant sur le sol, au risque de se briser le crâne ; l'autre agite ses membres en avant et en arrière, dans une espèce de gymnastique suédoise. Elles sont tout essoufflées, haletantes, les yeux hagards. » À croire les spectateurs, c'est saint Georges qui tient ces jeunes filles en son pouvoir et qui les contraint à cette agitation.

L'Anglais s'informe, et il apprend que des crises de ce genre se produisent depuis trois ans, avec un caractère épidémique, parmi les femmes de Yéni-Chehr. La maladie fait son apparition tous les ans à la même époque, une semaine environ avant la fête de saint Georges ; elle arrive à son maximum d'intensité le jour de la fête, puis diminue progressivement et disparaît. Les gens du village expliquent que les personnes qui souffrent ainsi ne sont pas des malades ordinaires : elles sont possédées du saint, et il leur arrive d'acquérir ainsi le don de double vue et la puissance d'opérer des miracles. « Cette année, dit un autre témoin, l'épidémie s'est considérablement développée. Le jour de la Saint-Georges, j'ai assisté à l'office du matin, dans l'église. La voix des officiants était couverte par les clameurs des possédées. Il y en avait plus d'une centaine qui causèrent un tel désordre que mes nerfs en furent tout ébranlés. »

L'Anglais dont je parlais tout à l'heure a vu ce spectacle : « Sous l'icône du saint, se tenait une jeune femme, les cheveux épars, agitée et gémissante. Son agitation allait croissant ; au paroxysme de la crise, elle se jeta sur l'icône et l'étreignit. Puis, tout à coup, elle se mit à grimper jusqu'en haut de la balustrade qui enveloppe l'autel, c'est-à-dire à une hauteur d'environ quinze pieds, le long d'une colonne n'offrant aucune saillie. C'est un exercice qui aurait fait honneur à un acrobate professionnel. Quand elle en eut atteint l'extrémité, une autre possédée vint l'y rejoindre. »

Il y a une parenté évidente entre ces faits et ceux que nous raconte M. Rusillon. Ce qu'il ne faut pas, – et c'est ce que l'on a trop fait jusqu'ici – c'est se contenter de voir les similitudes et négliger ce qui fait l'originalité de chacun de ces ordres de faits. À chacun d'eux les croyances mises en jeu donnent une caractéristique spéciale. Il importe d'arriver à déterminer ces caractéristiques différentes.

Ce n'est pas facile, dès qu'on veut sortir des généralités vagues. Un collègue de M. Rusillon, M. Pechin, dont le ministère s'exerce au Betsileo, a noté récemment dans son district une maladie qu'il a décrite avec le plus de soin possible¹ :

« On l'appelle ici *Bilo*, raconte-t-il ; un vieillard qui vient de faire un séjour de plus de trente ans dans le nord de Madagascar me dit que, sauf quelques particularités, c'est comme le *Tromba* des Sakalaves. En route, à deux heures au sud d'Ambositra, nous voyons un rassemblement ; c'est le *Bilo*. Il y a là une personne atteinte de cette maladie, qui s'en va à l'aventure à travers la campagne ; parents et voisins la suivent. Un peu plus loin, encore un malade ; dans chaque village on nous parle du *Bilo*... La maladie vient du sud ; depuis quelques jours seulement, elle a fait son apparition ici et se répand comme la peste. C'est comme une affection nerveuse qui atteint tout le monde, jeunes et vieux, hommes et femmes, surtout les jeunes gens. Ils déclarent avoir mal à la tête, quittent brusquement la maison, s'en vont errants, parfois nus, par monts et par vaux, se tenant de préférence auprès des tombeaux. Ils sont agités, secouant leurs membres et tout leur corps par des gestes nerveux, ayant de temps en temps leurs mains jointes derrière le dos comme si elles étaient attachées, puis les dénouant brusquement, criant sans cesse en haletant : *Hiaka, hiaka, hiaka*. Ce mot sort de leur gorge comme un soupir douloureux. »

¹ *Journal des Missions évangéliques*, 1910, t. I, p. 277 et suiv.

Citons encore ce cas décrit par le même témoin : « ... J'aperçois une jeune fille de quatorze à quinze ans, marchant d'un air égaré, le front barré, les yeux hagards, gesticulant d'une façon continue. Elle soulève les bouts de son *lamba* comme pour s'éventer, élève les bras, les tord, parfois trépigne sur place. Une dizaine de femmes, deux ou trois hommes la suivent, frappant des mains. Elle arrive près d'un tombeau (un amoncellement de pierres rectangulaires), tourne autour, continuant ses gestes. On lui donne une bouteille d'eau dont elle se mouille le visage, asperge ses voisins. Le groupe s'accroît des passants. Une grosse matrone sort une petite glace, la met en face de la malade et commence à lui faire vis-à-vis pour danser, en suivant la cadence des battements de mains continus de la foule. Les mouvements désordonnés reparaissent. Quelquefois les forces de cette enfant paraissent décuplées ; elle frappe le sol comme une folle, tourne plusieurs fois sur elle-même, secoue non seulement ses membres, mais le haut de son corps, comme si elle voulait se tuer. De temps en temps, elle s'écrie : « Je suis malade », d'un air triste et lassé. Ou bien encore : « Frappez des mains plus vite, accentuez la cadence ! » Et elle ne cesse de trépigner, secouant son *lamba*, faisant le tour du tombeau. À dix minutes de là, j'aperçois la même scène, le même cortège ; il y a, en plus, une grosse caisse pour exciter trois ou quatre jeunes filles malades. Les deux groupes se sont rencontrés : elles sont là maintenant cinq bacchantes en proie à leur folie. Aux excitations des battements de mains et de la grosse caisse, les jeunes filles répondent par un accroissement d'excentricités. L'une se blesse à la tête contre les pierres du tombeau, une autre se laisse tomber lourdement, exténuée, sur le sol ; ses compagnes la soulèvent, elle retombe ; on essaie de nouveau de la soulever... »

Si l'on relit cette description après avoir étudié celles de M. Rusillon, on est frappé de plusieurs détails. D'abord tout se passe auprès des tombeaux ; les « esprits possesseurs » sont donc censés être les esprits de morts, d'ancêtres. On nous parle d'un miroir ; c'est aussi le cas dans bien des scènes rapportées par M. Rusillon. Enfin, dans un autre passage que je n'ai pas

cité, M. Pechin note la présence de la fièvre et il soupçonne le paludisme de n'être pas tout à fait innocent dans l'affaire. Il ne semble donc pas que le vieillard betsileo qui identifie le *Bilo* avec le *Tromba* commette une erreur. Mais il y a plus : d'autres témoins ont fait, à propos du *Bilo*, d'autres constatations. Ils ont observé qu'avant de préparer le chant du *Bilo*, on construit une sorte de cadre en bois, qui a l'air soit d'un lit, soit d'une table, et auquel on accède par une sorte d'échelle spécialement construite pour la circonstance. Voilà des détails qui rappellent singulièrement certains de ceux qui sont fournis par M. Rusillon¹. J'ajoute que la cérémonie qui suit est assez différente de celles dont on trouvera plus loin la description. Et j'avoue ne pas savoir très bien, après avoir lu ces documents, s'il faut ou non identifier le *Bilo* et le *Tromba*. Mon embarras augmente, quand je vois que d'autres témoins identifient le *Bilo* et le *Salamanga*, qui est bien une sorte d'exorcisme, mais dont les détails ne sont pas exactement du *Tromba*². S'agit-il de phénomènes qui sont bien les mêmes, mais dont les divers observateurs n'ont parfois saisi que tel ou tel aspect ? Les différences notées ne portent-elles que sur des points tout à fait secondaires ? On ne pourra répondre à ces questions qu'après une enquête généralisée et approfondie.

Si les descriptions et les analyses de M. Rusillon aident à comprendre un peu mieux quelques-uns des faits rapportés in-

¹ *Antananarivo Annual*, VI, p. 118-120. Voir plus loin pages 45, 46, 56, 57, 62, 67, 71.

² *Antananarivo Annual*, VII, p. 267. Le P. de La Vaissière, dans le livre déjà cité (p. 232), est d'avis que le *Tromba*, le *Bilo*, le *Salamanga*, le *Ramanenjana* ne sont qu'une même maladie désignée, dans les divers dialectes, par des mots divers. D'autre part, un témoin, qui s'est efforcé d'étudier de près ces phénomènes, M. G. Mondain, m'assure que les Malgaches du Centre emploient parfois ces mots les uns pour les autres sans se rendre un compte exact des sens différents que ces mots peuvent avoir chez les Sakalaves ; il pense que l'identification dont il s'agit est trop hâtive et suppose une analyse incomplète des faits.

cidemment dans telle revue ou dans tel livre, elles jettent une lumière assez vive sur l'affaire du *Ramanenjana* à laquelle je faisais allusion plus haut et dont il est temps de parler maintenant. Ce que l'on en sait de plus précis – nous verrons que c'est incomplet – est dû à l'étude de M. A. Davidson qui a été signalée plus haut et dont nous reproduirons ici l'essentiel :

« Pendant le mois de février 1863, les Européens en résidence à Tananarive entendirent parler vaguement d'une maladie nouvelle et étrange qui avait apparu dans la région du sud-ouest. Les indigènes l'appelaient *Imanenjana*, et les danseurs étaient nommés *Ramanenjana*, nom qui n'éclairait en rien la nature de cette affection. De proche en proche, elle arriva dans la capitale, et au mois de mars elle y fut commune. Au début, on vit des groupes de deux ou trois personnes, accompagnées de musiciens, danser sur les places publiques ; après quelques semaines, ces personnes se comptèrent par centaines, tellement qu'on ne pouvait sortir de chez soi sans rencontrer quelque bande de ces danseurs. La contagion s'étendit rapidement jusque dans les villages les plus éloignés de l'Imerina et même dans les chaumières isolées.

« ... Les personnes qui en étaient atteintes appartenaient surtout, mais non exclusivement, aux classes inférieures. C'était en majorité des jeunes femmes de quatorze à vingt-cinq ans ; il y avait toutefois un nombre considérable d'hommes parmi les danseurs, mais ils ne dépassaient pas le quart du chiffre total.

« ... Les malades se plaignaient ordinairement d'un poids et d'une douleur dans le péricarde, d'un malaise général, parfois d'une raideur à la nuque. Quelques-uns éprouvaient aussi des douleurs dans le dos et dans les membres ; le plus souvent il y avait accélération dans la circulation du sang, quelquefois même de légers symptômes fébriles. Après s'être plaints de ces malaises pendant un, deux ou trois jours, ils manifestaient une agitation nerveuse ; alors si la moindre excitation agissait sur eux, notamment s'ils entendaient un chant ou un son de musique, ils devenaient incapables de se maîtriser, s'échappaient,

couraient à l'endroit où la musique se faisait entendre, et se mettaient à danser, parfois pendant plusieurs heures consécutives, avec une rapidité vertigineuse. Ils balançaient la tête d'un côté à l'autre d'un mouvement monotone et ils agitaient les mains de haut en bas. Les danseurs ne se joignaient jamais au chant, mais ils faisaient entendre fréquemment un profond soupir. Les yeux étaient hagards, toute la physionomie avait une expression indéfinissable d'absence, comme si les malades eussent été absolument étrangers à ce qui se passait autour d'eux. La danse se réglait sensiblement sur la musique, qui était toujours aussi rapide que possible et semblait ne l'être jamais assez au gré des danseurs ; bientôt c'était moins de la danse que du saut. Ils dansaient de la sorte, à l'étonnement de tous les assistants, comme s'ils eussent été possédés de quelque esprit malin, et avec une endurance plus qu'humaine, lassant la patience et les forces des musiciens qui se relayaient fréquemment entre eux jusqu'à ce qu'enfin les danseurs tombassent subitement comme frappés de mort ; ou bien, si la musique venait à s'interrompre, ils se précipitaient en avant comme saisis d'un nouvel accès, et se mettaient à courir jusqu'à ce qu'ils tombassent par terre dans un état d'insensibilité...

« Ils aimaient à porter avec eux des cannes à sucre. Ils les tenaient à la main ou les mettaient sur l'épaule quand ils dansaient¹. Souvent aussi on les voyait évoluer en portant sur la tête un vase plein d'eau, qu'ils maintenaient en équilibre avec une étonnante dextérité. Le tambour était leur instrument favori, mais ils se servaient aussi d'autres instruments. À défaut d'instrument, les assistants battaient la mesure avec leurs mains ou chantaient un air particulièrement aimé des danseurs. Leur rendez-vous préféré était à la pierre sacrée d'Imahamasina, sur laquelle bien des souverains de Madagascar ont été couronnés.

¹ On verra plus loin, par exemple pages 54, 73, que M. Rusillon note une canne parmi les accessoires ordinaires du *Tromba*.

Ils dansaient là pendant des heures entières, et, avant de finir, déposaient sur la pierre une canne à sucre en guise d'offrande.

« Les tombeaux étaient aussi pour eux des lieux favoris de réunion ; ils s'y rencontraient le soir et y dansaient au clair de lune jusqu'après minuit.

« Beaucoup d'entre eux prétendaient être en relations avec les morts, notamment avec la feuë reine Ranavalona I^{re}. En décrivant plus tard leurs sensations, ils disaient avoir éprouvé comme celle d'un cadavre attaché à leur personne, et dont tous leurs efforts ne parvenaient pas à les débarrasser ; d'autres parlaient d'un poids qui les attirait incessamment en bas ou en arrière¹. Ils abhorraient par-dessus tout les porcs et les chapeaux.

¹ Quelques passages, que j'emprunterai au P. de La Vaissière (p. 229-230), éclairciront ces détails. D'après lui, on racontait que Ranavalona I^{re}, mécontente de voir son fils Radama II rompre avec sa politique xénophobe, avait résolu de venir en personne le mettre à la raison. Elle était partie du séjour des morts, suivie d'une foule d'ombres, dont les unes accompagnaient seulement leur souveraine, tandis que d'autres portaient ses bagages : « Au premier village qu'elles rencontrèrent sur la route, les ombres chargées des bagages passèrent leurs fardeaux aux vivants ; ceux-ci, à leur tour, le remirent à d'autres au village suivant, comme cela se pratique encore à Madagascar, où les colis royaux passent de mains en mains, et de village en village, jusqu'à ce qu'ils arrivent à destination. Ainsi voyageait, disait-on, l'ombre royale. Les vivants réquisitionnés pour la corvée des bagages se sentaient tout d'abord saisis d'un violent mal de tête. Bientôt après leur apparaissaient les ombres de la suite de Ranavalona les entourant de leurs longues files et leur assignant un paquet, avec ordre de le porter jusqu'au prochain village. Ces pauvres gens tombaient alors dans un état d'exaltation extraordinaire ; ils se mettaient à danser pendant une journée ou deux dans leur village et aux environs, affirmant qu'ils voyaient leur ancienne souveraine et lui faisaient cortège. Ce temps écoulé, ils revenaient à leur état ordinaire, et le village retrouvait la paix. C'est le 12 mars 1863 que la nouvelle de cette étrange contagion fut portée à Tananarive par des gens qui venaient du pays des Betsiléos ; elle produisit une sensation profonde... Cette impression, alimentée chaque jour par de nouveaux bruits, alla croissant jusqu'au 26 du même mois. Ce jour-là, on annonça que l'ombre de feuë Ranavalona avait

La seule vue de ces objets les révoltait au point de les jeter parfois dans des convulsions ; elle les mettait toujours en fureur. Ils éprouvaient également une vive répulsion, plus difficile à expliquer, pour la couleur noire. Les pourceaux sont réputés impurs par plusieurs tribus malgaches, et l'on s'explique que ces animaux aient pu être l'objet d'une horreur superstitieuse. D'un autre côté, les chapeaux rappelaient le souvenir odieux des étrangers ; mais comment expliquer cette antipathie à l'égard d'une couleur ?... »

M. Davidson a eu raison de noter ici la répulsion éprouvée par les malades à l'égard des étrangers, des « Vazaha ». Il aurait dû aller jusqu'au bout de la pensée qui s'était présentée à son esprit. Cette répulsion est un facteur important de tous les phénomènes. Elle ne portait pas seulement contre les personnes, mais contre toutes les idées que ces personnes représentaient, contre les mœurs nouvelles qu'elles prétendaient introduire, contre la religion qu'elles prêchaient¹. Et dès que l'on a compris

fait son entrée dans son ancienne capitale. Ce qui est certain, c'est que la contagion envahit la ville le 20, et qu'avant le soir, les visionnaires parcouraient les rues. Ils se disaient chargés d'un paquet invisible à tout le monde, qu'il leur fallait porter à la suite de Sa Majesté. Parfois leur négligence leur attirait de rudes corrections ; on les voyait alors se tordre, et pousser des cris comme sous l'impression de coups violemment administrés, et leurs larmes roulaient longtemps encore après la fin du châtiement. Leurs yeux rouges, leurs traits tendus, les firent appeler par le peuple, tantôt *Ramanenjana* (de *henjana*, tendu, raide), tantôt *Ramenabe* (de *mena*, rouge, bé, grandement), et comme ils répétaient sans cesse le mot *maika* (pressé, je suis pressé), on les appela aussi *Ramai-ka*. » À propos du nom de *Ramenabe*, donné à ces malades, je ferai simplement remarquer que l'épidémie venait du Menabe et que les rois dont les noms sont le plus répétés dans les litanies du *Tromba* sont d'anciens rois du Menabe. Je note la coïncidence sans rien affirmer de plus. Cf. plus loin, p. 41-43, 88.

¹ « Des Ramanenjana, dit le P. de La Vaissière, avaient osé dire publiquement au roi que sa mère était venue le prendre pour l'emmener chez les morts ; elle ne pouvait supporter que, par l'introduction des

cela, tout le reste s'explique, – peut-être même l'horreur de la couleur noire et des pourceaux. Ces malades se sentaient, disaient-ils, sous la domination d'un esprit. Cet « esprit » détestait les nouveaux venus. Il avait peur d'être exorcisé par eux. Et il connaissait l'histoire du possédé de Gadara dont les démons furent envoyés dans un troupeau de pourceaux¹. Les sentiments qu'il nourrissait à l'égard de ces animaux n'ont rien de mystérieux. Quant à la couleur noire, c'est celle des redingotes portées par les missionnaires anglais et des soutanes qui caractérisent les jésuites français.

M. Davidson a eu raison aussi, dans un autre passage : « Le choix du voisinage des tombes, pour les évolutions des malades, dit-il, s'explique par le culte des ancêtres et le respect superstitieux des tombeaux. » C'est vrai, mais c'est trop vague, et c'est insuffisant. La vérité, c'est que l'esprit qui est censé s'emparer des malades est l'esprit même d'un mort, d'un ancêtre. La réaction contre les nouveautés morales que les étrangers apportent monte du fond même de l'être ; elle est une suggestion de toutes les pensées, de toutes les passions, de toutes les énergies qui sont systématisées dans le subconscient ; en un sens, on peut dire que la vieille personnalité malgache se réveille en ces malades avec une intensité violente et qu'elle les domine. Ils expliquent naturellement leur état moral par une possession, et ils rôdent autour des lieux hantés par ces morts qui revivent en eux. Et l'on saisit fort bien que, s'ils nomment parfois l'ancêtre qui s'empare d'eux, ils désignent, non pas Radama I^{er}, qui a ouvert le pays aux étrangers, mais la reine Ranavalona I^{re} qui les a chassés et qui a persécuté leurs adhérents.

Et, s'il en est ainsi, M. Davidson, comme tous les missionnaires d'alors, n'ont pas eu tort de soupçonner que les adversaires des nouveautés à l'européenne ont profité de ce mouve-

blancs dans le pays, et par la tolérance illimitée de leur religion, il ruinât tout ce qu'elle avait établi dans le royaume. » (*Op. cit.*, p. 231).

¹ More V, 1-7. Cf. Matth. VIII, 28-34 ; Luc VIII, 26-37.

ment pour agir sur l'imagination crédule et la volonté débile de Radama II ; mais ils ne sont pas allés assez loin : le mouvement même du *Ramanenjana* a été provoqué par une réaction profonde contre ces nouveautés ; il n'a pas été un instrument quelconque de cette réaction, il a été une forme active et puissante de cette réaction même.

Le *Tromba*, le *Ramanenjana*, quelque nom qu'on lui donne, n'est pas une forme indifférente du culte des ancêtres. C'est un état dans lequel se cristallisent les anciens mobiles automatiques et inconscients de la conduite, dans lequel s'organise avec force la résistance à des vellétés de vie nouvelle, dans lequel l'âme de la race, menacée dans sa constitution, se recrée sous une forme passionnelle, dans lequel les préjugés d'autrefois, les répulsions éprouvées, les vieilles rancunes, les haines tenaces et dissimulées se combinent et apparaissent avec l'autorité d'une révélation envoyée par les pères. C'est l'état moral dans lequel se réfugie, se condense et s'entretient un conservatisme farouche, un nationalisme qui peut un jour s'exaspérer et devenir féroce¹.

Voilà pourquoi il ne faut pas s'étonner qu'en 1895, au moment de l'occupation de l'île par les troupes françaises, il y ait eu une recrudescence de *Ramanenjana*. Des cas nombreux en ont été signalés, notamment dans le sud-est de l'Imerina².

Et voilà ce qui donne, actuellement encore, une importance politique à ces manifestations, Les fêtes que M. Rusillon décrit avec tant de précision reproduisent dans le menu détail le rituel de l'hommage que l'on rendait jadis aux rois du pays³. Elles font plus que commémorer cet hommage. Elles supposent la pré-

¹ Voir plus loin, pages 45, 47, 50, 59.

² *Antananarivo Annual*, XXI, p. 62.

³ Voir plus loin, pages 41, 47-49, 57.

sence réelle de ces rois revenus et comme momentanément incarnés chez les privilégiés que le *Tromba* a saisis. C'est par là qu'elles peuvent être l'expression religieuse et le dernier asile de tout ce qui est antieuropéen, antifrançais. Les indigènes qui les célèbrent ne s'en doutent pas toujours ; Ils ne s'en doutent peut-être presque jamais. Mais ce qu'ils y vont chercher, c'est la communion avec l'âme antique de leur race. Ils y font, sans s'en rendre compte clairement, mais avec application et ferveur, un effort suivi pour sentir renaître en eux ceux dont ils tiennent la vie, pour rester en contact avec les vieux chefs disparus et toujours aimés, pour en recevoir des révélations et des mots d'ordre. Telles circonstances peuvent se produire où les sentiments qui feront explosion ne seront pas ceux que le gouvernement de la colonie souhaite de provoquer. Qui saurait dire quel commandement de révolte ces consciences obscures risqueront de sentir en elles et d'attribuer à la parole vénérée des ancêtres ? Les hostilités sourdes, latentes, à peine perçues par celui-là même qui les ressent, sont toujours à la veille de prendre, dans le *Tromba*, la forme d'une passion, la force d'une suggestion irrésistible.

Alors, que faire ? Proscrire ces cultes comme périlleux, les exterminer ? La seule pensée d'une telle mesure est odieuse. Elle ne saurait agréer qu'aux hommes pour qui les questions d'ordre spirituel ne se résolvent que par la force. Rien n'autorise à traiter comme un délit la pratique de ces cultes aussi longtemps qu'ils ne donnent pas lieu à des désordres ou à des rébellions contre l'autorité de la France. Aussi bien serait-il dangereux de les traquer. Ils se cacheraient dans la brousse, et l'on peut être sûr que les suggestions qui se produiraient dans ces consciences irritées ne seraient pas faites d'amour enthousiaste pour les « Vazaha » vainqueurs¹. Le plus simple est de les surveiller, sans taquinerie vexatoire, et d'écouter les mots d'ordre qui sont vaticinés par les revenants invisibles et présents.

¹ Voir plus loin, page 112.

Ce qui importe ensuite, c'est de se souvenir de l'aphorisme qu'Auguste Comte se plaît à répéter sans cesse : « On ne supprime que ce qu'on remplace. » Les phénomènes du *Tromba* ne cesseront qu'au jour où, dans les âmes, d'autres sentiments actifs, d'autres forces passionnelles auront succédé à la religion ancestrale. Quelles seront ces forces ? Il est loisible à la libre-pensée militante d'essayer de communiquer à ces âmes une doctrine de vie. Mais il est loisible aussi à des hommes religieux, par exemple à des chrétiens, de quelque confession qu'ils soient, d'entreprendre la même tâche. Libre-pensée et christianisme ont droit à la même liberté. Ni l'un ni l'autre n'a droit à autre chose. L'administration n'est qualifiée pour soutenir ni une propagande religieuse ni une propagande antireligieuse. Quand elle accorde un privilège à l'athéisme ou à l'Évangile, elle se mêle de ce qui ne la regarde pas. Mais il sera bien permis de dire qu'elle trahit son mandat, quand elle affecte de traiter avec une faveur imprudente l'adoration des anciens rois¹ et qu'elle accable de vexations l'exercice public du culte chrétien. Il y a là une injustice et une absurdité.

La propagande chrétienne, en elle-même, n'intéresse pas les pouvoirs publics ; et ceux-ci n'ont pas à prendre parti pour elle et à l'appuyer. Mais il faut être aveugle pour ne pas distinguer que, dans la mesure où elle réussit, elle met fin à l'action profonde du passé dans les âmes, à l'envoûtement toujours menaçant des ancêtres. Ce n'est pas une raison pour lui conférer le moindre patronage ou privilège ; mais c'en est une de se souvenir de la liberté qu'on lui doit pour autant qu'elle se conforme à la loi et qu'elle ne commet rien contre l'ordre public. Et il ne faut pas appeler loi les fantaisies de l'arbitraire administratif. Ce n'est pas une loi digne de ce nom, celle qui ne dit pas, en un

¹ Voir plus loin, page 48.

texte formel, ce qui est permis et à quelles conditions cela est permis¹.

Les cérémonies auxquelles le *Tromba* donne lieu se célèbrent sans aucune autorisation préalable et dans n'importe quel local. Pourquoi une prédication de l'Évangile est-elle un délit si, dans un village qui n'a ni temple ni église, elle se fait dans la case d'un simple particulier ? Des centaines d'hommes et de femmes peuvent librement parler autour de quelques individus qui se trémoussent en se disant possédés par l'esprit d'un mort : pourquoi traite-t-on en coupables des gens qui se sont réunis, à cinq, dix ou vingt, pour lire le *Sermon sur la Montagne* ou chanter un psaume ? Des foules excitées se presseront sans être inquiétées autour des *Doany*, égorgeront des bœufs, s'empliront d'alcool, feront tous les vacarmes possibles : pourquoi quelques chrétiens ne pourront-ils ouvrir un lieu de culte que si l'administration consent à les y autoriser ? Pourquoi celle-ci ne veut-elle ni spécifier dans quels cas cette autorisation sera de droit ni motiver ses refus ? Les adorateurs des vieux rois entretiendront aussi bien qu'ils le voudront leurs sanctuaires ; ils les répareront à leur guise et aussi souvent qu'il le faudra : pourquoi des chrétiens ne peuvent-ils refaire la toiture ou un mur d'une chapelle sans avoir mendié l'agrément de fonctionnaires qui ont trop souvent l'air de trouver la requête importune ou même impertinente ?

¹ Pour plus de détails, je renvoie le lecteur à ma brochure, *Les vexations de la liberté de conscience à Madagascar* (publication du « Comité pour la défense de la liberté de conscience et de culte à Madagascar », 6, rue Schœlcher, Paris, 1909). Voir aussi la brochure de M. Paul Viollet, membre de l'Institut : *La liberté de conscience... à Madagascar*. (L. de Soye, 18, rue des Fossés-Saint-Jacques, Paris, 1908). Les faits racontés dans ces brochures se sont passés, non pas sous le gouverneur général actuel, M. Picquié, mais sous son prédécesseur, M. Augagneur. Ils n'ont été rendus possibles que par l'absence de toute loi. Le manque de garanties contre l'arbitraire, même quand l'arbitraire ne sévit pas, est le mal.

Un tel régime n'est pas seulement un démenti à tous les principes dont notre démocratie a la prétention de s'inspirer¹ ; il est contraire aux intérêts les plus évidents de la France. Les pauvres sectaires qui l'ont inventé ne sauraient comprendre ces vérités élémentaires. Ils n'étudient rien ; ils ne s'intéressent

¹ Il est bon qu'on sache quelle caricature de ces principes a été présentée trop souvent aux indigènes. Je citerai quelques passages dans un article intitulé : *Ennemis de la France* et publié, le 13 mars 1908, par un journal officieux écrit en malgache, le *Mijoha Madagascar* :

« Depuis que Madagascar est devenue colonie française, la France, notre chère mère, n'a pas cessé de nous traiter comme ses enfants. Il nous a été montré clairement ce que la France demande de nous et ce que le gouvernement de la République veut que nous soyons... Presque tous les Malgaches disent qu'ils aiment la France. Et cependant, il est triste à dire qu'il y a encore des Malgaches notables, intelligents, intendants des églises, qui font semblant d'aimer la France et qui, pourtant, la haïssent...

« Qu'est-ce qu'aimer ? N'est-ce pas écouter, approuver, honorer la volonté de celui qu'on aime ?... Si nous n'écoutons pas la volonté de la France, nous sommes ses ennemis.

« Ils sont nombreux, ces *Mpitandrina* (chefs de paroisse), ces fonctionnaires, ces gouverneurs qui semblent se couvrir de ce prétexte : « Liberté de conscience pour tous ; nous pouvons donc suivre la prière que nous voudrons... »

« Qui pourrait croire que tel *Mpitandrina*, tel fonctionnaire, tel gouverneur aime la France, s'ils ne suivent pas la volonté de la France et s'ils ne font pas ce que le gouvernement et ses représentants veulent qu'ils fassent...

« C'est donc à vous d'abord que je m'adresse, employés du gouvernement... Ne faites pas semblant d'aimer la France... alors que vos actes crient le contraire... N'allez pas invoquer la liberté de conscience, car cela ne déguisera pas le peu de cas que vous faites de la volonté du gouvernement. Il est clair que le gouvernement ne veut pas de l'union de l'Église et de l'État, et cependant vous allez encore chez les Révérends Pères et chez les Missionnaires protestants...

« Quant à vous, *Mpitandrina*, employés de paroisse..., prenez garde au proverbe : « Pour vivre avec la reine, il faut se soumettre à ses lois »... Tous ceux qui sont attachés au gouvernement de la République sont opposés aux Missions... Ne mettez donc pas en avant la liberté de conscience, mais faites ce que veut le gouvernement. »

qu'aux moyens de satisfaire leurs haines vulgaires. Il faut sans doute leur pardonner beaucoup, leur responsabilité étant très atténuée par leur ignorance.

En dépit des outrages auxquels l'on s'expose, de l'indifférence ou des lâchetés auxquelles on se heurte, du prix dont on risque de payer cette audace, c'est servir la France que de lutter, contre ce triste fanatisme, pour la liberté de conscience et de culte à Madagascar. Et tant qu'il y aura des hommes pour soutenir ce combat, le ridicule qui pèse sur notre pays devant les étrangers qui savent sera un peu diminué ; c'est toujours une consolation.

Je me permets d'en espérer une autre : l'acte noble d'un gouverneur général qui aura le courage de rompre en visière avec un fanatisme par trop grossier et qui, appuyé par un ministre des colonies avisé, fondera, par un arrêté rédigé en quelques lignes, un régime de liberté réglée et garantie. Je crois trop en mon pays pour ne pas attendre avec confiance cette revanche du bon sens et de la justice ; et, au moment de déposer la plume, je suis heureux d'avoir enfin des raisons de penser que cette confiance patriotique ne sera pas déçue et que le triomphe des principes n'est peut-être plus lointain.

Raoul ALLIER.

AVERTISSEMENT

Le travail qui suit n'a pas été écrit dans un but littéraire. Il n'est pas davantage le fruit de quelques hâtives observations. Il a été rédigé après l'examen de nombreux cas qui se sont échelonnés sur plusieurs années et après des recherches poursuivies auprès des malades guéris ou des possédés affranchis. On n'a pas la prétention de dire que le sujet soit épuisé. Il y aura toujours, d'ailleurs, une part d'imprévu et, par conséquent, de nouveauté dans les cérémonies dont nous nous proposons de parler ; souvent aussi elles diffèrent dans les détails d'une région à l'autre et même d'un clan à l'autre.

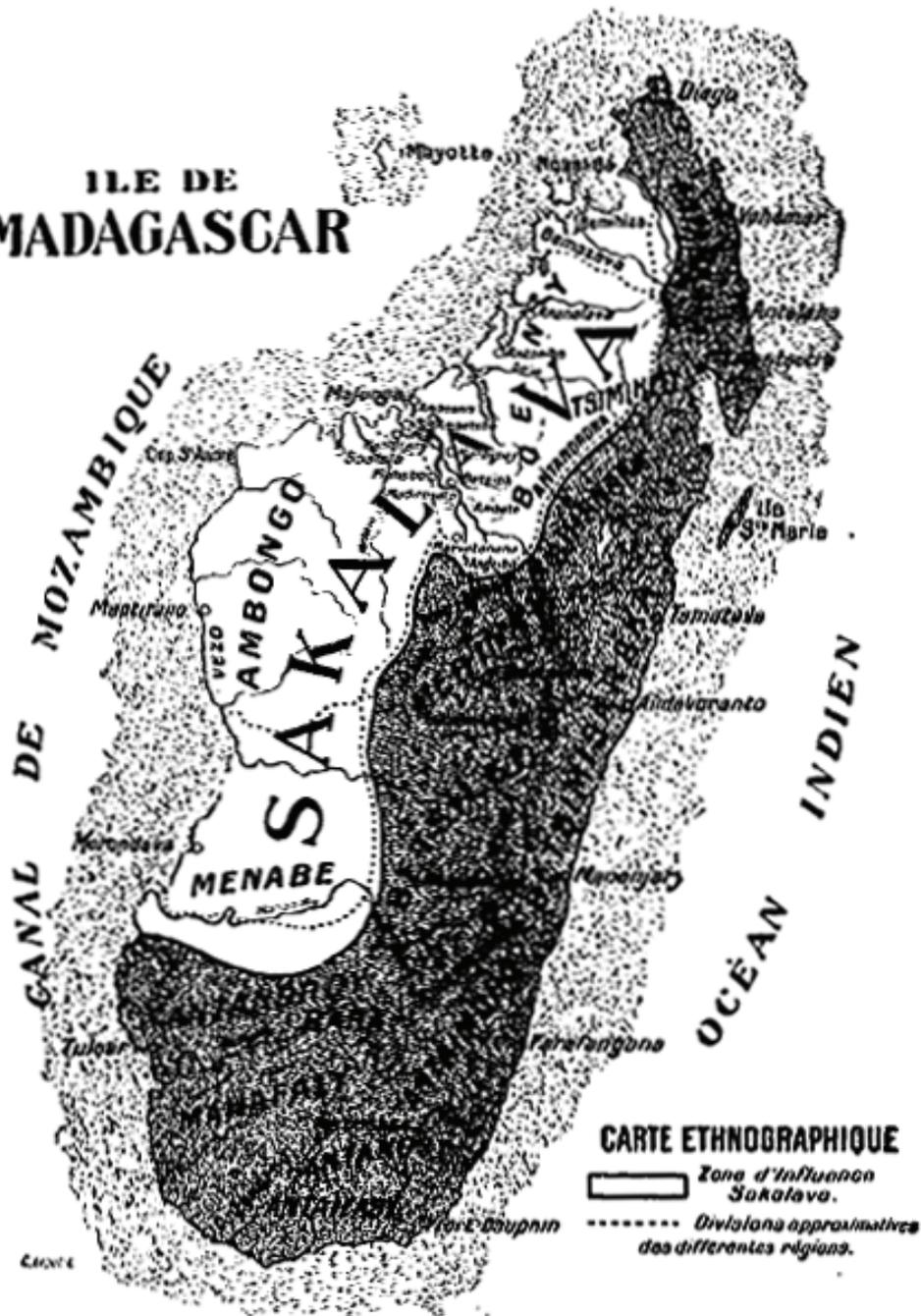
Seul un médecin, doublé d'un psychologue, serait qualifié pour donner à cette étude toute la valeur désirable. Le médecin de colonisation, qui est indigène, pourrait donner des renseignements sûrs et se montrer capable d'appréciations justes ; mais s'il n'est pas lui-même influencé par les erreurs de ses compatriotes, il est confiné dans son travail ; ses fonctions ne lui laissent pas la liberté de faire des observations qui ont besoin d'être multipliées et contrôlées les unes par les autres. Pour nous, nous avons essayé de suivre la vérité d'aussi près que possible.

Sans nous interdire de prendre nos exemples dans les régions diverses où nous avons pu recueillir les faits, nous nous en tiendrons généralement à ce que nous avons vu dans le pays dénommé Boina ou Boeny, qui forme la presque totalité du nord-ouest de l'île. Au reste, il serait arbitraire de vouloir fixer une barrière à des phénomènes qui, par leur essence même, passent par dessus les frontières, et ne connaissent ni race, ni sexe, pas même l'âge.

Pour décharger le récit d'incidentes, d'explications nécessaires, nous ajoutons un très court lexique et quelques étymologies à ce travail. Le lecteur y gagnera d'apprendre un petit nombre de mots indigènes et de marcher plus vite dans le dédale des idées malgaches (Hova ou Sakalaves). Il rencontrera quelques répétitions, mais quand elles ne sont pas un simple rappel, elles correspondent à une idée ou à une situation nouvelle.

Marovoay, 31 décembre 1910.

ILE DE MADAGASCAR



CARTE DE MADAGASCAR
démontrant la zone d'influence de la race Sakalave

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES D'UNE TRIBU ET DE SON CULTE

L'origine du peuple sakalave, qui occupe toute la partie ouest de Madagascar, est entourée du plus profond mystère en dépit de quelques indications données par Flacourt (1661) et Drury (1687-1743). Les traditions orales, généralement ornées de traits légendaires et conservées par des vieillards dont c'est toute la gloire, quelques coutumes religieuses et, en particulier, le *Tromba* sont tout ce qu'on a pour essayer de soulever un peu le voile derrière lequel, du reste, il n'y a peut-être rien de spécialement intéressant.

Ce serait une erreur que de considérer les Sakalaves comme formant une grande tribu homogène. Non seulement ils sont divisés en deux groupes dénommés d'après leur habitat : le Menabe et le Boina – l'Ambongo étant compris souvent dans l'une ou l'autre région ou partagé entre elles – ; mais ils forment une mosaïque de petites tribus qui ont été toutes plus ou moins indépendantes les unes des autres et souvent en guerre ouverte les unes avec les autres. Ils ne représentèrent jamais une peuplade unique et relativement nombreuse, même avant l'arrivée des Antalaotsy ; et ces derniers durent renoncer à mettre la main sur eux et à les réduire en esclavage.

Le nom même qu'on leur donne aujourd'hui est celui d'une tribu originaire du sud et qui, par son courage, sa volonté, aidée sans doute des circonstances, sut s'imposer à ses voisins et peu à peu les subjuguier.

Les Sakalaves commencèrent leur marche conquérante vers la fin du XIV^e siècle sous la conduite d'un certain Andriana-limbe. Mais si l'on trouve ce nom ici et là dans les travaux de plusieurs malgachisants, il est impossible d'en retrouver la trace

dans les traditions, du moins dans celles que nous avons pu nous faire conter. Parmi les esprits se révélant par le *Tromba*, on trouve, mais rarement, un certain Andriamaizimbe qui pourrait bien être Andrianalimbe, les deux noms ayant un même sens et Andriamaizimbe étant considéré comme le *Tromba* le plus lointain, si ce n'est le plus renommé. C'est son fils ou petit-fils qui accentua le caractère conquérant de la tribu ; mais celui-ci aussi – Andriamandazoala – est absolument inconnu ; on le retrouve, cependant, mentionné dans les cérémonies du *Tromba* où il est considéré comme un *Moasy* guérisseur remarquable, et même comme un *Zanahary an Hiboka* ou « dieu dans le ciel ».

En réalité, la tradition ne remonte pas plus haut qu'Andriamisara ; et encore à son sujet y a-t-il des hésitations. Pour les uns, Andriamisara est sorti de la mer et s'est imposé à la tribu sakalave. Il en fit une tribu invincible. Pour d'autres, il est descendu du ciel et, son œuvre accomplie, il y est remonté. Une troisième hypothèse – indigène, elle aussi – est fondée sur des raisons religieuses et étymologiques. Andriamisara serait un *Ombiasy* qui suivait le roi d'une tribu du sud et qui, par ses *ody*, lui assurait la victoire. À la mort du roi, il en aurait pris la place. Quant à son nom, il le devrait à son habitude de rechercher sans cesse et d'acheter perpétuellement de nouveaux *ody* (*Sara* : achat ; *misara* : acheter ; *andriana* : noble, grand). De son vrai nom il s'appelait Tofotra : mot traduit en hova par Tafita et en français par « a passé » sous entendu : « la mer ». De ce récit, transmis par une tradition ou inventé de toutes pièces, il y a lieu de rapprocher les aventures de Drury qui sut jouer, à l'occasion, le rôle de sorcier. Enfin on déclare qu'Andriamisara était blanc, ce qui aide à croire que les premières indications ne sont point de pure imagination. Il est arrivé en plus d'une circonstance que des voiliers firent naufrage sur les côtes inhospitalières de notre île et que tels individus purent, à force d'audace et d'habileté, ou simplement profitant de l'ignorance du noir, s'imposer comme chefs de clan.

Il semble bien, dans tous les cas (qu'il s'agisse des trois personnages indiqués, ou d'un seul d'entre eux), qu'ils étaient d'origine européenne ou au moins arabe. Drury raconte avoir vu une princesse blanche ; et aujourd'hui encore la suprême preuve qu'on donne comme décelant le Sakalave, c'est son teint cuivré, c'est-à-dire fortement hâlé. Cela réduit le nombre des membres de la tribu à bien peu de chose et indique sa puissance d'assimilation.

Ce n'est point ici le lieu d'entreprendre une discussion au sujet de l'étymologie du mot Sakalava. Il n'est lui-même pas plus vieux que les conquêtes de ceux qui le portent. Peu à peu il remplaça les noms des diverses tribus subjuguées ; de ces noms, beaucoup sont parvenus jusqu'à nous ; et l'on retrouve des individus qui les portent et même se réclament de droits plus anciens que ceux des rois sakalaves.

Ce fut d'abord le Menabe qui fut envahi par le fils ou petit-fils d'Andriamisara : Andriandahifotsy. Celui-ci eut des fils, craignit pour sa couronne chèrement acquise ; et il envoya plus au nord celui de ses enfants qui lui paraissait le plus à craindre ou le plus entreprenant. Andriamandisoarivo est son nom. Ce fut la conquête du Boina. À son tour Andriamandisoarivo envoya ses fils plus au nord ; et c'est ainsi que, de Tuléar jusqu'à la montagne d'Ambre, s'établit l'hégémonie sakalave. Ce fut pendant plus d'un siècle une longue série de combats où même les Arabes, fortement installés sur la côte, à l'embouchure de la Mahavavy, furent vaincus.

Andriamandisoarivo mourut, laissant un nom aimé et respecté. On voua un culte à sa mémoire, comme il avait voué, de son vivant, un culte à ses ancêtres. Il avait conservé les cheveux, les ongles, quelques ossements de son père, qui lui-même en avait quelques-uns d'Andriamisara. Son fils Andrianamboniarivo recueillit ces reliques, en y ajoutant les restes de son père. Ses propres restes devaient être un jour traités avec autant de vénération, et ce sont ces débris qui forment le quatuor d'idoles

nationales connues aujourd'hui sous le nom unique d' « *Andriamisara efa-dahy* ».

Il serait sans intérêt, pour l'objet qui nous occupe ici, de continuer cette nomenclature des rois sakalaves ; mais il était nécessaire de rappeler comment s'est développée cette petite tribu dont les chefs peuplent aujourd'hui l'Olympe Sakalave, sont servis, invoqués, à l'égal de Dieu même dont, en dépit de timides dénégations, ils ont pris le nom et la place.

CHAPITRE II

LES LOLO OU ESPRITS

La croyance aux esprits et aux sorts est le fond même de la théodicée malgache. Tous les événements de la vie, bons ou mauvais, plus encore les mauvais que les bons, sont soumis à l'influence mystérieuse des esprits. Les *lolo* sont partout : sur la terre, sous la terre, dans l'eau, sur l'eau, dans la forêt, dans la rivière, dans l'air ; tels arbres, telles montagnes sont particulièrement habités, et presque toujours le *lolo* est un ancêtre. C'est généralement après plusieurs générations que l'ancêtre est appelé *Zanahary* (créateur) ; et ce nom est ordinairement réservé aux aïeux qui se sont spécialement distingués pendant leur vie ou que la légende a parés des qualités les plus propres à les faire admirer.

Donc si un fait anormal se produit, c'est qu'un *lolo* l'a jugé convenable, soit pour rappeler à l'ordre un individu coupable de mépriser les *Fady*, soit pour attirer l'attention sur lui-même. La maladie n'a pas d'autre explication, et même le vice trouve là une excuse. Un ivrogne, à qui le missionnaire adressait des exhortations, répondait, sans qu'il fût possible de suspecter sa sincérité : « C'est vrai ; je souffre et je suis malheureux, mais ce n'est pas moi qui veux boire, je suis frappé par le *lolo*. » Et c'est ainsi qu'il expliquait son abjection, son impuissance à résister. Un autre s'était emparé de sa volonté.

On rencontre aussi l'idée d'une certaine métempsychose. Les caïmans sont divinisés, non pas comme dieux spéciaux, mais comme étant la demeure des ancêtres. Souvent le Sakalave est, à sa mort, coulé au plus profond de la rivière ; ce fut surtout la coutume pour les anciens chefs. Aujourd'hui encore certains individus prétendent être en rapports avec eux. Dès lors on ne

s'étonne pas que le crocodile soit particulièrement respecté. Le bœuf aussi a une part de vénération, mais il doit avoir les quatre pieds blancs, ainsi que la queue, et une étoile sur le front. Dans les cérémonies de Tromba ou « *joro velona* », il sera prié en longues formules embrouillées où reviennent tous les noms des ancêtres connus et qui sont censés habiter le bœuf. Occasionnellement, d'autres bêtes ou reptiles sont désignés comme possédant des *lolo* ; mais ce n'est généralement que pour un temps très court.

L'esprit de l'homme lui-même, ce que le Sakalave appelle « *dzeri* » et le Hova « *fanahy* », peut se séparer de l'individu, être saisi par les *lolo* et s'en aller errer à droite et à gauche. À cet égard, les idées malgaches, et pour cause, sont extrêmement flottantes. On dit couramment d'un enfant qu'il n'a pas encore de *fanahy* ou de *dzeri*, ou d'un homme qui n'agit plus suivant les règles ordinaires ou d'après ses habitudes, qu'il est « *very fanahy*, » c'est-à-dire qu'il a perdu l'esprit, seul son corps reste, il est sans âme.

Il y a même des accidents qu'on redoute spécialement, car ils mènent à la mort. Si un homme a perdu son double : *ambiroa*, c'est qu'un *lolo* s'est emparé de sa vie. Il convient alors d'agir promptement pour rentrer en possession du précieux bien. L'*ambiroa* est visible. Si, marchant sur une route très blanche ou au bord de l'eau, vous regardez votre ombre, vous constatez qu'il y a une deuxième ombre plus indécise, ou pénombre, elle s'appelle *ambiroa*. Dans certaines conditions de lumière, elle peut disparaître ; et c'est ce phénomène si simple qui est considéré comme un présage du plus redoutable des malheurs.

L'ombre (*tandindona*) est appelée souvent l'esprit visible, et un Sakalave explique que c'est là une vérité incontestable : 1° parce que l'ombre ne se sépare pas du corps, 2° parce que l'ombre est insaisissable, et particulièrement ne peut pas être prise entre les battants d'une porte, bien que son possesseur ne bouge pas de place.

La deuxième ombre que produit le corps suivant la position qu'il occupe par rapport à la lumière, et qui est plus indécise que l'autre, s'appelle « *avelo* » ; et si elle n'apparaît plus, c'est que les *lolo* se sont emparés de l'esprit.

On voit sous quelle hantise de terreur vit continuellement l'indigène, qu'on dit si indifférent, et comment s'explique son naturel craintif et flottant. Il ne sait pas ; il ne comprend pas ; il vit dans des transes perpétuelles.

Libéré de ses attaches par la mort, l'esprit ou *dzeri*, ou *fana-hy*, ou *lolo*, se livre à toutes les actions qui peuvent lui plaire. Il ira visiter ses parents, troubler le sommeil par des rêves bizarres, imposer des idées curieuses, inattendues, baroques, suggérer des actions de tout ordre, éteindre les lumières, etc. Les conditions dans lesquelles il vit alors sont celles qu'il a connues quand il était dans la vie ordinaire ; il a les mêmes préoccupations ; il a les mêmes amis, les mêmes ennemis, les mêmes richesses, les mêmes goûts.

On trouve même plusieurs royaumes des esprits ; et si l'un d'eux est spécialement renommé sur les hauts plateaux (il s'agit d'Ambondrombe, au sud-ouest du Betsileo), il en existe une foule d'autres dans les diverses régions de l'ouest. Chaque tombeau est le centre d'une petite société qui agit, sait se venger, protéger ou rire. Les *doany* sakalaves sont considérés comme la demeure de *dzeri* royaux ; et c'est là qu'on vient offrir aux grands chefs, non seulement des prières, mais des objets d'usage journalier, de l'argent ou de la nourriture qui reste sur place. Dans l'Ambongo, on peut voir, en des régions dépourvues de tout ce qui est utile à l'indigène, de tout petits groupes d'anciens esclaves qui s'obstinent à vivre en un lieu malheureux, uniquement parce qu'ils se croient chargés de nourrir les ancêtres dont les tombeaux sont là et ne peuvent être transportés.

Ces idées sont si ancrées au fond de la pensée qu'on peut entendre des gens qui parlent de se venger, après leur mort, de tels ou tels individus. Ceux-ci, informés, cherchent alors à rentrer en grâce. Bien plus encore, un voyageur, M. P. de B., ayant

séjourné dans le sud (mai-sept. 1910), en a rapporté l'information suivante : les Mahafali se suicident pour arriver à se venger plus rapidement des offenses dont ils se croient victimes, et on a vu une sorte d'épidémie de suicide parmi une bande de jeunes hommes.

Ceux qui croient avoir des raisons de se méfier de l'esprit de certains morts ont recours aux *fanafody* des *mpomasy* qui chassent ces esprits ou annihilent leur influence ; ceux-ci organisent des cérémonies qui sont de vrais exorcismes. D'autres veulent être sûrs de n'être pas seuls après leur mort, et ils indiquent le nombre de bœufs qu'on devra leur sacrifier, les époques où il faudra renouveler ces sacrifices et les libations ; car celles-ci sont la part des vivants et aussi des morts. Les sacrifices humains faits lors du décès des rois sakalaves, ou plus exactement de ceux qui ont régné avant eux sur les tribus autonomes, n'ont pas d'autres explications. Le roi décédé devait continuer d'avoir ses bœufs, sa fortune ; et il lui fallait un esclave ou une femme. Généralement cet esclave, moins souvent la femme, s'offrait volontairement après des jours de cérémonies et d'excitations. L'esprit du grand chef était en repos ; il avait un serviteur esprit. Il y a souvent aussi, dans les sacrifices, une substitution ayant à sa base un parallélisme bien en rapport, d'ailleurs, avec toutes les autres idées indigènes, et qui montre, pour sa part, ce qu'il y a de sensible au fond de l'âme malgache, qu'une grossière incompréhension ou une connaissance bien superficielle représente comme parfaitement indifférente aux choses religieuses. Quand c'est un enfant qu'il faut faire accompagner dans la tombe, on tue un jeune veau. Si, au contraire, c'est une mère encore jeune, une vache suitée sera immolée près du tombeau. La bête qui reste pousse alors de lamentables beuglements qui viennent dire la désolation des parents et assurer qu'un cortège de circonstance a été fourni au défunt.

L'esprit lui-même reprend parfois corps. J'ai longuement entendu parler d'une jeune femme que j'ai connue et qui, après vingt-quatre heures de mort, et alors que tout était prêt pour son ensevelissement, est revenue du royaume des esprits pour

faire des communications diverses à sa famille et à ses voisins et indiquer le jour et l'heure exacts de sa mort définitive qui survint en effet dans les conditions prévues. C'était à l'époque troublée de 1903-1906, où de violentes épidémies régnaient en Imérina, et où même des vivants étaient ensevelis alors qu'ils n'étaient qu'évanouis ou dans un état spécial d'insensibilité dont sont souvent victimes les malades atteints de paludisme chronique.

L'esprit se matérialise : on le voit sur les tombeaux, dans les lieux qu'il a affectionnés, dans la case qu'il a habitée. En 1906, toute une région à l'est de Tananarive fut vivement affectée parce que, certain soir, on vit un homme célèbre dans le pays, mais mort depuis environ dix ans, appuyé à la fenêtre d'une case dont il avait été propriétaire. Les détails étaient donnés avec précision, les jours et heures indiqués, les témoins cités.

Ces deux cas ne sont point isolés ; car le soir, autour du feu, que d'histoires extraordinaires de revenants on peut entendre ! Et on en entendrait bien d'autres, si les gens osaient parler devant le missionnaire avec une pleine liberté. Un individu vient vous dire tranquillement qu'il a eu la visite d'un défunt dans la nuit. Un mari a longuement parlé avec sa femme. Celle-ci lui a laissé un mot d'ordre pour sa conduite. Un autre raconte ce qu'il a pu connaître de l'autre vie d'après un rêve qu'il a fait, alors qu'il ne dormait pas ; et il répète qu'il ne dormait pas du tout. Il affirme tout cela très sincèrement et dans des termes qui montrent que les voyants ne sont pas sortis de leurs préoccupations habituelles, car les esprits ont parlé le langage de leur interlocuteur, sans s'élever au-dessus de leurs connaissances ou de leur moralité.

La correspondance même entre malgaches peut montrer quelle place la question des esprits tient dans la vie ordinaire. Nous donnons ici la traduction d'une lettre où se trouvent, dans un curieux mélange, des indications précieuses qui se rapportent à notre sujet ; elle est d'autant plus intéressante qu'elle

émane d'un jeune homme instruit, en relations habituelles avec des Européens et des meilleurs, et qu'en outre, elle ne nous était pas destinée.

« A... 16 octobre 1909.

... « Chose nouvelle ! Écoute et lis bien maintenant cette chose grande et nouvelle qui arrive ici ; elle est étonnante et il n'y a rien eu de pareil :

« Des messagers de l'au-delà !

« Voici donc ce que c'est. Dans le gouvernement d'Isoavimbazaha, près de Miarinarivo, il y a un village appelé Ambatolampy, où vivait un homme zélé pour le service de Dieu, et cet homme est mort depuis environ 10 ans. Comme Dieu l'a béni, il est revenu parmi ses parents pour les réveiller ; et voici comment il se manifesta dans la maison : il ne parla pas et on ne le vit pas, mais il lança des pierres à ceux de la maison qui ne virent pas d'où elles venaient. Il a fait cela pendant plusieurs jours. Puis il a changé et n'a plus lancé de pierres, mais il s'est mis à casser les marmites. Ses parents crurent que c'était un *lolo* des marais qui allait à Ambiaty ; mais il ne s'arrêtait pas et même il s'est mis à siffler. Malgré cela, on ne le voyait pas. Ses enfants lui parlèrent : Si tu as quelque chose de bon à dire, dis-le, mais ne continue pas à nous effrayer. Cela dura encore un certain temps. Ses petits-enfants ne voulaient pas étudier, il prit les ardoises, mais on ne le vit pas en chemin. Quand il avait lancé des pierres dans la maison, on croyait que c'était des brigands. Quantité de gens vinrent dans la cour pour aider les habitants ; mais ils ne virent rien que les pierres qui tombaient en faisant grand bruit. Il y avait dans la maison une jeune fille qui conservait des *ody* et qui tissait des rabanes. Cela froissait le *lolo* qui cassait continuellement les fils de la chaîne. En voilà assez sur ce qu'il a fait pendant qu'il ne parlait pas et allons à ce qu'il a fait quand il a parlé.

« À ce moment-là, voilà ce qu'il a dit : N'ayez pas peur ; c'est moi, Rainimamonjy votre père, qui viens parce que je suis malheureux de ce que vous faites : 1° Vous vendez toutes les rizières et pourtant c'est la terre des ancêtres, rien ne vous forçait ; 2° (petite déchirure)... vous aimez de mauvais compagnons, et c'est pourquoi j'ai lancé des pierres ; 3° il faut prier ; qui ne prie pas va en enfer. – Pendant cette conversation il dit qu'il devait y avoir des temps consacrés à la prière. La Bible est la vraie règle, ceux qui l'oublient quittent la vérité. Ceux qui veulent être sauvés doivent obéir aux dix commandements de tout leur cœur. Il n'y a point de feu purificateur suivant la foi de quelques-uns. Il indiqua des chants à chanter (ils sont désignés) et même il chanta tout seul. Il expliqua les dix commandements et le fit bien mieux qu'un homme de collège expérimenté. Ceux qui étaient dans la cour n'ont pas entendu cela. Voici encore ce qui étonne : il a voulu qu'on mette son assiette ; et quand le riz fut épuisé, il rendit son assiette en disant : Voici l'assiette. On entendit le bruit de ses mâchoires, mais on ne vit pas son corps. Il voulut qu'on achetât des pastilles de menthe, il les donna à ses enfants, mais avant il voulut les lécher un peu. Tout le monde entendit cette histoire et se réunit là le 7 août 1909. Il y avait là le gouverneur, la sage-femme, deux évangélistes, plusieurs instituteurs et environ 400 personnes. Les gens disaient là que tout cela n'était pas vrai, et ils veillèrent la maison et, pour y voir clair, les gens firent du feu pour voir qui parlait, quand tout d'un coup il parla en disant : Quand bien même il y aurait de grandes lumières, vous ne me verrez pas, car je suis esprit, croyez que je suis messager... »

La lettre continue par des recommandations de l'esprit qui dit, entre autres choses, qu'un deuxième esprit, au même moment, a été envoyé en Amérique. Il sait lire, écrire, parle français, alors même que sur la terre il ne savait rien, étant réputé ignorant et incapable.

Bien que confus, obscur parfois, laissant deviner les faits, soupçonner une supercherie, qui a été, nous le savons, pleinement dévoilée, ce récit, qui donnerait matière à des réflexions diverses, montre avec évidence quelle est la mentalité indigène. Les Malgaches, même quand ils ont été affranchis en partie des vieilles superstitions et notamment du culte des morts (dont la pratique se continue, quoique dépouillée des idées qu'on y attachait il y a peu d'années encore), demeurent singulièrement inquiets, et leur esprit en mouvement s'en va des erreurs les plus subtiles aux négations les plus énormes ; mais même sous celles-ci il y a une imagination toute prête à être la dupe des choses les plus invraisemblables.

Dans les parties de l'île où l'intervention chrétienne ne s'est pas encore produite ou n'a pas encore eu le temps de modifier la mentalité générale, le culte des morts – et en particulier celui des ancêtres célèbres – a gardé toute sa force et son attrait. Les Merina avaient une grande vénération pour leurs rois ou reines : ceux-ci étaient « Dieu vu par les yeux », ils étaient les objets des attentions divines, ils étaient eux-mêmes divinités. C'est dire où peuvent en être les Sakalaves crédules, victimes de tant de changements qui n'ont jamais laissé debout qu'une chose : les tombeaux. Pour eux, toute l'idée religieuse s'est concentrée autour des chefs, des puissants renommés pour leurs victoires ou leur bonté : ceux-ci sont devenus leurs dieux. Il est bien entendu qu'on conserve le culte des ancêtres de la famille ; mais c'est un culte domestique qui prend peu de temps et ne nécessite pas de déplacements. On fait sur les tombeaux, ou dans tels endroits désignés, des offrandes en eau-de-vie, lamba ou monnaie ; c'est tout. On réserve le véritable effort, le grand culte, pour les anciens chefs, qu'on appelle *Andrianahary* : « créateur », – ou *Ranahary* ou *Andrianahary an hiboka* : « créateur dans le ciel », – ou *Andrianahary tsy omby hiboka* : « créateurs qui ne peuvent être contenus dans le ciel ». Il y a là une série de termes, de diminutifs, qui révèle une hiérarchie dont on tient compte à l'occasion. C'est du pluralisme.

Au dessus de tous ces créateurs, il y a bien *Zanahary be* – le grand créateur, le seul vrai – ; mais en réalité on s’occupe peu de lui. Il est trop loin et les hommes sont si petits ! Toute la série des rois lolo fournit un si grand nombre de médiateurs qu’on ne saurait s’étonner qu’il n’y ait plus de place pour lui.

CHAPITRE III

LES DOANY SAKALAVES

ET LE FANOMPOA OU SERVICE

La demeure spéciale du *lolo* des ancêtres, – en particulier celle des anciens rois – est le *doany*, ou tombeau ; probablement la traduction véritable est-elle : maison royale ou palais. On en trouve plusieurs dans les environs de Marovoay. Mahabo¹ est le plus célèbre et le plus peuplé. Betsioka² et Androtsy³ abritent des esprits de seconde valeur. Ambatobe⁴ garde les restes des rois qui précédèrent les Sakalaves. À Mahabiba – Majunga indigène – est le lieu de rendez-vous annuel de la foule qui veut obtenir la bénédiction de ses maîtres et de toutes les fractions de la grande famille royale dispersée dans des lieux nombreux et éloignés. C'est là que sont les quatre grandes reliques saintes ou idoles, objets de culte et d'adoration.

Chaque *doany* est un lieu sacré, confié à la garde de gens désignés pour leurs antécédents, ou simplement par les descendants des rois ou par les *lolo*. Là s'accomplissent des cérémonies qui ont toujours le même caractère et qui visent au même but : glorifier les ancêtres, obtenir quelques guérisons ou avantages. Aucune trace, en aucun cas, d'une idée morale un peu élevée, bien qu'on puisse dire que le *fady* est la loi religieuse par excel-

¹ Mahabo à 15 kil. environ de Marovoay, sur la rive gauche de la Betsiboka.

² Betsioka à 120 kilomètres, un peu sur la droite, de la Betsiboka.

³ Androtsy à 2 h. 1/2 de Marovoay, au sud.

⁴ Ambatobe à 7-8 heures de Majunga, au sud-est.

lence ; mais celle-ci aussi ne touche qu'à des questions d'intérêt purement matériel.

Une première enceinte garde l'approche du *doany* ; et, aux jours fastes, on y laisse pénétrer la foule des gens qui veulent « servir ». Une deuxième haie très serrée défend l'entrée du terrain qui contient les tombeaux. Ceux-ci sont à peine distincts. Entourés de grandes toiles qui figurent des tentes, ils n'offrent au regard rien qui puisse surprendre. Les offrandes, faites en vaisselle, étoffes, objets d'usage courant, sont entassées sur le sol. Parfois un des tombeaux se trouve abrité par des tôles qui viennent jeter là une note de vulgarité déconcertante ; ou un morceau de bois grossièrement sculpté donne l'idée d'un art naïf qui n'a pas su exprimer la pensée.

Le *doany* de Mahabiba, seul, témoigne de quelques soins. On y retrouve les deux enceintes et, au milieu de la deuxième cour, se dresse une pauvre case en bois sans aspect particulier. Elle s'appelle *Zomba-be*, mais elle contient elle-même une seconde maison, une réduction au tiers environ d'une case sur pilotis. Celle-là est le *Zomba faly* qui a été fait sur le modèle de l'ancienne case royale. Elle est spécialement la demeure des ancêtres : *Andriamisara efa-dahy*, dont on parle comme s'ils étaient vivants.

Les divers *doany* où se font des prières les jours fastes sont spécialement visités, chaque année, dès que la saison sèche est établie ; et de longs tambours – « les *Manandria* » – qui servent pour ce que les *Vazaha* (les Blancs) appellent assez improprement Tam-Tam – et qui représentent, eux aussi, les ancêtres, – sont promenés d'un tombeau à l'autre par une foule qui va grossissant à chaque station, jusqu'à ce qu'enfin on arrive à Mahabiba où se fait le *Fanompoa*.

Ici, il vaut la peine de s'arrêter un peu ; car il s'agit d'une manifestation importante d'un caractère national en même temps que religieux.

Le *Fanompoa* n'est pas autre chose que *le service du roi*. L'accomplir est un devoir et en même temps un honneur ; et, même jusqu'à une date très récente, tout indigène, d'où qu'il fût, devait ce service, – sous forme d'offrande, de travail aux *doany* ou de simple présence. Ceci explique ce fait, qui au premier abord paraît singulier et contradictoire, d'un grand nombre de Merina et de Betsileo qui montrent un zèle digne d'un meilleur emploi pour le « *Fanompoa* ». Comme c'est un prétexte à une grande fête où les gens se rendent en nombre, et par tribus, vêtus des plus brillants lambas et couverts de nombreux bijoux, pour faire des offrandes et des vœux, il faut une longue préparation.

Plusieurs mois d'avance, des émissaires sont envoyés pour recueillir une première contribution destinée à couvrir les frais et pour indiquer l'époque de la grande réunion. Cette époque ne varie guère. C'est au mois sakalave : *Fanjavamitsaka* – ou *Merina Alakarabo* – soit juillet, – qu'elle a lieu. On choisit le moment de la pleine lune. On retrouve là, mais modifiée, une manière arabe de compter les mois et les jours. Partout on sent aussi que la modification est surtout due aux idées ou coutumes européennes.

Près de deux mois avant les « Grandes Journées » commencent les visites de *doany* à *doany*. Celui de Mahabo contient *la Clé* du *Zomba faly* et les *Manandria* utiles au voyage ; c'est donc par là que débute le pèlerinage, l'ordre venant de Mahabiba, siège des esprits supérieurs auxquels les autres doivent obéissance. La foule se réunit alors, fait ses prières et ses vœux, chante, sans se lasser, de monotones refrains, toujours les mêmes, en claquant des mains. Puis, sur un signal d'un esprit ou d'un sorcier, elle se met en route et accompagne « la Clé » (on dit souvent le mot en français) qu'un vieillard garde jalousement jusqu'à la frontière de son territoire. Là, avec des transports de joie, les gens de Betsioka reçoivent les précieux dépôts, et il y a un premier arrêt qui dure jusqu'au moment où l'esprit manifeste le désir de partir. Accompagnés toujours du bruyant cortège, la Clé et les *Manandria* passeront à Androtsy, à Maro-

voay et Ambatobe et enfin à Mahabiba. Tout le long du voyage, il y aura eu chants, réjouissances, réceptions, manifestation de *Tromba*.

Un grand nombre d'hommes accompagnent la Clé, mais ce sont surtout les femmes que l'on voit, non seulement à cause de leurs toilettes et de leurs curieuses chevelures, mais parce que c'est à elles que le chant incombe et qu'elles doivent demeurer parfois une partie de la nuit aux ordres des esprits. Et ce n'est point pour elles une sinécure ; car, à chaque station, il faut trouver de l'eau pour les *lolo* qui ne sont pas sans exiger qu'elle soit prise et puisée dans des conditions difficiles parfois à réaliser. Ils paraissent redouter, par dessus tout, le silence et la solitude. Souvent ils soumettent leurs serviteurs à des exercices inattendus. Je me souviens avoir vu un jour toute l'assemblée bondir soudain sur pieds, hurler, courir de ci de là, parce que l'esprit avait donné l'ordre de partir immédiatement ; et les porteurs (porteurs des *Manandria*) sautaient de côté et d'autre, avançant, reculant, toujours obéissant à l'esprit. On aurait pu croire qu'ils étaient pris d'un accès de folie. Ils étaient entrancés. Enfin après cette fantasia, devant une vieille pirogue, ayant la forme des pirogues employées il y a un ou deux siècles, un vieillard fit une longue invocation aux ancêtres qui s'apaisèrent et traversèrent la rivière sans autres exigences.

Cette promenade, qui dure six semaines et plus, est une visite de souverain à souverain ; ou plutôt le père va chez son fils, le chef suprême chez ses vassaux qui lui rendront la visite. Elle est aussi une précaution prise contre le mécontentement des esprits royaux à qui on ne rend qu'un culte secondaire et à qui on fait des offrandes diverses, telles que cannes d'ébène à pommeau d'argent orné d'arabesques, bétail sur pieds, ou même monnaie de cuivre ou d'argent. On fait des vœux pour un heureux voyage aux *doany* divers, et naturellement ils sont accompagnés de promesses en rapport avec la fortune de celui qui les fait.

Les cérémonies à Mahabiba finies, avec le même rituel et à peine quelques modifications dans l'itinéraire, – car il faut compter avec les esprits et les circonstances – la Clé et les *Manandria* vont reprendre leur place habituelle. Les esprits des *doany* sont informés de ce qui s'est passé, ainsi que la population. Et alors se renouvellent en petit les mêmes scènes de possessions et de sacrifices ; car si la foule a été nombreuse à Majunga, beaucoup plus nombreux encore sont ceux qui n'ont pu aller se joindre au groupe de leur tribu, sans parler des anciens esclaves et même des Hova qui tiennent à honneur de participer d'une manière ou d'une autre au culte sakalave, soit par crainte, soit par superstition, ou tout simplement parce qu'ils sont complètement sakalavisés, – ce qui est le cas pour un grand nombre. Un long exil loin de leur pays les a transformés, en admettant qu'ils eussent subi, en effet, l'influence chrétienne. Souvent ils sont nés ici. Parfois on ne les reconnaît plus, tant la chevelure, les vêtements, le langage se sont modifiés. Enfin le voyage se termine à Mahabo où tout rentre dans le silence qui ne sera plus troublé que par les cas isolés de *Tromba* – ou par les occasions particulières de prières telles que maladies, circoncisions, rêves, etc.

CHAPITRE IV

NY ANDRO LEHIBE

OU « LES GRANDS JOURS »

Les cérémonies qui ont eu lieu à Majunga au mois de juillet (*Alakarabo*) sont des cérémonies types. Dans tous les *doany*, elles sont pareilles, mais elles ont moins de faste. Ce sont elles encore dont les différentes phases sont représentées plus ou moins exactement dans les cas de *Tromba*. Il convient donc de les examiner de plus près.

Considérons tout d'abord la maison qui est le centre de ralliement. Elle est située à environ deux kilomètres de Mahabiba, c'est-à-dire assez loin de Majunga.

L'extérieur du *Zomba-be* n'offre aucun intérêt. C'est une maison assez semblable à une grange, couverte en satrana (latanier) ; une rangée de nervures de rafia maintient la toiture en cas de trop violents coups de vent. L'intérieur, au contraire, un peu sombre – car l'édifice n'a que deux portes et une fenêtre – mérite d'être vu, pourvu qu'on cherche des idées plus que des curiosités.

Le sol est couvert de nattes ; et la grande pièce est divisée en lieu réservé et lieu sacré, par une immense bande de calicot qui sert de rideau. Dans le lieu réservé ne peuvent entrer que les femmes de certaines tribus, nous n'y avons pas vu d'hommes. Dans le lieu sacré se trouve le *Zomba faly*, la case sur pilotis, avec un petit escalier ou échelle. Elle est au coin nord-est du bâtiment. C'est dans ce lieu sacré que se réunissent tous les descendants des anciens rois, et on expulse avec quelque vivacité les intrus. Dans cette partie aussi sont remisées différentes

choses considérées, elles aussi, comme sacrées parce qu'elles ont appartenu aux anciens rois : des cruches, dont la forme dénote quelque maladresse, de vieilles lances couvertes d'une rouille séculaire, des armes dont la forme et le poids disent l'antiquité. Des courges évidées contiennent de la graisse ; une série de petites coupes ressemblant assez aux vieux *crésieux* d'Europe ont servi, dit-on, à brûler de l'encens devant les rois de leur vivant ; et même on montre des cendres... mais il est permis de douter. Une sorte de grand lit indien – un cadre sur lequel sont tendues des cordes – complète le mobilier qui ne sert guère qu'une fois par an.

Le *Zomba faly* contient les restes des quatre grands rois, conservés dans de petites boîtes d'argent et de bois. Elles ne sont pas visibles en temps ordinaire, et ce n'est qu'avec des protections spéciales qu'on peut être admis à l'heure du BAIN, derrière la grande toile, pour les contempler. On est alors promu au rang de prince, ce que beaucoup de gens désirent et ce que très peu obtiennent.

Les jours fastes pour les cérémonies sont le lundi et le vendredi. Un peu avant, et dans l'intervalle entre ces deux jours, on organise la fête, on cherche les bœufs, on désigne les places. C'est l'après-midi seulement qui est considéré comme férié.

L'entrée de la première enceinte – le *Vala-be* – est relativement facile à l'étranger. La foule, elle, attend l'autorisation d'entrer. La première cour franchie, il faut se présenter à la porte du *Vala mena*, et là certaines observations sont à faire. D'abord sur le costume : tout ce qui est Européen déplaît aux ancêtres, et on cherche naturellement à éviter leur courroux. On prétend faire déshabiller les gens vêtus de pantalons et chaussés de souliers, et c'est ce que doivent faire quelques Hova fort mortifiés de l'aventure. Mais plusieurs d'entre eux ont été prudents ; on les voit revêtir le « *Sikina* » sakalave. Vers la fin de l'après-midi, on est plus tolérant, – plus tolérant, dans tous les cas, qu'en certains villages de l'*Ambongo*, qu'il faut ou traverser vêtu du costume national ou éviter.

Dans la cour, tout le tour du *Vala mena* – ou *Rova* en Merina – sont attachés des bœufs qui sont destinés aux sacrifices et qui sont répartis par tribus. C'est peu à peu que l'ordre de les tuer est donné. Il part de l'intérieur du *Zomba-be* ; et un homme de chaque tribu vient à son tour représenter les siens. On ne peut pas dire que le Malgache prenne jamais garde de ne pas tuer un animal avec cruauté ; pourtant ce qu'on peut voir dans la cour du *Vala mena* est spécialement sauvage et cruel. Avec une lance datant de longues décades, rouillée, ébréchée, sans tranchant, on égorge d'innocents animaux qui souffrent mille tortures ; car la peau elle-même ne réussit à être entamée qu'après de longs efforts. L'animal, la tête maintenue sur le sol, les cornes plantées en terre, a la gorge sciée. C'est un lamentable et répugnant spectacle.

Immédiatement après la mort du bœuf, la lance sacrée est ramenée dans le *Zomba-be* et lavée dans une des nombreuses cruches pleines d'eau. Cette eau a été apportée là par les princesses servantes. Elle est maintenant souillée, rougie du sang resté à la lance, et elle est bue avec avidité par des gens qui espèrent ainsi s'incorporer quelque chose de l'esprit des ancêtres. Ce qui peut en rester est jeté sur la foule qui se précipite au devant du *Tso-drano* en poussant des cris de joie, en se bousculant ; car il s'agit d'avoir une part aussi grande que possible de cette bénédiction.

À l'intérieur, les femmes, dans le lieu réservé, frappent des mains, chantent des refrains monotones, toujours les mêmes : supplications aux esprits de se manifester, de pardonner, de bénir. C'est quand on examine de près le sens des mots qu'on retrouve ces idées-là, mais il est permis d'avoir des doutes sur la compréhension qu'en ont celles qui les chantent ; on peut même les soupçonner d'ignorer le sens primitif de leurs cantilènes.

Derrière l'immense toile, les princes et princesses arrangent le lit. Il prend même l'aspect d'une table. On le recouvre d'une natte ; puis une grande nappe blanche est étendue par dessus. On pourrait croire que l'on va dresser un couvert. Sous

le meuble ainsi préparé on place les petites coupes dans lesquelles brûle l'*emboka*, l'encens sakalave, qui répand une forte odeur âcre et désagréable.

Pendant ce temps, un ancêtre s'est emparé d'un vieillard. Celui-ci avance péniblement, le corps secoué par de violents spasmes. Il monte avec lenteur l'échelle du *Zomba faly*, et son bras droit se met à trembler sans causes apparentes. Cela dure près d'une heure. Enfin il parle en branlant la tête. Personne n'entend rien. Il se baisse sur la porte, soutenu par un acolyte, et il entre en conversation avec *Andriamisara efa-dahy*. Il lui présente les vœux du peuple, lui demande de consentir à sortir. Pendant qu'il poursuit cette conversation, un deuxième individu entre en transe ; et possédé aussi par l'esprit, il dispute au premier la petite place en haut de l'échelle. Celui-ci veut s'adresser au peuple. C'est un orateur. Il branle la tête d'une manière étrange, par secousses violentes et il parle du nez, comme ayant la bouche pleine d'eau. Par dessus la toile, qu'il abaisse un peu, il lance un discours, compréhensible cette fois et sur lequel il n'y a pas à se méprendre. Il reproche au peuple de se laisser entraîner par des habitudes nouvelles, il dit la douleur des ancêtres, recommande de ne se laisser tromper par personne, puis il s'arrête et se met à pleurer à chaudes larmes.

Une femme, cette fois, veut s'approcher de l'échelle ; d'où, discussion entre les esprits. Ils semblent s'entendre ; un mot circule : « la clé, la clé » – le mot est tantôt dit en français, tantôt en malgache. – Enfin ! on ouvre la porte du *Zomba faly*. Au pied de la petite case tous les princes se rangent ; une cruche de terre, pleine de cette eau dans laquelle on a lavé la lance sacrée, est remise au vieillard possédé, qui asperge avec générosité tous ceux qui viennent se présenter ; il jette même l'eau au loin. C'est la bénédiction d'*Andriamisara* à toute sa descendance.

Cette première ablution terminée, quatre individus qui ont été désignés par les ancêtres, c'est-à-dire qui, une fois ou l'autre, ou très souvent, ont passé par le *Tromba*, se revêtent de grandes chemises rouges et de bonnets pointus de laine rouge (le rouge

est la couleur royale). Le peuple est averti que l'ancêtre s'approche, le bruit rythmé des claquements de mains redouble, on chante plus fort, les tambours battent, un homme frappe du triangle, on agite une sorte de tambourin indigène, le *Kahiam-ba*, on sonne de la grande corne de mer, on tire des coups de fusil à l'extérieur. Toute la famille royale se réunit autour de la table, on intercepte absolument la lumière, et seul un homme de haute taille peut voir ce qui se passe sur la table.

Les hommes rouges y déposent successivement quatre petites boîtes qu'ils ont portées sur leurs épaules, comme si elles étaient invraisemblablement lourdes ; et ils franchissent avec une lenteur calculée le court espace, quelques mètres, qui sépare la case de la table. Les princes s'inclinent, s'agenouillent, dansent en se tordant en de longs mouvements onduleux et en élevant les mains ; ils lancent les formes diverses de salutations.

C'est à ce moment qu'arrive le représentant du gouvernement français présent officiellement, puisqu'attendu. Il ne demeure là que quelques minutes, et il est assez curieux de constater avec quelle satisfaction tout le monde reçoit cet envoyé ; il accomplit, sans s'en douter, et aux yeux des indigènes présents, un acte de vassalité.

Alors seulement on baigne les idoles ; chacune d'elles représente une sorte d'encrier à trois ou quatre compartiments, auquel on aurait ajouté, à chaque extrémité, une longue queue par laquelle on puisse le saisir. Chaque subdivision est ornée de nombreux rangs de perles de diverses couleurs, et c'est à l'intérieur que se trouvent les dents, les cheveux, les ongles des ancêtres. On les lave abondamment, ces idoles, avec soin, avec tendresse, en se servant d'un chiffon qu'on trempe dans une mixture composée d'eau, de miel, d'huile de ricin, d'extrait d'une herbe odorante qui provient de la forêt. L'opération se poursuit dans le bruit. Et, tandis qu'on prodigue aux ancêtres force de ces expressions respectueuses qu'on entend encore aujourd'hui, et en s'accompagnant d'une mimique qui pourrait faire croire à leur présence réelle, d'anciens esclaves agitent,

sans se lasser, des éventails qu'on retrouve dans toutes les cérémonies de ce genre – même aux enterrements – comme s'il s'agissait de chasser des mouches importunes.

Au dedans et au dehors on accueille l'ancêtre, on l'acclame, on le reconduit. On a l'impression d'assister à une réception assez semblable à ce que devaient être les réceptions de ces roitelets d'autrefois ; et involontairement on pense au *bain* de la reine à Tananarive, d'autant plus que bien des détails le rappellent. Dès qu'ils sont rentrés au *Zomba-faly*, toujours avec le même cérémonial, il semble qu'on n'ait plus à se préoccuper d'eux, et les princes se précipitent à la curée. Ils veulent, eux aussi, participer à la baignade. L'eau est devenue malpropre, mais en même temps sacrée, et chacun en veut ; on en boit, on en passe sur sa figure, on s'essuie les mains dans les cheveux des voisins, et c'est là une marque ultime d'affection ou de respect. Même un habile réussit à canaliser ce qui a été versé sur la natte, et il en remplit une petite bouteille. Derrière le voile, on chante toujours, mais plus doucement. Seuls, quelques possédés viennent pleurer et parler d'une manière incompréhensible.

Au dehors la scène n'a pas changé. Un groupe de deux cent cinquante femmes environ est accroupi : c'est celui qui, pour une raison occasionnelle ou à cause du rang de celles qui le forment, ne peut entrer dans le *Zomba-be*. On va, on vient autour des bœufs égorgés dont la tête est presque séparée du tronc et qui offrent un triste spectacle, d'autant plus étrange que, sous de magnifiques tamarins, se presse une foule élégante et parée de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ceux qui vont partir et qui n'ont pu entrer vont s'agenouiller auprès du mur et se frappent le front contre terre en levant leurs deux mains par dessus la tête et en prononçant leurs vœux. Puis, tout d'un coup, grande clameur. Les femmes fuient et des bandes d'hommes se répandent dans le *Vala mena* ; ils viennent pour le partage de la viande. Il n'y a d'ailleurs pas partage à proprement parler, mais simulacre de dispute, avec cris, discussions qui pourraient devenir dangereuses surtout avec des gens ivres, armés de grands couteaux, et alors qu'une longue attente les a excités.

Chacun se sauve avec son morceau ; car on pourrait le lui arracher, ce qui est autorisé par la tradition. Aussi le *Vala mena* est-il bientôt vidé. Il est nuit, et chacun court hâtivement du côté de sa demeure.

Le vendredi qui suit le bain est spécialement consacré à la réjouissance. Car c'est à ce moment-là que se payent les vœux, que se racontent les guérisons, qu'on peut obtenir qu'*Andriamisara efa-dahy*, toujours porté par les quatre individus vêtus et coiffés de rouge, soit exposé au public, fasse un tour dans la cour. Alors on se précipite à leur suite, on s'agenouille sur leur passage, on chante, on crie, on hurle, on ne se possède plus. C'est du délire.

Une somme de près de 800 piastres (4.000 fr.) a été versée pour vœux divers cette année¹. Les offrandes sont collectives ou individuelles. Elles peuvent être la conséquence de vœux faits à tout autre *doany*, car ils ne sont habités que par les esprits enfants ou vassaux. Sur ces offrandes, on prend une part pour indemniser les gardiens, faire quelque cadeau aux sorciers, aux personnages que l'on a pris l'habitude de désigner, en français, de ce nom qui ne leur convient pas exactement. Mais, en général la plus grande partie est laissée à la disposition des *lolo* qui savent la répartir avec beaucoup d'intelligence et d'à-propos.

Dès le lendemain, c'est la dispersion ; on accompagne la Clé et les *Manandria*. Comme on a « ouvert le temps du grand service » on le « ferme ». On recommencera dans neuf ou dix mois ; et, pendant ce temps, il n'y aura plus que les manifestations particulières, rappelant de plus ou moins loin ce qui vient de se passer et se rapportant tantôt à l'un, tantôt à l'autre des rois de la lignée sakalave ou hova. Ce sont elles qui ont reçu le nom général de *Tromba*.

¹ 1910.

CHAPITRE V LE TROMBA QUELQUES NOTES¹

Avril 1903. Tsiarifarano, Imerina. – « ... En entrant dans le village un bruit sourd et bizarre frappe mes oreilles. À mes questions des enfants répondent : « C'est une vieille femme qui danse. » Intrigué, je vais à la case d'où part le bruit et je trouve là deux enfants qui tapent une peau tendue sur le col d'une cruche cassée. La case, complètement vide, est parfaitement balayée, et une vieille, maigre, décharnée, danse ; en réalité elle marche sur place et se tortille de temps en temps. Elle est hideuse. J'essaye de lui parler, et je n'en tire qu'un sourire effrayant, découvrant ses gencives édentées. Elle danse depuis deux jours, dit-on. Elle a la fièvre, et je ne puis obtenir de personne aucune espèce de renseignement. À ma rentrée chez moi, on me signale deux cas pareils à Mahabo. S'agit-il du *Ramanenjana* ? Il faudra chercher. »

26 août 1904. Marovoay, Boïna. – « À plusieurs reprises j'ai vu, en route, des sortes de tentes dans lesquelles on chantait en claquant des mains. On paraissait se réjouir. On me dit que j'ai vu le *Tromba*. J'essaye de me faire expliquer de quoi il s'agit, mais toutes les données sont confuses. On m'a montré une femme : hier, elle a été frappée par le *Tromba*. Elle a parlé tout

¹ Comme nous tenons à fournir ici plus de documents que de théories, nous reproduisons purement et simplement dans ce chapitre les observations que nous avons pu faire, et nous les donnons dans les termes mêmes où nous les avons notées à chacune des dates indiquées.

d'un coup, informant la famille qu'elle allait au village voisin, etc. Son discours fini, elle a demandé ce qu'elle venait de dire. On le lui a répété ; alors elle a préparé son départ. « L'esprit a parlé, il faut obéir. » Mon interlocuteur ne voit là qu'une supercherie de femme rusée. Pour avoir ses idées sur le sujet, je le prie de me les résumer par écrit. Je l'ai là, ce travail, mais incompréhensible parce qu'incomplet et hérissé de termes inconnus. Cependant il montre déjà que le *Tromba* est autre chose qu'une imposture ; on pourrait croire que c'est un remède et une maladie. Il y a une étude à faire. »

Juillet-août 1905. Le Boina. – « Ici et là, j'ai revu les tentes du Tromba. J'ai voulu m'approcher. Parfois j'ai pu entendre les chants ; mais on se méfie de moi ; à mes questions on répond : « Nous nous amusons » ou « Nous sommes heureux parce qu'un malade est guéri. » Le plus souvent, à mon approche, on se sauve, et je ne puis rien savoir. Malgré mes efforts, je ne suis donc pas beaucoup plus avancé. Je sais qu'il y a des tentes dans lesquelles il se passe quelque chose ; mais on ne peut, on ne veut me donner aucun renseignement sur les phénomènes étranges que les conversations font supposer. J'ai vu qu'on se met du blanc sur le nez et sous le lobe des oreilles. Je vois surtout qu'il y a antagonisme entre ceux du *Tromba* et les autres. On me dit que *Tromba* veut dire, créateur, roi, ancêtre, esprit. Décidément j'avance lentement. Serait-ce que je suis mal accompagné ? En effet mon guide hova manifeste du mécontentement. On le fuit. Il ne sait guère que réprimander, et moi qui voudrais comprendre ! En outre, je manque de temps. Quand pourrai-je reprendre le sujet ? »

Juin 1907. Ankaboka, Boina. – « J'ai vu les *Doany* sacrés de Mahabo, les dons offerts aux morts. J'ai vu comment les sectateurs d'Andriamisara prient à deux genoux en se frappant le front contre terre. Surtout je viens de voir le *Tromba*. Il faisait nuit depuis longtemps et j'avais perdu le sentier ; mais des

chants tristes et monotones m'ont remis sur la voie, et j'arrive en face de la case où se fait l'étrange concert. J'interroge un homme : « Ce n'est rien. D*** a son démon, comme elle a son démon tous les mois. » J'entre dans la case. Des quinquets fumés éclairent l'assemblée. Une jeune femme, à l'air souffrant, est étendue sur une natte, tandis qu'une cinquantaine de ses compagnes psalmodient une mélodie sauvage bien qu'harmonieuse, en s'accompagnant de claquements rythmés des mains. La malade souffre ; en apparence personne ne s'en préoccupe, sauf pour faire brûler devant elle un peu d'encens qui remplit la case de fumée. J'essaie une question ; la réponse est pour le moins bizarre : « C'est le service. » J'en sais autant qu'avant. Je prends sur moi de congédier tout ce monde et je reste seul avec la malade et son mari. J'interroge de nouveau. La malade a SON *Tromba*. Quand le *Tromba* est là, elle tremble, elle souffre. C'est un ancêtre qui la visite et c'est pourquoi il faut « servir ». Cependant, cette fois-ci, l'ancêtre est plus exigeant que d'ordinaire. On l'appelle aussi *Zanahary*. D*** souffre spécialement, elle se sent épuisée. Je crois bien : la malade a le pouls à 125, les lèvres brûlées, une température élevée ; elle est en plein accès de fièvre, et c'est la fièvre dite hématurique... J'essaie de donner quelques indications qu'on se hâte d'accomplir, et je sors. Je trouve là mon interlocuteur du début : « Tu as vu, elle a son démon. » Celui-là, il a dû lire l'Évangile, et il n'en a retenu qu'une chose : « Un démon la tourmente. » Pour moi je suis perplexe.... »

Juillet 1907. Marovoay. – « Les fêtes d'« *Andriamisara efa-dahy* » ont eu lieu. J'ai été à diverses reprises voir ce qui se passait. Dans une petite case bien propre on a mis deux tambours très longs. On les appelle *Manandria*. Ils viennent de Mahabo. Tous les jours et tout le jour, les femmes chantent leurs mélodies. Elles ne se lassent pas. De temps en temps un cri : « Ah ! elle est frappée du *Tromba*. » Alors on voit une femme qui se lève, les yeux vagues, grimaçante ; elle se dandine sur un pied, puis sur l'autre, en se soutenant sur un long bâton

dont l'extrémité est munie de petites clochettes. J'ai voulu photographier, mais ces femmes connaissent l'appareil. Avec un à-propos étonnant, elles ont tourné la tête, et avec un tel ensemble que le mouvement semblait concerté. On parle des tambours et beaucoup de « la Clé ». J'ai fait demander le gardien chef ; il m'a fait des réponses entortillées. Évidemment il veut passer pour un oracle : « On marche sur l'ordre des esprits, et les esprits sont dans les tambours. Ils commandent et on part. Les rois sakalaves sont de lignée divine, parce que le premier, le grand roi, Andriamisara, est tombé du ciel ; et il y est retourné sans mourir. La preuve, c'est qu'on ignore où est son tombeau. » Seulement tout cela sent l'histoire apprêtée, car à Mahabiba il y a les ongles et les cheveux du dit Andriamisara. Alors... Le mieux, je crois, est de penser qu'ils ne comprennent pas grand' chose à ce qu'ils font. Ils obéissent servilement à une tradition, sans souci de savoir le passé, ou de donner un sens précis à leurs actes.

« Après huit jours, toute la foule est partie dans une course insensée, toujours sur l'ordre des esprits dans les tambours ; les esclaves, chargés d'éventer les tambours de crainte des mouches, comme on évente les grands ou les cadavres, avaient fort à faire. Ils bondissaient d'une manière désespérée. La scène était du plus haut comique et pourtant profondément triste. »

Septembre 1907. Au bord de la Mahavavy du nord. – « Il était quatre heures et je m'étonnais de voir un si grand village si complètement vide. Pourtant, après un instant, j'entends des chants. J'avance un peu, et j'aperçois une tente de *Tromba*. Mon arrivée ne trouble personne, je puis regarder. Toute la population est là, elle chante et frappe des mains. Elle entoure deux femmes pâles et souffrantes. Ces dernières, assises sur une caisse, sont habillées de rouge et portent UN COSTUME D'HOMME. Le fait m'étonne. Elles font face à une sorte de grand autel sur lequel sont installées trente ou quarante bouteilles de *Toaka* – de l'hydromel – et trois assiettes blanches, contenant de l'eau,

de la terre blanche, quelques pièces d'argent et quatre pièces d'or (80 fr.). Les deux femmes sont malades depuis longtemps. À entendre la description de leurs malaises, à les voir, il est facile de diagnostiquer le paludisme chronique. Tandis que nous les observons avec sympathie, un cri strident se fait entendre, un long hululement perçant et tremblé ; et, rapidement, une bande de femmes se serrent autour d'une des leurs qui, en hurlant, soufflant, et à grands gestes, rejette tous ses vêtements. Elle se laisse revêtir, sans protester, de nouveaux lamba qui semblent avoir été déposés là pour elle. On ne s'occupe pas des malades, dont la physionomie est devenue plus douloureuse encore. *Je remarque surtout une femme dont je ne comprends pas le rôle.* Elle va, elle vient, on lui obéit, elle se dandine sur un long bâton orné d'*ody* divers et percé par le haut. On pourrait la croire entrancée, mais j'ai des doutes ; elle parle aux malades, leur fait des caresses d'une familiarité excessive... On nous dit que cela doit durer très longtemps, une partie de la nuit... Le soleil est près de se coucher, il faut partir. Je note : l'autel est au nord-est, les malades regardent vers le nord, inquiètes. »

Mai 1909. Antsatramira, Boina. – « Des cris sauvages m'ont attiré : je croyais qu'on excitait des bœufs dans une case. Non ! Une trentaine d'hommes et de femmes excitaient (« chauffaient le travail ») deux jeunes hommes. Entrancés, ceux-ci se dandinent devant une sorte d'autel au nord-est de la case. Ils parlent par monosyllabes, et on leur répond sur un ton très respectueux, ils ont l'air absents, hébétés. Dans des coupes, de l'encens, *emboka*, est éteint. J'arrête le tapage. Je saisis un des malades, sans que l'autre cesse de se dandiner en articulant de vagues sons. La main est moite et froide, le pouls est faible, les traits du visage sont tirés. La fièvre existe dans cet organisme déjà depuis longtemps. Le malade est insensible, je le remue sans qu'il y prenne garde. Décidé à voir la fin de la scène, je m'assieds sur le seuil, et les hurlements recommencent. On claque des mains, on tape sur des pièces de bois qui servent de tambour. Les jeunes hommes continuent de se dandiner, les

mouvements s'accusent, les spectateurs redoublent de zèle, les malades parlent un peu à la façon des ivrognes. Tout d'un coup l'un d'eux se jette en arrière, il tombe comme une masse, mais sa chute est amortie par un des assistants qui a l'air de l'avoir prévue. Je me demande même s'il ne l'a pas provoquée. Peu après, scène identique : le deuxième jeune homme tombe en arrière. L'un et l'autre des malades reviennent rapidement à un état naturel. J'évite de faire des questions. On se disperse. On voit que la cérémonie est, pour cette fois, finie. »

Juin 1909. – « Le lundi me paraît être un jour favorable au *Tromba* ; et il semble que le *Tromba* se contente d'une musique bien inférieure ; car c'est sur de vieux bidons de pétrole qu'on frappait ce matin. Il est vrai qu'il s'agissait d'un *Tromba* à l'usage de pauvres gens. Devant un autel sommaire, une assiette, avec de la terre blanche et quelque menue monnaie dans de l'eau, un morceau de *miroir*, quelques chiffons rouges, une bouteille contenant du miel. Une misérable femme est assise, attendant la manifestation du *Zanahary*. Son costume mérite attention : elle porte sur la tête une couronne de feuilles. À ses oreilles, à son cou, sont suspendus des colliers de verroterie ; sur ses lamba rouges sont des ornements de papier doré ; elle a un *sikina* d'homme autour des reins. Profitant de ce qu'elle est encore dans son bon sens, j'essaye de questionner la pauvre femme. Elle est malade de la poitrine, elle s'en va ; et elle a plusieurs petits enfants. Elle a essayé des remèdes des blancs, mais en vain, et ils coûtent si cher. En parlant, elle étend ses mains décharnées, elle arrache sa lamentable parure, efface les traces de terre blanche sur sa figure. Elle a donc un *lolo*, un *Zanahary*, un ancêtre, est-ce qu'elle sait ? Elle n'était pas malade autrefois, le cas est donc clair ! J'essaye d'obtenir quelques explications : Pourquoi cette eau, cette terre ? Pourquoi le déguisement ? Pourquoi le bruit ? Au fond elle ne sait rien, elle est confuse. « C'est l'habitude, c'est comme cela qu'il faut faire, il y a des gens qui guérissent. » Et fiévreusement, avec des gestes brusques, elle démolit l'autel, elle appelle son dernier-né, elle

veut du silence maintenant. Je suis ému devant cette douleur, et je vois bien qu'elle mourra bientôt, cette femme : les phtisiques n'en ont pas pour longtemps sous ce climat peu généreux, et elle est sans espoir »

Août 1909. Sambirano. – « À passer loin des routes battues, on a souvent des surprises. J'ai pu assister à un *Joro-Velona*. Sur la place du village, la population est assemblée, silencieuse, presque émue. Elle regarde un bœuf qu'on vient d'écorcher, elle écoute l'interminable litanie que font deux vieillards à un autre bovidé. L'un des deux hommes tient la queue de l'animal, il la tient à deux mains, et il lui adresse un discours embrouillé où tous les noms des ancêtres trouvent place. À la fin il perd la mémoire, il tend la queue du bœuf à son confrère : « Reçois-la ; moi, je ne sais plus » ; et l'autre continue. Tandis que se passe cette scène, une autre se déroule un peu plus loin. Il se fait une bénédiction. D'une case de bois on jette de l'eau. Au lieu de fuir, chacun se précipite en avant. C'est, en effet, l'eau qui a servi à laver le malade en vue de qui est fait le *Joro-Velona* ; elle est devenue sacrée, et en recevoir une goutte équivaut à prendre un remède préventif. C'est un enfant qui est malade, il se plaint de la tête, de la nuque, tous les os lui font mal... Un *Zanahary* habite en lui et il faut obtenir qu'il sorte.....

..... J'ai fait une visite à Ts***, le roitelet de la région. Il venait d'arriver, et je me suis trouvé chez lui en même temps que les femmes et tout le peuple qui venaient le saluer. Une chose me frappe : la similitude complète qu'il y a entre la cérémonie du *Tromba* et celle de la salutation. C'est même si frappant qu'on pourrait prendre l'une pour l'autre : même genre de chants, mêmes claquements de mains, on brûle de l'encens, on fait des genuflexions, on vient même appuyer le front sur les pieds du roi, en adressant des prières et des louanges, car il siège sur une sorte de lit d'honneur ; même cette dernière coutume est mise en pratique dans les cas de *Tromba*. Ici Ts*** remplace le malade ! Significatif ! »

Août 1909. Ampasimena. – « ... Dans la cour de la maison royale de B*** sont rassemblés des hommes, des femmes. Déjà cela dure depuis deux jours, personne ne semble fatigué de chanter ; on se relaie. Il s'agit d'obtenir du *Zanahary* une manifestation en faveur d'une jeune femme qui est désespérée de ne pas avoir d'enfant. Elle est assise en face de l'autel, vraie statue de la douleur et du découragement. Sa patience semble sans borne. De temps en temps, un hululement dit qu'un esprit secondaire passe. On s'attend à quelque chose ; car les lamba de rechange sont là. Je remarque que la maîtresse des cérémonies est la même que celle que j'ai vue au bord de la Mahavavy : elle se dandine sur son bâton en soupirant et en marmottant des choses incompréhensibles. Elle compte l'argent dans l'assiette, elle met du blanc sur le nez de quelques personnes. C'est une professionnelle... L'esprit ne s'est pas manifesté et la jeune femme n'aura pas d'enfant... On me dit que B*** a un *Tromba* mensuel ! Serait-ce le signe distinctif des princesses ? »

Septembre 1909. Ankingabe. – « ... Je n'y suis pas allé. J'en éprouve trop de tristesse, mais évidemment c'était une fête. Les toilettes les plus riches ont été étalées, tandis qu'on se couvrirait de bijoux. C'était un rutillement de soie et d'or. Cela a duré trois jours et doit recommencer la semaine prochaine... C'est un grand *Zanahary*, paraît-il... »

Janvier 1910. Marovoay. – « C'est bien en vain qu'on voudrait défendre le *Tromba*. Le défendre du reste est une erreur. Je viens de le voir en ville dans une grande cérémonie. Je suis arrivé alors qu'une foule entourait un possédé. Il se balançait en faisant des grimaces avec son nez et sa bouche et en soufflant curieusement. On aurait pu croire un chat en colère. Évidemment, à le regarder, on éprouve une certaine gêne. Il est soutenu par un individu qui obéit à tous ses gestes. Tout d'un coup le

possédé en veut à ma personne. Il s'avance sur moi et s'étonne de ne me voir pas plus remuer que s'il n'était pas là. Il sort de la case ; j'en profite pour y entrer. On en a fait un *doany* en deux parties. Auprès de la toile qui simule une tente, il y a une chaise dont je m'empare, cela pour la plus grande stupeur du public ; c'est la chaise de l'esprit qui se promène autour de la case. Celui-ci rentre et vient me souffler dans la figure. Il veut sa chaise sans doute, mais cette fois-ci j'entends la garder ; du reste je n'ai pas encore ouï dire que les esprits s'asseoient. Je prends la main de mon homme, elle est moite et fraîche, le pouls est normal, les yeux à peine vagues quoique le regard soit fixe. J'entreprends de faire asseoir le possédé sur la natte. J'ordonne : Assieds-toi ! il se trémousse un peu. Je répète l'injonction sans autre résultat que de voir souffler le chat. Alors, sur un ton qui n'admet plus de réplique : « Assieds-toi ! » Docilement le possédé obéit, il reprend un air naturel, il se frotte les yeux avec force. Après quelques explications, je me retire... Dans la rue le possédé me rejoint et me fait observer que j'ai des vêtements européens ce qui offense Andriamisara... »

Avril 1910. – « Il y a un petit Tromba domestique. Je suis entré chez Ra*** et j'ai été bien surpris de trouver la famille en train de « servir ». Le *Tromba*, cette fois, s'était emparé de la femme, et elle avait dressé l'autel, une miniature d'autel ; du miel dans une bouteille, l'assiette avec la terre et l'argent étaient là, et Ra*** était assise regardant fixement dans le miroir rayé de blanc. Elle est certainement aussi surprise que moi ; elle ne s'attendait pas à me voir. Elle s'excuse, elle est malade de la fièvre, les remèdes des Vazaha n'y ont rien fait, alors, « *comme on sait bien qu'il faut suivre la religion des gens du pays où l'on habite* », elle s'est mise à servir – et sa famille à boire suivant l'habitude. – Ra*** est hova et le *Tromba* l'a prise comme tant de ses compatriotes. J'essaie quelques explications ; mais on a déjà beaucoup bu dans l'après-midi et les hommes n'ont plus toute leur raison. Donc je me retire, pour être bientôt suivi par la femme qui me couvre d'injures au nom du *Tromba* : Je veux

donc la faire mourir que je trouble ainsi le *Zanahary* ? Elle va souffrir plus que jamais et c'est moi qui suis responsable... *Tromba* et alcoolisme sont deux choses qui me paraissent se rencontrer assez souvent. »

Juillet 1910. Madirovalo. – « ... En face de chez moi, il y a circoncision, et les événements promettent d'être corsés. On a introduit dans la case une provision d'alcool suffisante pour enivrer une bonne partie de la population. Dans les coins on parle bas ; il y aura invocation des ancêtres, *Tromba*. C'est samedi, on a déjà bu passablement ; mais c'est surtout dans la nuit de dimanche que doivent se manifester les esprits. La journée du dimanche est passée à monter une case pour les invités, on boit, on rit ; déjà des femmes chantent, claquent des mains ; on essaie de faire danser des enfants. Une femme s'en mêle. On pourrait croire qu'il s'agit d'un simple jeu, elle est un peu confuse. En réalité il s'agit d'essayer le tempérament, de provoquer la crise dans laquelle l'esprit, les esprits se manifesteront. Tour à tour on chante hova et sakalave ; mais, dans cette case, il n'y a pas un Sakalave, pas un Makoa, *pas un !* La nuit passe. À deux heures du matin, scandale. On se bat, sans du reste que s'interrompent les chants et les femmes entrancées. Je sépare les combattants, poignant spectacle sous la lueur rouge d'une torche d'herbe. Les femmes, toutes occupées à leur affaire, ne semblent pas voir que les hommes sont ivres. On sort en cortège pour aller chercher l'eau nécessaire à la cérémonie qui doit avoir lieu au lever du soleil. Un sorcier, plusieurs hommes excitent les femmes qui, certes, n'ont plus besoin de cela ; elles sont plusieurs déjà qui gesticulent étrangement, tandis que les hommes invoquent les ancêtres qui parlent par elles. Autour de la case, c'est un vrai sabbat, une sarabande affolante, une ronde d'insensés en fureur qui frappent à tour de bras sur les murs de la case, à l'intérieur ; c'est dix, quinze, vingt femmes qui sont prises par le délire ; il ne reste presque plus personne pour chanter, les hommes hurlent ; les femmes, presque entièrement dévêtues, bondissent d'une manière invraisemblable, se bouscu-

lant les unes les autres, les bras en l'air, poussant des cris qui n'ont plus de nom. Elles ont complètement perdu tout contrôle sur elles-mêmes, et cette folie dure jusqu'au lever du soleil et pendant l'opération de la circoncision¹. Inutile de vouloir les arrêter, elles sont dominées par leurs nerfs et déploient une force extraordinaire. Il y a là des femmes que j'ai vues saines de raison ; elles ne me reconnaissent plus, elles sont toutes à leur étrange exercice, les esprits des ancêtres se sont emparés d'elles. La contagion est un fait ; il y a des femmes là qui auraient voulu échapper et elles ont dû se joindre à leurs compagnes.

« Un fait m'a frappé dans ce cas, comme dans plusieurs autres. À un moment donné, que rien ne fait prévoir, la scène cesse brusquement, sans transition ; et ces femmes qui, il y a un instant, avaient tout oublié, redeviennent modestes d'apparence et aussi paisibles que si rien d'extraordinaire ne s'était passé ; elles fuient même en ramassant à la hâte quelque vêtement, prises soudain d'une honte qu'on serait en droit de trouver étrange, si on ne les croyait en effet, lorsqu'elles obéissent au *Tromba*, sous une influence qu'elles ne peuvent fuir. »

Août 1910. Ambato, Boïna. – « ... Le soleil commence à mordre moins fort ; je me promène de long en large, échangeant quelques propos avec les passants jamais pressés. Voici venir un milicien ! Il est bien bossu de tous les côtés ! C'est étrange pour un militaire ! Ah ! c'est que dans ses poches, vrais sacs, sous ses bras et jusque dans son dos, il y a des bouteilles de reau² ». Il y a fête chez lui, dit-il sans s'arrêter ! Je le laisse pas-

¹ J'ai su depuis que l'opération faite dans ces conditions a eu de déplorables suites ; l'un des enfants a failli mourir et restera infirme.

² Nom donné à un gros vin qui, après coupage, est vendu aux indigènes. J'ai vu aussi vendre sous le même nom un mélange fait avec un verre de vin par litre, une dose d'alcool et de l'eau ayant passé sur de l'écorce de palétuvier ; le mélange qui revenait à 0.22 par litre, était ven-

ser et j'emboîte le pas. Certainement il y a anguille sous roche, allons voir ! À peine quelques minutes de marche et nous voici auprès d'une case où l'on chante. J'y suis ! Il s'agit d'un cas de *Tromba*. J'entre. Une grosse mégère a la prétention de me faire boire une mixture composée d'eau, de miel et de terre blanche dans laquelle elle a longuement promené ses doigts grasseyés. Mon regard la cloue sur place. Je ne désire pas parler, mais voir et entendre. Mon silence fait que je suis vite oublié.

« Au milieu de la case est une femme habillée à la façon des hommes sakalaves, elle porte un chapeau, – un chapeau d'homme, les femmes n'en portent jamais. Tout autour d'elle, une troupe de chanteurs s'égosillent à qui mieux mieux en claquant des mains. Un grand individu presque nu excite de la voix et du geste ceux qui sont tentés de se reposer, et le « Taureau » est versé à grandes rasades. La grosse mégère se promène toujours avec son bol à la main. Elle fait boire les passants : rares sont ceux qui osent refuser. La malade, indifférente à tout, me regarde d'un œil vague. En face d'elle est une femme qui se dandine et pousse parfois des cris sauvages en s'approchant du visage de la patiente. Elle la force à regarder dans un miroir sur lequel on a tracé des raies blanches ; puis elle fait quelques passes de la main droite en tenant le miroir de la main gauche, et la malade, vaincue, incline la tête en grimaçant, les lèvres tombantes. Elle dort. La femme au miroir pousse un grand cri et chacun l'imité : l'esprit est là, il va parler.

« La malade commence à danser sur son séant sans le moindre souci de la pudeur ; elle tourne en frappant des pieds, elle étend les bras en faisant de grands gestes, en accord du reste avec les battements de mains et tout le tintamarre rythmé qu'on fait autour d'elle. Elle n'a plus conscience de rien. À ce moment, de plusieurs côtés on crie : « *elle veut écrire, elle veut écrire !* » – On lui donne un crayon – et elle fait le geste d'écrire

du 0.80 et servait de paiement, en partie du moins. Le traitant, pour s'excuser, disait : « Ils aiment mieux cela. »

dans l'espace, d'une manière très lente. Les assistants se mettent à invoquer le *Zanahary* ; ils veulent savoir son nom, on le supplie d'abandonner la malade, on le remercie de tant d'honneur. La femme au miroir intervient de nouveau, donne à boire à la malade l'eau de l'assiette et lui fait de grandes raies blanches du coin des lèvres jusqu'aux oreilles. Celle-ci se met à parler, et l'individu qui excite les chanteurs répond ; il s'établit une sorte de conversation entre l'esprit et les gens, par son moyen. On demande des remèdes, des indications de jours, des nouvelles de parents, etc.

« Pendant tout ce manège, quelques femmes, au dehors, ont préparé une tente, et elles viennent avertir que *le Bain* est prêt. On cherche aussi des *lamba* auxquels on a l'air de tenir spécialement. D'un signe la femme au miroir dit qu'il faut attendre. Tout d'un coup la malade grimace plus douloureusement, elle pleure à grosses larmes et danse toujours en frappant alternativement des pieds ; elle vire sur sa caisse tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Ses mouvements deviennent brusques, elle se frappe la tête, commence à s'arracher les cheveux. C'est une lutte entre la femme au miroir et elle. L'émotion est grande parmi les assistants ; plusieurs pleurent. Il y a des salutations ; elles vont d'un esprit à l'autre. Les *Tromba* sont là, ils agissent sur les assistants, ils en ont fait leurs choses.

« À ce moment, n'y tenant plus, j'empoigne par un bras l'excitateur, et je vais le placer à quelques mètres hors de la case dans laquelle tout d'un coup se fait un silence de plomb. On entend les gens respirer. La malade ne se réveille pas, ses bras tombent le long du corps, sa tête se baisse très bas, comme si la nuque ne pouvait la porter. Je prends le bras, il retombe. J'essaye de lever la tête, elle retombe. J'essaye d'ouvrir l'œil, je ne rencontre aucune résistance. La cornée est insensible, le pouls est très faible, les battements des tempes sont lents et plutôt durs ; la main est froide et moite. La malade ne sent rien, elle s'affaisse dans la position où on la place.

« Tandis que je me livre à cet examen, tout autour de moi on se lamente : « Ne lui fais pas de mal, ne te fâche pas, c'est un ami, il parle malgache comme nous, sois bon, secours-nous, sauve-nous. » D'abord je me demande si c'est à moi qu'on s'adresse. Mais, non ! on est agenouillé, on lève les mains en l'air, on se prosterne le front en terre. Alors c'est à la malade ? Non, elle est insensible et n'entend rien. C'est au *lolo Zanahary* que ces supplications sont adressées. La femme revient à elle très lentement et je me retire suivi du mari qui me demande de ne pas l'accuser auprès des autorités. Il m'explique en pleurant : sa femme est malade de la fièvre, comme jamais ; rien n'a pu la guérir. C'est le *lolo* du Boina qui la fait souffrir ; alors on fait le « Service », on en est à la deuxième cérémonie... Je lui donne quelques conseils et lui demande de m'amener sa femme quand elle sera dans son bon sens...

« Ils sont venus. Je n'ai presque pas reconnu la femme dans ses vêtements hova propres et soignés. Son visage reposé est si différent que je me demandais si c'était bien la même personne. Elle ne se souvient de rien, elle se plaint seulement d'avoir mal à la racine des cheveux. On comprend cela, et le contraire étonnerait. Hier elle aurait mangé du verre pilé, bu du vinaigre chaud, avalé des aiguilles sans s'en rendre compte. Ce dont elle souffre, c'est d'un état palustre qui remonte à plusieurs mois ; il lui faut de la quinine, une nourriture appropriée... »

Octobre 1910. Antalia. – « ... Il est bien petit, le village, mais on y trouve un homme ayant des relations avec les esprits. Dans sa case, juste sous le toit, est suspendue une claie sur laquelle est rangé en bon ordre tout ce qui est nécessaire à l'évocation. Il s'explique volontiers ; mais, s'il connaît les manières de procéder, il ignore les raisons ou les origines des pratiques. Il vient de descendre la claie, il a dressé l'autel minuscule. « Pourquoi cela ? » – « *Je demande.* » – « Tu demandes quoi ? » – « Je demande parce que mon enfant est malade. » Il met de l'encens dans deux coupes, de la terre blanche dans une

assiette blanche, de l'argent, des pois (poas) d'or et d'argent. – « Mais pourquoi cela ? » – « Je demande ! » Et tandis que l'encens brûle, il élève les deux mains vers l'est en murmurant une formule qu'il ne veut pas répéter. Il prend un peu de blanc sur son doigt et il trace une longue ligne sur la tête de son fils, depuis l'extrémité du nez jusqu'à l'occiput. Toute la famille y passe ; un voisin peut se faire oindre le sommet de la tête et le dessous des oreilles. Encore une invocation murmurée, il semble que seul l'homme prie, les autres n'écoutent même pas. On boit l'eau de l'assiette, chacun en a une gorgée ; puis tout l'attirail est placé dans un linge blanc remis sur la claie, elle-même recouverte d'un morceau d'étoffe blanche. « Alors c'est fini ? » – « Oui, j'ai demandé. » – « Oui, et après ? » – « Après, on verra ; peut-être le *lolo* sera-t-il content, car on lui a donné de l'argent ! » – « Ah ! » J'examine le garçonnet, il a une fièvre violente, des maux de tête. On accuse un *Zanahary* de vivre en lui, et c'est la fièvre paludéenne. Tout ce qui est bon, tout ce qui est mauvais, on l'attribue aux esprits »

Fin octobre 1910. Miadana. – « ... J'ai vu deux mendiante, bien intéressantes l'une et l'autre. Esclaves toutes les deux, leurs sorts sont cependant fort différents, quoiqu'aussi peu enviables que possible. La première : « Sans parents, sans amis, sans enfants. Je n'ai plus la force de travailler, et pour comble je suis aveugle. Je n'ai rien, absolument rien, pas même un *Zanahary*. » Et c'est cela surtout qu'elle regrette ; car, avec un *Zanahary*, elle pourrait vivre, on la craindrait, ou on la soignerait pour recevoir quelque chose du *lolo* : Triste destinée, « n'avoir pas même un *Zanahary* ! »

« La deuxième parle avec une certaine noblesse, et, malgré ses infirmités, son maintien a quelque chose de digne. Elle aussi est sans personne ; mais, avec une vraie fierté, elle dit : « J'ai un *Zanahary* » ; et elle montre son front, sa nuque (la fièvre), ses jambes ankylosées qui ne veulent plus la porter (rhumatisme). « Comment sais-tu que tu as un *Zahanary* ? » – « Il remue en

moi », et elle montre sa tête, sa poitrine. Je veux tâter le pouls. La pauvre vieille est alors secouée par de grands frissons qui passent sur tout son corps décharné : C'est le *Zanahary* qui proteste. « Et qu'est-ce qu'il veut, ton *Zanahary* ? » – « Il veut de l'argent, le service, alors il sortira et je serai guérie. » Hélas ! »

CHAPITRE VI

LE TROMBA

MALADIES – AGENTS – PRÉPARATIFS

Le mot *Tromba* n'a pas un sens unique. Il représente souvent tout l'ensemble des cérémonies auxquelles donnent lieu les visites des ancêtres. D'autres fois il désigne seulement le malade dans lequel les esprits ont élu domicile ; mais alors c'est par extension ; car il est bien entendu que ce sont les esprits seuls qui sont les *Tromba*. Enfin les maladies, certaines maladies, sont appelées *Tromba*, comme étant causées par les *lolo* ou le *Zanahary*.

En effet, il faut un état physique spécial pour qu'éclatent les divers phénomènes, preuves de la présence du dieu. Aussi est-ce surtout ceux qui font une longue maladie, ou qui, à la suite d'une crise subite, ont découvert leurs capacités médianimiques ou hypnotiques, qui se trouvent en possession de *Tromba*. Ils ne se rendent, du reste, aucunement compte de la succession des phénomènes dont ils sont les jouets, et ils agissent dans la plus complète inconscience, « frappés par le *Zanahary* », et pour obéir aux coutumes qu'ils suivent avec la plus grande superstition.

Les objets choisis de préférence comme dignes des attentions du *Tromba* sont les gens impaludés, sujets à de fréquents accès de fièvre, ou qui en sont à la phase de cachexie où tous les membres font mal et où même parfois on éprouve une certaine difficulté à marcher. Une chaleur intense s'empare du malade ; il a, dit-on, « la fièvre dans les os » ; ou encore : « les chiens lui mangent les muscles ». Il lui semble parfois qu'on lui déchire les chairs. Peu à peu il s'affaiblit, alors que son cerveau, au contraire, est en proie à une grande agitation. Ses pensées ont une

rapidité extraordinaire, et sa lucidité l'étonne lui-même. C'est le commencement du délire. Le malade s'en rend compte au début, mais il est incapable de maîtriser ses mouvements ou sa pensée. Le *Tromba* s'est établi là à demeure. Comme le fiévreux a des alternances de repos ou d'insensibilité et d'agitation, on dit : « Le *Tromba* est couché », ou « le *Tromba* veut sortir, agir, il demande qu'on le serve. » Les gens pris par les rhumatismes, par une bronchite chronique, l'asthme ou des symptômes de tuberculose pulmonaire ou autre, sont aussi « frappés par les esprits ». L'érysipèle, dont la marche paraît si étrange aux indigènes, est une autre façon du *Tromba* de se manifester. Qu'un état fâcheux de santé empêche quelqu'un de trouver le sommeil nécessaire pour reprendre des forces, ou en fasse la proie de cauchemars plus ou moins effrayants, il est certainement la demeure des ancêtres. Le rêve joue ici un rôle considérable¹ ; mais

¹ Le rêve d'ailleurs apparaît dans presque toutes les manifestations religieuses. Il est tour à tour punition ou récompense... Les chrétiens malgaches eux-mêmes lui donnent une grande importance. Ceci nous a forcé à examiner la question du rêve en elle-même et à chercher à l'expliquer. Cela devenait important, soit à cause de la fréquence des occasions où il fallait parler, soit à cause de cette sorte de loi antithétique qui conduit tantôt une âme pure à faire des rêves où l'odieux le dispute à l'absurde, et tantôt un parfait gremlin à voir les cieux ouverts et les anges servant Dieu dans la Gloire. Le rêve est un saut du subconscient dans le conscient ou par dessus le conscient. La volonté, à l'état de veille, repousse une pensée ; celle-ci revient brusquement au moment où la volonté ne peut plus exercer sa tension, comme un ressort reprend sa position dès que ce qui le maintient cesse de le retenir. Vous repoussez les idées impures, mauvaises ; elles reprennent une place à l'heure où vous ne pouvez plus leur opposer la résistance de la volonté. La couche inférieure qui se forme en dehors de notre propre désir se superpose à celle que nous avons voulu constituer. Plusieurs phénomènes religieux, inattendus, peuvent s'expliquer ainsi, sans du reste qu'on puisse en faire une règle ; l'hypothèse, ici, paraît répondre à la réalité des faits et s'applique avec la même apparence de justesse aussi bien aux rêves mauvais qu'aux rêves bons, lesquels sont une cause fréquente de la conversion chez les noirs !

il faut qu'il ait une certaine coordination. Si le malade a vu la mer, un bateau, le peuple réuni comme pour une fête, les chefs, il n'y a plus à douter : le *Tromba* est là. Il est facile de voir dès maintenant quelle part importante la suggestion a dans toute cette affaire. On se souvient qu'Andriamisara ou ses prédécesseurs sont arrivés par la mer, ils sont venus à bord de grands voiliers, le peuple a été subjugué, et ils ont pris en main la direction de la tribu. Un cerveau victime déjà d'une imagination dévergondée, encouragé par les conversations journalières, les récits abracadabrants, surexcité par de longues insomnies, et toujours prêt, même quand il n'est pas sous l'influence de la fièvre, à traiter de divin tout ce qui est *anormal*, est préparé à faire du cauchemar la preuve ultime de la visite des esprits. Le malade croit qu'il personnifie un ancêtre, qu'il revit le passé. Il se dépersonnalise.

Il faut noter cependant que très souvent ce n'est pas le malade qui pense avoir un ou plusieurs *Tromba* (il est évidemment question de ceux qui sont pris pour la première fois). C'est la famille éplorée qui cherche un moyen de le soulager ou qui veut une explication. Elle lui suggère alors qu'il a peut-être un *Tromba*. Le malade n'est pas toujours facile à convaincre. Il a vu des scènes qui ont fait impression sur lui. Il a vu les patients pleurer, gémir, crier ; et cette situation ne lui paraît pas enviable. Mais, dans la presque totalité des cas, il finit par céder et il se rend, accompagné des siens, chez un *mpisikidy* plus ou moins renommé. Ce dernier, après avoir consulté ses graines et interrogé le malade, déclare si, oui ou non, il y a lieu de se livrer aux exorcismes. En ce cas, il désigne l'individu auquel il convient de s'adresser.

Ici il faut faire connaissance avec les agents du *Tromba*.

Le premier et le plus important, c'est le *Fondy*, c'est-à-dire l'individu qui possède un *Tromba* de première force ou esprit

Reste à examiner la différence qu'il peut y avoir entre la vision et le rêve.

guérisseur. Mais le *fondy* ce n'est pas lui à proprement parler, c'est l'esprit, la force qui est en lui. Le nom qui lui revient en fait, c'est *Fiketrahana*, vieux mot malgache qui veut dire : siège. Il est le siège du *fondy* – et *fondy* se trouve être un mot Kisoaheli qui se traduit par « charpentier », « fabricant ». Les Malgaches de la côte lui donnent le sens de créateur. Le *fondy* ou *Fiketrahana*, véritable hypnotiseur (homme ou femme, peu importe) est toujours accompagné d'un *Mpamoaka* (qui fait sortir) du *Mpitam-baravarana* (qui fait passer la porte). Ce dernier doit, invariablement, faire partie de la famille du *fondy* et être en relations particulièrement intimes avec lui. La plupart du temps, c'est le mari ou la femme. Ce *mpamoaka* est un interprète, c'est grâce à lui que les assistants pourront comprendre ce qui se passe entre le *fondy* et le malade ou bien entre l'esprit ou les esprits qui ont pris possession de lui et ceux des assistants, la présence d'un esprit attirant d'autres esprits.

Le *fondy* est appelé guérisseur ou *Moasy* parce qu'entrancé lui-même il dit alors les remèdes dont il faut se servir, les maladies (noms des rois) dont il est question. La puissance plus ou moins réelle de l'*ody* indiqué s'ajoute à sa puissance intrinsèque, et le malade avec lequel il est en communication est d'autant plus facilement guéri, sans, du reste, que ce dernier puisse espérer – ce que peut-être il ne voudrait pas – être séparé à jamais de son *Tromba*. On donne aux *fondy* le qualificatif de *grands*, quand ils ont plus de douze *Tromba*, et le nombre des *Tromba* peut aller jusqu'à 16. On ne voit d'ailleurs pas pourquoi le chiffre s'arrête là. Tout aussi bien les esprits pourraient être légion, les manifestations seraient semblables. Nous connaissons plusieurs de ces *fondy* et *mpamoaka* ; ce sont des hommes et des femmes jouissant en apparence d'une bonne santé¹ ; ils ont des traits intelligents, mais qui indiquent une forte volonté. Ils ont l'habitude du commandement, une véri-

¹ Il y a là une différence avec leurs « clients » qui, eux, sont généralement des malades.

table audace. Ils se sont découvert une puissance qu'ils ne s'expliquent pas, mais dont ils usent. Ils se considèrent comme des élus. Leur rôle est d'autant plus facile qu'on accepte par avance de se soumettre à eux. Ils sont les objets d'une véritable vénération. Le simple énoncé de leur nom cause souvent une explosion de sentiments admiratifs.

C'est au milieu de tout un appareil que le *fondy* agit.

Dans la partie nord-est d'une pièce, – parfois on fait une case tout exprès (et cela explique les tentes qu'on place dans le lieu désigné par l'esprit) – on met un siège : une caisse généralement qui doit servir au malade. On la décore ou tout au moins on la recouvre d'un tapis : c'est le trône royal. En face du trône se monte un autel sur lequel on place l'assiette contenant l'eau, le miel, la terre blanche, des racines de nénuphar, et de l'argent ou de l'or, offrande aux esprits. On met là aussi une glace, au cas où le *Tromba* serait une reine, un chapeau au cas où ce serait un homme. Ici, déjà, nous voyons l'inconséquence des agents du *Tromba* ou du malade : la glace servira toujours, qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme, elle est un des ustensiles les plus utiles au *fondy*, et il ne s'en sépare guère ; il en a besoin quand il fait ses passes et pousse ses cris. L'eau contenue dans l'assiette prend un goût doux grâce au miel, amer à cause des racines de nénuphar ; elle est âpre au palais à cause de la terre blanche. Elle est sacrée, et c'est une boisson prise avec avidité par le malade ou les assistants. On s'en sert aussi pour faire des aspersions. Le mélange, dit-on, est capable de réchauffer : il est « *fanala manintsy* » (qui enlève le froid). La fièvre, en effet, commence par un accès algide, et généralement les malades en sont à ce stade de l'accès au début de la cérémonie. L'eau elle-même doit être puisée dans des endroits spéciaux et à l'heure où aucun quadrupède ou oiseau n'a pu la troubler. Il la faut parfaitement pure.

Quant à la terre blanche, qui sert à marquer le visage des assistants ou leur corps, les bouteilles et tout ce qui est employé

pour la cérémonie, il est difficile d'y voir autre chose qu'une de ces coïncidences aimées par les Malgaches et recherchées par les sorciers. La terre blanche est appelée *ravoravo*, « joie », « contentement » ; ceux qui sont oints sont « *ravoravoïna* », c'est-à-dire « mis en état d'être joyeux, contents ». On dit bien parfois qu'il y a là une idée de purification ; mais il ne s'agit que des *fady* transgressés, et par conséquent la valeur qu'on pourrait attribuer au symbole s'en trouve beaucoup diminuée.

Une petite coupe, parfois plusieurs petites coupes de terre, contenant de l'*emboka* ou encens malgache, brûleront devant le malade. On aura soin de l'entourer le plus possible de fumée ; et plus cette fumée s'élèvera en spirales larges et compactes, plus sûrement l'effet attendu se produira. C'est un signe d'adoration et de prière ; et c'est aussi, pour l'esprit, un moyen de fuir dans les airs. C'est encore un expédient pour agir sur le malade qui, peu à peu, perd conscience dans cette atmosphère lourde et violemment parfumée.

De chaque côté de l'autel sont des bouteilles de miel (c'est-à-dire d'hydromel), ou d'alcool, ou de gros vin appelé « Tau-reau ». Cela dépend des endroits. Les bouteilles, marquées avec la terre blanche, sont au nombre de deux fois sept, manière de dire 14 dans le *Tromba* dont l'arithmétique offre quelques singularités. Toute cette boisson est destinée à réchauffer le zèle des chanteurs, à réparer leurs forces. Et puis c'est une fête de recevoir la visite royale ; d'où nécessité urgente de se livrer à d'abondantes libations dont l'effet se fera sentir sûrement, les esprits agissant avec plus de liberté dans une assemblée que les fumées de l'alcool ont rendue plus sensible.

Dans un endroit réservé on met quelques *lamba*. Ils sont destinés au malade (homme ou femme), lorsqu'il sera entré en transe et qu'on saura à quel genre d'ancêtre on aura à faire. Ce pourra être un roi, une reine, ou même un esclave, son envoyé ; il sera hova ou sakalave. Mais une fois que le malade aura endossé ces vêtements-là, après avoir brusquement rejeté les siens, ils seront conservés, mais pour n'être jamais portés, sauf

au jour où le *Tromba* se manifestera de nouveau. Ces *lamba* sont semblables à ceux des rois d'autrefois : une chemise rouge, ou bien un *lamba* à grandes franges ou ayant encore une large bande de soie. Il s'agit de toute une garde-robe de demi-sauvage dont la composition est fort hétéroclite. Un homme s'habille en femme et vice versa ; cela dépend du *Tromba*. On voit des gens fort prévoyants ; ils apportent leurs *lamba* royaux. Par avance ils prennent leurs précautions. Ils sont prêts à recevoir la visite.

Un dernier instrument doit retenir l'attention. C'est la canne sur laquelle s'appuient, à tour de rôle, le *fondy*, le *mpamoaka* et le malade. Elle est longue, à la façon des bâtons de montagne, parfois ornée de sculptures (des arabesques, un serpent, un caïman, un bœuf). Le haut se trouve creusé sur une profondeur de quelques centimètres où contient une petite boîte d'argent dans laquelle on a mis des *ody*, des feuilles diverses, des petites pierres, du miel, de la graisse, toute une série de petites malpropretés dites sacrées, qui sont le secours de ceux qui s'appuient sur le bâton. On pourrait voir en lui une sorte de sceptre ; mais il est vrai aussi que le Sakalave n'aime pas marcher sans canne. Elle lui rappelle sans doute sa lance dont on l'a forcé de se séparer. Autre particularité : le bâton est quelquefois muni de clochettes qui sont censées tinter en dehors de la volonté de celui qui le tient, et qui s'agitent vivement quand la transe vient ou que le *fondy* gesticule en criant près de la figure du malade. Celui-ci à son tour sursaute, ce qu'on ne saurait trouver étonnant.

Le bruit, – un grand bruit dans certains cas, mais toujours rythmé, régularisant les divers mouvements du malade, soit qu'il danse sur son séant, soit qu'il frappe du pied, se dandine, ou marche autour de la case, – est de rigueur. Comme les claquements de mains, fort divers, ne sauraient suffire, on prend des tambours, et cela achève de donner à la cérémonie un air de réception à la cour d'un roi nègre. À l'occasion, on aura d'autres instruments de musique, tels que violon ou accordéon, sur lesquels, pendant des heures et parfois des jours, on jouera toujours les quelques mêmes et rares notes. On se contentera au

besoin de vieilles boîtes de farine, ou de bidons de pétrole. Une simple feuille de fer-blanc, arrachée à quelque caisse, peut faire l'affaire. L'essentiel semble être d'étourdir le malade.

Enfin on a soin de préparer un bain qui pourra être exigé par l'hôte royal ; c'est la suprême preuve de vénération qu'on puisse lui donner.

Dès lors il n'y a plus qu'à attendre, – dans un demi-jour si possible – ; et le plus souvent les séances débutent de manière à pouvoir se poursuivre dans la nuit. Les chants commencent. Le malade fait son entrée, et, immédiatement, le *fondy* se met devant lui, tandis que le *mpamoaka* excite à grands gestes l'ardeur des assistants.

CHAPITRE VII

LE TROMBA

LES QUATRE GRANDS STADES

Si les cérémonies du Tromba sont monotones, elles n'en sont pas moins nombreuses ; et, seul, un peuple pour qui le temps ne compte pas peut s'en accommoder. Non seulement chacune des séances est longue, mais elles se renouvellent plusieurs fois à des époques plus ou moins rapprochées, jusqu'à ce que le résultat attendu se soit produit ; et chaque série de séances prend un caractère spécial. En outre des réunions préparatoires, il y a quatre grandes cérémonies : le *Misafosafo* : on caresse le *Tromba*, on l'allèche, on l'engage à venir ; – le *Vakimbava* : le *Tromba* signale sa présence ; – l'*Anpitononina* : on fait parler le *Tromba*, on l'invoque pour tous les objets possibles ; – enfin le *Valy-hataka* ou réjouissance avec sacrifice de reconnaissance.

Le *fiketrahana*, averti de la visite d'un malade ou d'un demandeur, se livre lui-même à une série d'exercices qui doivent assurer le succès de son intervention. En premier lieu *il se baigne* », et son ablution a un double but : d'abord elle efface toute trace des souillures survenues à la suite de contacts divers ; ensuite elle lui confère un caractère spécial, il devient sacré. Net de souillures, sacré, il a le droit d'entrer en relations avec le ou les *fondy* qui sont en lui, et il leur adresse des invocations en leur expliquant les raisons pour lesquelles il fait appel à leur puissance. En réalité, par auto-suggestion, il se met plus ou moins en état d'hypnose ; cela explique la nécessité d'un *mpamoavaravara* qui, naturellement, doit faire partie de la famille et vivre auprès de lui pour apprendre et interpréter son langage.

C'est alors qu'on introduit pour la première fois le malade auprès de lui, mais en grand secret, car il s'agit de déterminer d'une manière sûre si le malade est victime d'un *Tromba* ou non. Quelques personnes, des intimes, sont là. Elles chantent, frappent des mains, ce qui est obligatoire durant toutes les cérémonies ; et le malade est en face du guérisseur (*fiketrahana* ; *fondy moasy*, les Européens disent assez improprement sorcier). Ce dernier a deux méthodes de travail ; car, on l'a compris, ce qu'il a besoin de savoir, c'est s'il est en face d'un sujet sur lequel il exerce quelque action ou non. Il peut, au milieu du bruit rythmé, par le moyen des passes, de la glace, obtenir un sommeil plus ou moins profond, pendant lequel se manifestent des tremblements. Le *mpamoa-varavarana* déclare alors que la réussite est certaine et le *fondy* fixe le jour d'une séance publique.

Cette première méthode échoue-t-elle, ils en essaient une autre. Le malade est mis sous une sorte de grand drap, et, sous ce drap, on brûle dans une petite coupe le fameux « *emboka* » et quelques herbes odorantes ; et tout le temps que dure cette fumigation, les parents s'agitent, chantent leurs invocations. Après un certain temps, si l'opération a réussi, le malade est rendu à l'air libre ; il n'a plus conscience de lui, il grimace et pleure en ayant des mouvements des épaules, des bras et des jambes, qui suivent le rythme des claquements de mains. C'est par ce moyen-là que le « *mpamoa* » agira en public. Si le malade est réfractaire, – et le cas est fréquent, – on dit simplement : « Il n'y a pas de *Tromba*. »

La première séance publique ne semble avoir qu'un but : prouver aux assistants que le malade a un *Tromba*. Réunis dans une case, ils l'accueillent de la façon dont ils accueilleraient un visiteur royal, et ils montrent la plus grande patience en attendant la manifestation. Ils chantent sans se lasser et frappent des mains avec un véritable art ; et déjà on fait circuler les bols de *Toaka* ou de « taureau ». Le *fondy* fait une longue invocation dans le bruit, il prie les ancêtres, il les nomme tous ; il leur parle du malade, et lui-même semble en proie à une crise. De son côté

té, le malade tremble, et le bruit augmente autour de lui. Les tremblements redoublent ; le *fondy* reconnaît un parent : « C'est lui, c'est bien lui », et au milieu d'un grand tapage joyeux, on se sépare. Il y a lieu, en effet, de se réjouir. Le *fondy* indique le jour de la prochaine réunion, car il convient d'éviter les jours néfastes ; mais pour les fiévreux, il est facile de voir que le jour choisi est aussi celui de l'accès. Chacun se retire, marqué de signes blancs que l'on conserve avec soin le plus longtemps possible.

La deuxième cérémonie a beaucoup plus d'apparat. Elle est plus soigneusement préparée et représente peut-être ce qu'il y a de plus spécifiquement religieux dans le *Tromba*.

L'autel, pourvu de tout l'appareil déjà décrit, est dressé à l'est ou nord-est de la case. Le siège du malade est en face. L'assemblée regarde vers l'est. Comme auparavant, le *fondy* cherche à mettre le malade en état d'hypnose ; il s'adresse lui-même à l'esprit qui s'est emparé du malade et en qui il reconnaît son parent. Les assistants chantent et frappent des mains ; surtout, ils prient ; on peut dire qu'il se fait là de vraies prières. À deux genoux, levant les deux mains rapprochées, la paume en haut, par-dessus leur tête, ils s'adressent au dieu qui est supposé cause de la maladie. Le malade a péché, ce n'est qu'une transgression d'un *fady*, il faut lui pardonner, et la preuve du pardon sera dans la fuite du *Tromba* ; aussi lui demande-t-on avec instance de quitter le malade. Ce dernier, pendant tout ce temps, pleure, gesticule, grimace de toutes les façons, pousse de grands soupirs. De temps à autre, comme pour diminuer l'intensité de la crise qui paraît extrêmement douloureuse, le *fondy*, ou son aide, verse sur la tête du possédé une partie du contenu de l'assiette blanche et même lui en fait boire. Après cette aspersion succède un moment d'excitation plus intense qui fait dire aux assistants : « Il est là, il est là » ; et on le prie avec plus de ferveur. À ce moment, le *fondy* fait de nouveau boire une gorgée de l'eau sacrée et fait une grande marque blanche

sur le visage du patient : elle part du coin des lèvres pour aller rejoindre le dessous du lobe de l'oreille : c'est le *vaky-vava* (*vaky* : casser ; *vava* : bouche). Par cette opération la bouche du malade a été ouverte, car jusqu'à présent il n'a rien pu dire. Il parle enfin : « C'est moi, je l'ai rendu malade » ; et tous les assistants de s'écrier : « Délivre-le ! Va-t-en ! » Et on chante, et on crie, et on fait tout le tapage possible, comme s'il s'agissait d'effrayer l'esprit, tour à tour encensé et honni.

Puis ce n'est pas seulement le malade qui est possédé. Parmi les assistants il y en a un, deux, trois, et parfois un beaucoup plus grand nombre, qui sont « frappés par le *Tromba* ». C'est une contagion : les *Tromba* anciens se sont réveillés à l'ouïe de la présence d'un des leurs, et il y a des *Tromba* nouveaux qui se manifestent spontanément.

C'est, en général, à ce moment troublé que se passe une scène dont il est difficile de saisir la cause, à moins de dire qu'elle est suggérée par le *fondy* ou son compagnon. Le malade se met à hurler, les cris ont un caractère différent suivant la tribu de celui qui les pousse ; il s'agite toujours plus violemment pendant quelques instants ; puis tout d'un coup il s'avance un peu par mouvements brusques et disloqués et rejette tous ses vêtements. Les assistants, qui prévoient l'incident, l'entourent vivement et le revêtent de lamba neufs. La même scène – qui est un vrai symbole – se renouvelle plusieurs fois ; car chaque *Tromba* a son instant de crise héroïque. Les lamba deviennent vêtements royaux, ils sont une offrande au dieu et lui sont consacrés. On les garde à la maison dans un endroit réservé, – le coin *firarazana*, – celui où se font les prières.

Le malade n'est plus dès lors considéré que sous sa nouvelle personnalité, dont on ignore encore le nom ; lui-même semble avoir oublié son véritable état. On le conduit au bain en grande pompe, avec cortège, dans la tente ou cabane disposée à cet effet. C'est un honneur pour lui, une joie pour ses amis. À son retour, on le reçoit avec des transports d'allégresse. Revêtu des vêtements royaux, il se calme brusquement. Il est une nou-

velle créature ; son attitude même change. On continue de s'adresser à lui, d'invoquer les dieux, mais progressivement l'excitation diminue ; et, si on n'a pas fait un trop grand usage des boissons alcooliques, le silence est bientôt complet. On se quitte très heureux (avec des marques extérieures de satisfaction) ; on est assuré de la guérison du malade. On devise sur les suites probables ; de la séance et sur l'identité du *Tromba* qui se nommera bientôt ; la curiosité à son sujet est très grande et la troisième cérémonie attirera tout un public. Elle est en effet d'un haut intérêt, car c'est d'elle que dépend le sort final du malade.

Il est à remarquer que dans cette deuxième cérémonie le *mpamoaka* semble prendre le rôle d'un grand prêtre, d'un médiateur : il parle au nom des dieux, il prie au nom des assistants, c'est sur lui que repose toute la direction de l'assemblée, il la « chauffe » ; cette dernière est fort docile, du reste, et prête à toutes les fantaisies des esprits. Cela ne veut pas dire qu'une classe de prêtres ou de sacrificateurs, distincte du reste du peuple, se forme de cette manière. Il est loin d'en être ainsi, car le *Tromba* s'empare de n'importe qui ; et celui dont il a pris possession a besoin de son *mpamoavaravana*. Il est donc bien question d'une sorte de sacerdoce universel, ce qui a jeté bon nombre d'observateurs superficiels dans l'erreur et leur a fait dire : « Les Malgaches n'ont même pas de prêtres. »

L'ampitononina ne diffère pas, au début, des deux précédentes cérémonies. Les dispositions dans la case, les personnages sont les mêmes, mais les différents acteurs et spectateurs sont plus excités. Le malade commence lui-même à prendre l'habitude et entre plus facilement en transe. Ce qui distingue la troisième séance ou la troisième série de séances, c'est que l'esprit parle. D'abord il doit se nommer ; cela ne va pas tout seul, car il a une manière à lui de mystifier les « demandeurs » : il envoie en avant ses serviteurs, ses esclaves, et ceux-ci se manifestent par quelques paroles : « Qu'est-ce que vous voulez ? » – « Le maître est occupé. » – « Vous le dérangez sans raison, » – ou autres paroles semblables, à moins qu'ils ne prétendent

remplacer le maître lui-même. Le *fondy*, le *mpamoaka* et toute l'assemblée protestent violemment ; ils veulent l'esprit lui-même. On injurie les esclaves, on n'a pas besoin d'eux, ils ne savent rien, ou bien on les envoie chercher le maître dont les lumières sont attendues avec impatience.

Quand les choses en restent là, c'est que tout s'est passé simplement. Mais les esprits inférieurs ont une méthode particulière de témoigner de leur présence : le malade se tortille sur son siège, il se met à rire, rire aux éclats et sans arrêt ; cela fait penser au délire hilarant. Bientôt le malade se déplace, va d'une personne à l'autre. Il se produit alors une certaine confusion. Il prend plus d'audace et se livre aux familiarités les plus inconvenantes. Ce malade peut être une femme en habits d'homme ou un homme sous un jupon ; l'un ou l'autre dans la vie ordinaire se garderait bien de faire aucune des actions auxquelles il se livre sans l'étrange impulsion dont il n'est pas maître. Ces incidents se produisent parfois à la fin des séances ; quand le maître a passé lui-même, ses serviteurs viennent comme pour accomplir leur service, d'où agitation générale qui se termine par la bruyante dispersion de l'assemblée. S'ils se produisent avant, la lutte est plus ou moins longue.

Enfin l'esprit se nomme. Encore faut-il que l'excitation ait atteint le comble et qu'il ait fait un certain nombre de reproches au malade (c'est bien le malade qui parle) et aux assistants : On lui a manqué de respect, on a oublié les *fady*, etc., etc. C'est Radama (le deuxième roi hova) ou Andriamisara ou tel autre ; et immédiatement l'assemblée se met dans l'attitude convenable pour satisfaire l'esprit. Et celui-ci a, dans ses sentiments, des fantaisies imprévues. Tantôt il déteste tout ce qui est Européen : aussitôt on rejette ce qui peut rappeler les blancs, d'ailleurs en restant dans de singulières illusions à ce sujet. Tantôt il paraît, au contraire, aimer les blancs – c'est en général le cas pour Radama – : toute l'assemblée cherche à se faire européenne. On parle français même. Oh ! un français d'occasion : « Koman ça va ? ça va bian ! » « Bon ça » ; et naturellement le genre d'assistants permet de plus ou moins grandes envolées.

Il n'est pas douteux que, sous l'influence de l'exaltation, il se produise des phénomènes de glossolie, que nous retrouvons ailleurs aussi. Beaucoup de gens, en rapports fréquents avec les Européens qui leur parlent un langage simplifié, déplorable à notre avis, ou qu'ils entendent parler, ne consentiraient à aucun prix à dire un mot de français ; mais le *Tromba* leur délie la langue, pour de courts instants tout au moins. Des Hova parlent sakalave ou le bizarre langage des Zazamanga, des Sakalaves parlent hova. Pour les uns et les autres, c'est souvent, dans le courant ordinaire des choses, une grande difficulté ; car, s'ils s'entendent, le plus souvent ils parlent chacun son propre idiome. Quant au *Tromba*, il parle la langue de son pays d'origine, sans s'inquiéter de son « siège ».

Si l'esprit est soupçonné d'être anti-chrétien, on se répand en imprécations contre les chrétiens ; si, au contraire, il s'agit de Ranavalona II, on pourrait se croire dans un temple. Nous savons toute une assemblée où, parce qu'on avait affaire à un esprit « pieux », on chanta le cantique II, le *Te Deum* malgache, on lut le chapitre XIII de la première épître aux Corinthiens ; il y eut même quelqu'un pour faire une exhortation et prier, prier à la façon des chrétiens. Quel que soit le résultat, la cause est toujours la même.

L'esprit se nomme, mais n'est pas reconnu tout de suite comme le véritable esprit résidant dans le malade. Il faut que ses parents le reconnaissent. Il se nomme, et il y a dans l'assemblée une violente protestation ; c'est que le *Tromba* X. existe déjà dans un tel, et il ne peut exister à deux exemplaires dans le même endroit. Il y a donc certains tâtonnements, d'autant plus que les esprits aiment le changement, ils passent de l'un à l'autre. Bref, l'ordre s'établit et les esprits se sentent en famille, ils se saluent, s'interpellent. Soudain tout ce pauvre peuple est pris de la folie des grandeurs, il revit quelque épisode d'une époque plus ou moins lointaine ; il ne tarde pas, il est vrai, à revenir à la réalité.

L'esprit qui rend malade est aussi guérisseur, il dit des remèdes ; rien du reste ne lui est inconnu. Aussi l'interroge-t-on sur une foule de questions. Il indique les *fady* à observer, les voyages à faire, les moyens de devenir riche ; il désigne aussi ceux qui ont jeté des sorts ; et si, quand le malade est revenu à lui, on va lui demander s'il se souvient de ce qu'il a dit, tout est oublié, et même, par avance, il a eu soin de s'en remettre à un ami qui est chargé de lui redire tout au sortir de la crise. Souvent son langage est incompréhensible ; car il s'agite en parlant, il souffle comme épuisé, même il mugit. C'est alors que le *mpamoaka* sert d'interprète.

La séance se poursuit en partie double ; car, tandis qu'à l'intérieur on se livre à des exercices fantasques, à l'extérieur on fait un sacrifice. Le bœuf offert est plus qu'une victime, il est même divinité. On ne l'a pas sans quelques difficultés, car il doit avoir la tête, la queue, les quatre pieds blancs, c'est déjà une bête de choix ; mais, bien plus, il faut qu'elle se laisse conduire à la mort sans protestation ; toute bête qui mugit ou donne des signes d'inquiétude est relâchée ; elle doit consentir au sacrifice qui a tous les caractères d'un sacrifice expiatoire. Devant le bœuf, on fait une longue invocation à Dieu (*Andriamanitra*), aux cieux, à la terre, à la mer, aux esprits connus et inconnus ; puis le bœuf est tué. Le premier sang qui sort de la blessure béante sert à faire une sorte d'aspersion ; on marque tous les assistants qui le désirent, et particulièrement le malade, sur le nez, sur le front, à la naissance du cou ou plus complètement encore. On verse aussi un peu de ce sang dans l'assiette blanche pour le mêler à la mixture déjà indiquée, et le tout servira à des bénédictions réitérées, ou pour asperger encore le malade, tandis que le *fondy* dira : « Nous éloignons les nuages. » L'aspersion sera renouvelée toutes les fois qu'un tremblement plus violent indiquera que l'esprit remue ; si quelques gouttes s'égarèrent sur quelque assistant, immédiatement il est pris de tremblements. C'est toujours la contagion, causée par la suggestion ou l'auto-suggestion.

Le sacrifice accompli, la viande est distribuée par quartiers ; on a prié le bœuf, puis il a été offert en sacrifice de substitution ; enfin on le mange comme pour participer d'une manière plus intime à la vie du Dieu qui était en lui. Toutes ces idées ne sont certes pas exprimées d'une manière aussi claire ; mais on les retrouve dans les bribes d'explications qu'on peut obtenir de temps en temps. Car, le plus souvent, c'est par surprise qu'on peut assister aux scènes que nous décrivons, et il faut inspirer une bien grande confiance pour que les gens consentent à sortir de quelques vagues généralités sans grand sens et à fournir les raisons de tels gestes, telles actions, ou telles formules ; sans compter que, neuf fois sur dix, ils suivent aveuglément un programme dont ils ne comprennent en aucune façon le sens profond. Ce sont des formalistes.

Après toutes ces démonstrations, le malade *doit* être guéri ; s'il ne l'est pas, on recommencera. La responsabilité de l'échec incombe, croit-on, à quelque intrus, ou tout simplement au malade lui-même. S'il vient à mourir, on l'accusera de quelque grosse négligence dans le « service » ; et s'il guérit, ou s'il se croit guéri, on prépare le « *Valy-hataka* ».

Dans cette dernière partie des cérémonies du « *Tromba* », c'est la joie, la confiance qui dominant. On n'a plus besoin du *fondy* ou du *mpamoaka* ; le malade guéri est *fondy* lui-même et a son *mpamoaka*. Il ne tarde pas à entrer en transe par persuasion, et il parle : « Le malade est guéri, il avait négligé les *fady*, maintenant je veux des compensations. » Et l'esprit indique les *fady* à observer, les sommes d'argent à lui remettre. Puis on se met à l'interroger en lui promettant les dons plus ou moins grands. Il y a même une sorte de marchandage à propos des *fady*. On peut réclamer une moins grande sévérité et offrir un dédommagement que l'esprit accepte ou refuse suivant son bon plaisir.

Toutes ces offrandes reviennent au malade guéri ; mais il ne faudrait pas croire qu'il en ait la jouissance pure et simple. Il doit les garder et, si l'esprit l'a dit, s'en faire de grandes chaînes

qui lui passeront par dessus les épaules. Une femme mettra une pièce de cinq francs dans ses cheveux ; elle aura une ou plusieurs rangées de grosses chaînes ; tel autre aura des cercles d'or ou d'argent au poignet, à la cheville, et il se trouve que ce qu'on prend souvent pour un simple ornement de sauvage est aussi le témoignage d'une reconnaissance qui veut se rendre publique. Dans beaucoup de cas, l'argent est simplement conservé avec les vêtements royaux et prendra place de nouveau dans l'assiette à la première occasion. L'esprit a un petit trésor qu'il distribuera, en telle ou telle circonstance, en signe de satisfaction. Même, pour lui faciliter les libéralités, on a recours à un moyen qui ne manque pas d'originalité et qui prouve à quel point le Malgache sait être pratique.

Le « *joro-velona* » ou *prière vivante* est un bœuf donné en offrande à l'esprit ; mais on ne le tuera pas. C'est une jeune bête bien choisie. La couleur dépend beaucoup de l'esprit auquel on la destine. On brûle de l'encens devant l'animal ; par des invocations on le consacre ; il sert même à interpréter la destinée des humains. Puis on le rend à la liberté, une liberté complète et qui souvent s'exerce aux dépens du cultivateur. Jamais le *joro-velona* ne doit être effrayé, ou dérangé, ou frappé ; il est la propriété de l'esprit ou des esprits.

Mais il grandit, devient un bel animal ; et, un jour, on le vend au nom de ses propriétaires. On en achète un plus jeune destiné à la remplacer ; et la différence de prix, entre l'achat et la vente, laisse une somme qui est remise à l'esprit. Celui-ci fait alors une distribution générale. On vient lui demander aide et secours, comme aux rois de leur vivant ; on lui emprunte, et il se montre aussi généreux que possible. Seulement, la somme n'est pas toujours suffisante pour satisfaire tout le monde ; alors, avec de la terre blanche provenant de l'assiette blanche, l'esprit fait une trace ronde dans la paume de la main du quémendeur, referme les doigts en pressant fortement et recommande de ne pas laisser perdre le trésor. Le plus curieux de l'affaire, c'est que le quémendeur s'estime très heureux. La fête se poursuit avec plus ou moins de monotonie, au milieu des libations, des cris,

des jeux, et parfois elle finit très lamentablement dans une ivresse générale, ce que nous avons pu constater nous-même.

Il ne faudrait pas croire que tous les détails du *Tromba* soient consignés ici, ni qu'il y ait là aussi un ordre immuable. Les esprits sont fantasques, brusquent parfois les choses, et alors le malade guérit rapidement, ou ils les font traîner en longueur, ils ont des exigences inattendues. Les « bains » et les sacrifices, en particulier, peuvent se multiplier ; c'est une question de fortune dans bien des cas, et le *Tromba* est clairvoyant. Il suffit aussi qu'un étranger se soit glissé dans le cercle pour que des modifications interviennent avec de longues répercussions. Et puis, par quoi et par qui pourraient être réglées les fantaisies d'esprits en délire, de malades inconscients, ou de gens pris par une demi-ivresse considérée comme divine ?

On peut sourire, ou pleurer, devant toutes ces puérités ; elles n'en démontrent pas moins quelle inquiétude agite ces âmes qui vivent dans une continuelle angoisse, sentant leur faiblesse, et en quête d'un protecteur, d'un sauveur. Elles cherchaient, elles ont cru avoir trouvé. L'animisme pur et simple leur a paru bien grossier ; donner des vêtements à des arbres, verser de l'alcool sur des pierres leur semble bien insuffisant, et elles ont été prises par le charme étrange et mystérieux de ces rencontres avec les esprits. Faire revenir sur la terre les grands et puissants chefs, les conquérants célèbres, évoquer leurs mânes, se mettre sous leur égide, s'assurer leur protection, dût-on, pour obtenir ces faveurs, se livrer aux sacrifices les plus coûteux et souffrir cruellement soi-même, n'est-ce pas le maximum de ce que peuvent espérer les hommes ? Traités durement par la nature, vivant sur un sol souvent ingrat, témoins des violences des éléments, navrés de leur faiblesse, effrayés par la maladie et plus encore par la mort, ces païens veulent une consolation, essaient de s'ouvrir un passage dans l'obscurité. Ils étaient en marche vers la vérité ; mais en route, sans guide, ils ont bifur-

qué et se sont égarés dans un sentier sans issue qui s'est refermé derrière eux. Ils errent aujourd'hui dans le désert de l'illusion.

CHAPITRE VIII

DIVERSITÉ DU TROMBA

À côté des manifestations dont il a été question, il y a place pour un certain nombre d'autres phénomènes du même genre et qui se rencontrent plus ou moins souvent.

Le premier dont il faut parler est le *Tromba-tromba*. Il y a dans le redoublement du mot *Tromba* une idée de diminution. C'est qu'en effet, il ne s'agit que d'un état momentané qui ne nécessite aucune cérémonie et qui se rencontre généralement chez les nouveaux arrivés dans le pays (Boina), principalement chez les femmes. X., est depuis peu installée dans sa case. Tout d'un coup elle cesse ses occupations et se met à parler vite sur un ton plus ou moins exalté ou récitatif, se nommant à la troisième personne, indiquant les *fady*, des voyages à faire, un lieu de réunion, un moyen d'avoir de l'argent, etc., etc. La crise peut durer un certain temps. X., revenue à elle-même, demande ce qu'elle a dit, car elle ne se souvient de rien ; et immédiatement elle se met en demeure d'obéir aux esprits, à l'esprit qui a parlé par elle. Elle a été prise par le *Trombatromba*.

Ce qui est à remarquer, c'est que dans ces occasions les cas de glossolie sont fréquents : le *Trombatromba* parle le langage de la région qu'il a traversée ou traverse. Souvent il semble atteint de manie déambulatoire : il s'agite, fait des préparatifs, désigne un but de voyage plus ou moins lointain, et veut, en effet, voyager.

Il est évident qu'en pareille circonstance on se trouve en face de névropathes plus ou moins épuisés par de longues marches plus particulièrement pénibles pour des femmes. Il n'est pas rare d'en voir faire 500, 600 kilomètres et plus, à pied,

avec une moyenne de 45 kilomètres par jour. Parfois même on marche la nuit, soit pour raccourcir le voyage, soit pour éviter la grosse chaleur au milieu du jour. Dès lors on ne s'étonne plus de l'état nerveux de nombreux individus. Cet état est exaspéré par les conversations tenues en route, les récits extraordinaires, les émotions inévitables, la vue des crocodiles, etc. L'imagination en travail prépare le *Trombatromba* ; et le cas est naturellement accompagné de fièvre : les pommettes des joues sont luisantes, les yeux brillent d'un éclat inusité ; au toucher la peau est chaude ; tout indique qu'on se trouve en face d'une santé anormale. La tension qu'il a fallu supporter pendant des jours et parfois des semaines pour préparer un départ, le désir intense d'arriver au but du voyage, la nécessité de penser sans cesse à l'étape à fournir, au village où se fera la halte du soir, tout cela explique la dromomanie.

Quant à la glossolalie, elle ne saurait être provoquée qu'à la suite de la surexcitation, due à une timidité ou à une frayeur qui a voulu se dissimuler et qui, en se surmontant par un effort de volonté très caractérisé, a conduit le sujet à se mêler à des groupes parlant sakalave. Les mots ont été répétés ou se sont *imposés*, l'oreille en a gardé une plus grande quantité, et des tournures se sont inscrites dans l'esprit. La conséquence est qu'un Hova (homme ou femme), incapable de parler sakalave ou makoa, puisqu'il est nouvellement arrivé, et qui peut-être ne pourra jamais employer l'un ou l'autre dialecte, pris par le *Trombatromba*, perdant sa personnalité, retrouvera celle qui s'est formée en lui en dehors de sa propre volonté et à son insu ; il parlera par alternance une langue qu'il ignore ou n'a jamais employée.

Le *Menabe* (« très rouge ») est beaucoup plus rare que le *Trombatromba*. Il est plus connu en Imerina sous le nom de *Ramanenjana* ou fièvre dansante. Le malade – ici encore il s'agit de la fièvre paludéenne – presque toujours, dans une case nettoyée à fond et privée de nattes, allusion au fait que la terre

appartient au roi, à la reine, danse sous une impulsion dont il n'est pas maître. Nous avons vu des hommes faire tenir en équilibre sur leur tête des bouteilles pleines d'eau sans cesser de danser¹ ou de marcher en sautillant. Une femme observée se livrait au même manège. Mais ce ne sont là que les signes très atténués du vrai *Ramanenjana* qui sévit, il y a quarante-cinq ans environ, en Imerina. Les observations faites à son sujet ne semblent du reste pas avoir été complètes. Mais ce qui en est dit indique une réelle parenté entre les deux formes. L'une et l'autre sont originaires du Menabe ; les chants nomment souvent le Menabe, berceau de la deuxième dynastie sakalave.

Une forme de *Tromba* difficile à observer est le *Kananoro* ou *Kalanoro* ; et ceux qui en parlent ne le font pas sans une sorte de crainte. Même ceux qui en sont guéris manifestent une certaine répugnance à aborder ce sujet. Il est clair que leurs souvenirs sont désagréables. Le *Kalanoro* est un homme de la forêt. Jamais on ne l'a vu, mais tout le monde en parle, on certifie son existence à plusieurs exemplaires et on le décrit : il est petit de taille et semblable à un homme ; mais de longs poils couvrent tout son corps. Au fond on n'a sur son compte que des renseignements fort vagues. C'est, disent quelques-uns, un homme qui commit un grand crime et qui l'expie maintenant. On l'accuse d'être l'esprit de la petite vérole, il la donne et il la guérit. Quand il se manifeste, on ne le voit pas. Il mange la viande crue, les crabes crus. Il boit l'alcool. Quand il parle, on doit se tenir à distance et on entend comme la voix d'un homme parlant du nez. C'est un *Tromba* exigeant, méchant.

Nous avons cherché quelqu'un ayant vu ce *Kalanoro*, et nous avons fini par trouver un homme qui l'avait invoqué. Il y avait un malade de la petite vérole dans la maison ; et, pour ob-

¹ Danser ici, c'est faire des mouvements des pieds et des mains alternativement, en se tortillant de côté et d'autre, mais presque sans changer de place. Le malade parfois cesse danser pour marcher, courir et sauter.

tenir sa guérison, on se livrait à des incantations. Pour faciliter à l'esprit son apparition, on fit dans la case une séparation avec un lamba et on attendit en « servani » (chants, invocations). Enfin on entendit du bruit sur le toit, l'esprit descendit. On lui donna à manger, à boire, on entendit sa voix étrange ; il indiqua, d'une manière bourrue, des remèdes à chercher dans la forêt (plantes et racines), il se plaignit qu'on l'eût dérangé pour si peu et disparut. La sincérité de ceux qui parlaient ainsi n'était pas à mettre en doute, leur expression même témoignait de leur véracité. Qu'ont-ils vu ou entendu en réalité ? Il serait difficile de le préciser. Ont-ils été les dupes de quelque maniaque ou imposteur ? C'est possible. Ou bien encore ont-ils été les jouets de leur propre esprit ? Ce qui demeure, c'est que le *Tromba Kalandoro* est redouté plus que tout autre. C'est un mauvais *Tromba*. Il n'est du reste pas seul à inspirer de semblables craintes.

Le *Sanatry* est considéré comme une malédiction, ou plus encore comme un témoignage du mépris des ancêtres. Quand le *Tromba* invoqué ne se présente pas, mais qu'à sa place viennent les esprits inférieurs, les esclaves, et qu'on ne parvient pas à les chasser, ni par prières, ni par menaces, ni par promesses, il y a là un signe inquiétant. On essaie de rendre nul le mauvais sort en multipliant les requêtes, les marques blanches sur les visages, les objets dont on se sert, les bouteilles, etc. Si tout cela est inutile, on abandonne le malade, ou on cherche un autre *fondy* plus puissant, et chacun s'en va en disant « *Sanatry* ». Il se pourrait que le mot « *Sanatry* » ne soit qu'une corruption du mot hova *Sanatria*, donnant une idée de protestation et traduit par « Nullement ».

Le *Tsiny* (blâme) est une forme du *Tromba* assez fréquente. Le *Tromba* devient *tsiny*, quand, après les invocations et les rites ordinaires, on ne réussit pas à obtenir des esprits (ou de l'esprit) une manifestation claire, quelque révélation.

Le malade a été entrancé, il a dansé, il s'est dandiné, il a mugé suivant l'habitude, mais rien d'autre ne s'est produit. C'est que les esprits lui tiennent rigueur. Il est sous une sorte d'interdit. Il a commis une grave faute ; ou bien un membre de sa famille est l'ennemi des ancêtres, ou encore l'esprit (les esprits) a pris parti contre lui dans une querelle ou discussion. Et on est assez surpris de voir ici le *Tromba* devenir une sorte de confesseur. Le malade, revenant à lui, est averti qu'il a un « *tsiny* » (blâme), qu'il ne pourra guérir, qu'il doit confesser ses erreurs. Il s'agit naturellement et toujours de torts extérieurs, de *fady* violés, de manquements à la discipline du clan ou de la famille. Le malade se défend ; on lui fait passer une sorte d'examen de conscience, et on l'oblige au besoin à s'en aller vers ceux qui se plaignent de lui, ou dont il doit avoir à se plaindre. Il s'agenouille devant eux et les invoque à la façon d'une divinité ; et c'est seulement s'il les a vaincus par sa constance, son humilité ou ses regrets, qu'il peut espérer que les *lolo* ou *Zanahary* divers auront pitié de lui, car alors il est délivré de toute condamnation.

Il semble bien que cette condamnation doive parfois servir à un but de propagande ou de défense. X. (le cas est authentique) a un frère chrétien qui supplie son cadet de renoncer au *Tromba*. Le *Tromba*, profondément offensé, se venge justement sur celui qui l'invoque et le rend de plus en plus malade en refusant de « sortir » et de rien dire. Le malade alors va se rouler aux pieds de son frère, le suppliant de s'éloigner de lui, de le délivrer, de ne pas empêcher la manifestation des ancêtres, ce qui causera sûrement une mort dans la famille. On comprend les douleurs et l'angoisse du chrétien.

Quand l'esprit ne veut pas parler, on emploie parfois une méthode singulière pour l'amener à résipiscence, dans laquelle on retrouve le parallélisme ou la sorte d'homéopathie malgache déjà signalés. Une courge sans défaut et représentant la tête du patient qui ne veut pas se fendre, c'est-à-dire parler, est placée sur la tête du malade, et on frappe à grands coups de bâton sur la dite courge qui doit s'ouvrir à ce traitement énergique (« on

lui fait une bouche qui s'ouvre »). L'entrancé, après cela, se met à parler ou même s'exécute pendant l'opération parfois cruelle et dangereuse. Tandis qu'on traite ainsi le malade, on fait le sacrifice d'un bœuf au coin de la case.

Les différents *Tromba* se distinguent par de simples petites particularités, et les intéressés ont soin d'y prendre bien garde. On l'appelle *Lolo* : c'est un esprit de la terre, ou de l'eau, ou des arbres, ou des animaux. On l'appelle *Tsioka* ou *Varatrazo* : c'est que l'esprit est dans le vent qui souffle du nord-est ou du sud. On l'appelle *Makoa* : c'est qu'il s'agit du *Tromba* des nègres ; – ou *Razana* : c'est que l'ancêtre vient prendre ou donner la fortune, la maladie ou la guérison, etc., etc. La liste est d'une grande monotonie. Signalons pourtant une forme spéciale : le *Misosy* ou *Tromba* des voleurs qui s'invoque la nuit, en n'importe quel endroit, et au milieu d'un grand bruit, destiné sans doute à effrayer les honnêtes gens. Il n'est plus question ici de l'esprit d'un ancêtre, d'un roi, ou d'un guérisseur, mais de la puissance d'un *ody* qui s'empare d'un individu et le rend invulnérable, ou qui indique le moyen de l'être. C'est au nom de cet *ody* que les troupes de forcenés pénètrent dans les villages, ou effrayent les gardiens des bœufs et opèrent leurs razzia. On ne pense pas qu'il soit possible de leur résister, et c'est ce qui rend les coups de mains si faciles en certaines régions.

Tout ceci montre combien le *Tromba* est, dans l'esprit des gens, utile et habile. Il s'adapte à toutes les circonstances, se plie à toutes les exigences, prend les habitudes du pays qu'il traverse, de la région où il élit domicile. Il s'accoutume à toutes les individualités, sait distinguer les castes les plus diverses. Tour à tour il rend malade et il guérit ; il entre et il sort. Mais jamais il ne domine les idées courantes, ne s'éloigne des pratiques connues ; et jusque dans ses bizarreries les plus drôles, les plus pénibles, ou les plus équivoques, on reconnaît la mentalité spéciale de ceux qui sont devenus ses serviteurs, ses doubles, ou ses interprètes. Il règne ; en réalité, il est esclave.

CHAPITRE IX

LES CHANTS DANS LE TROMBA

Le chant joue un trop grand rôle dans les cérémonies du *Tromba* pour qu'on ne lui donne pas ici une place spéciale. Très généralement, les Européens le considèrent comme une simple distraction, un jeu ; et cette erreur, facile à commettre, se trouve souvent confirmée par les indigènes eux-mêmes qui, soit par honte ou timidité, soit par désir de ne pas être devinés ou railés, affirment avec force qu'ils s'amuse. Or, les circonstances aussi bien que les paroles chantées sont la preuve non discutable qu'il s'agit de chants religieux qui ont même souvent le caractère de véritables litanies.

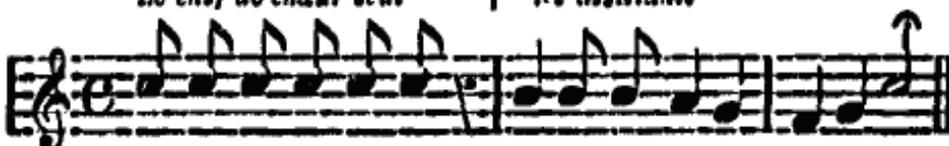
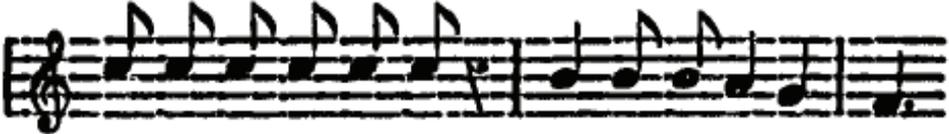
En vouloir donner une idée est une tentative quelque peu audacieuse ; car, non seulement de courtes phrases, comme celles dont il est question, se prêtent mal à la traduction ; mais elles ont des sous-entendus qui nécessitent de longues explications.

Pour ce qui est de la musique, elle varie beaucoup, tout en gardant une certaine monotonie. Il est rare que, dans deux clans, ou même dans une seule série de séances successives, on chante les mêmes paroles sur un air absolument pareil. Cela dépend beaucoup des exécutants et, en particulier, de celui que nous appelons « chef de chœur » pour lui donner un nom et qui, dans une église chrétienne, s'appellerait l'officiant ; avec une différence essentielle pourtant : le chef de chœur peut changer, et, dans une même séance, plusieurs chefs peuvent se succéder. Il s'agit d'une affaire de sentiment ou d'entraînement. Le plus exalté, le plus autorisé, le moins fatigué ou le plus habile devient le directeur momentané.

Sur un air donné, on chante les paroles les plus diverses. Elles sont souvent le fait de l'improvisation du chef, et on force une quantité invraisemblable de mots, divisés en petites phrases, à entrer dans un même nombre de mesures. Il est vrai que la langue malgache permet, par ses contractions, certaines abréviations. Une prononciation extrêmement rapide aussi paraît escamoter un bon nombre de voyelles que, seules, peuvent saisir des oreilles très habituées aux sons de la langue indigène.

Les battements de mains qui accompagnent le chant sont tantôt sourds, tantôt pleins. Le rythme en est très varié, et les modes multiples. C'est tout un art qui ne s'apprend qu'à la suite d'une longue habitude. On peut faire les mêmes observations au sujet des joueurs de tambour. Ils peuvent jouer des sortes de morceaux à plusieurs parties ; et même un seul individu sait fort bien donner à chacune de ses mains un mouvement différent, car le plus souvent il ne frappe pas son tambour avec autre chose.

Les chants, au début des cérémonies, sont des chants d'appels.

<i>Le chef de chœur seul</i>		<i>les assistants</i>
		
Jo - ron-d Ra-na-ha-ry !		An - de - si - nay man - ga-tak-asy B.
Prière à Ranahary ! (1)		Nous la lui apportons comme suppli- cation.
<i>Reprise du chef</i>		<i>reprise des assistants</i>
		
Jo - ron-d Ra - na - ha - ry !		An - de - si - nay etc.

(1) *Ranahary, Zanahary ou Andrianahary, le Créateur.*

Et, une fois le chant lancé, il est continué jusqu'à fatigue complète, à moins que le chantre n'en commence un nouveau ou qu'un autre chef n'interrompe l'exécution. Le E qui précède ou suit les chants et se chante lui-même absorbe très souvent la dernière voyelle du mot final. Il est l'exclamation de respect par laquelle on accueille les rois et avec laquelle aujourd'hui encore on salue les autorités ou termine les salutations qu'on veut rendre spécialement respectueuses.

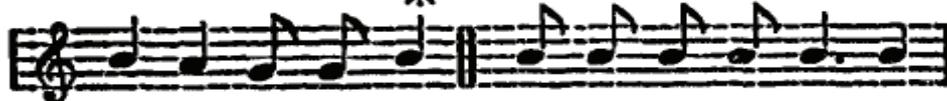
Si l'esprit se fait attendre, on le presse davantage :

Le chef de chœur seul, 1^{re} fois | *les assistants* | *le chef seul, 2^e fois*



E ka rah lo - ma - no ! E E lo - ma - no E. lo - ma - no !
 Eh ! s'il parlait (ou agissait) ! Eh ! Eh ! Parle Eh ! Parle !

Les assistants | *le chef, 1^{re} fois*



E E lo - ma - no E. E ka rah lo - ma no !
 Eh ! Eh ! Parle ! Eh ! Eh ! s'il parlait !

Le chant continue, le chef de chœur reprenant alternativement la première et la deuxième phrase de sa partie ; tandis que, régulièrement, après lui les assistants répètent la leur. Le chant peut être encore plus insistant :

À l'unisson | *mesures de reprise*

Ka mi - to - ha E ma - nan - A - hy E ma - nan Bo - i - na E !
 Supporte - moi, eh ! toi qui me possèdes, eh ! qui possèdes le Boïna, eh !

Le chef | *les assistants* | *le chef*

Bo - i - na E ! ma - nan Bo - i - na E ! ma - nan
 Boïna eh ! possèdes le Boïna eh ! possèdes

Les deux dernières mesures de la phrase sont reprises par le chef. L'assistance les répète aussi longtemps qu'il plaît à celui-ci ; quand il s'arrête, on reprend au commencement, pour répéter encore à satiété les deux dernières mesures, etc.

L'esprit se faisant désirer, il se produit une certaine fatigue et même un peu d'impatience dans l'assemblée ; alors le chef pose une question :

Le chef de chœur seul | *les assistants*

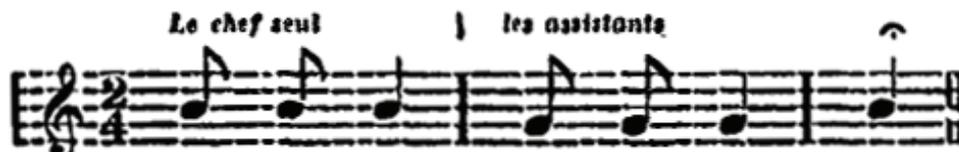
Kor'ny ma - lo a - to ? tsy va - lla - nay fa mpan - ja - ka E !
 (variante) Kor'ny ma - lo a - to ? tsy hal - nay - fa zam - ba - zam - ba E.
 Comment va le travail ici ? Nous ne répondons pas car il s'agit du
 Roi, eh !
 ou encore Quelle crainte y a-t-il ici ? (variante).
 Quel interdit y a-t-il ici ? Nous ne savons pas cela nous dépasso, e h

Reprise du chef | *reprise des assistants*

Kor' ny ma - lo a - to ? tsy va - lla - nay fa

Quand le malade commence à s'agiter, à souffler, et même mugir plus ou moins fort, on accueille le roi qui se manifeste ainsi par une nouvelle prière :

Le chef seul | les assistants



Tom - po - nay! A - vy maev - so
 Mpan - ja - konay! A - vy maev - so
 To - fo - ka! A - vy maev - so
 An - dia - misara! A - vy maev - so
 Ra - da - ma! A - vy maev - so
 Ra - va - hiny! A - vy maev - so

Le chef | les assistants | le chef | les as.



Notre Seigneur — il vient bien.
 Notre Roi — il vient bien.
 (Nom de roi Sak.) — il vient bien.
 (Nom de roi Sak.) — il vient bien.
 1800 †
 (Nom de roi Merina) — il vient bien.
 1810-1828
 (U. le royaume de Majunga) — il vient bien, etc., e'c...
 1810

Chantée d'abord lentement et à voix modérée, cette phrase se dit toujours plus vite et sur un mode de plus en plus aigu ; les chanteurs finissent par s'arrêter, essouffés. Ils ont excité le malade qui, lui, continue automatiquement ses mouvements et son balancement des épaules et de la tête.

S'il s'agit d'un homme qui est possesseur d'un *Tromba* féminin, on l'oblige à revêtir un déguisement (le vêtement du *Tromba*), puis on chantera :

♩ *Le chef de chœur seul* | *les assistants*

E E E Sal-ke-tra E E E Sal-ke-tra

Le Chef seul | *Le chef et les assistants* ♩

E Sal-ke-tra Ba-re-ra a a Ba-re-ra a

Cette cantilène, d'un effet particulièrement énervant à la répétition, – si le lecteur en doute, qu'il essaye, seulement pendant quelques minutes, – n'a aucun sens précis. *Saiketra* veut dire : un homme qui a des habitudes de femme, et *Barera* signifie : femme ou reine. Mais en voici une qui pourrait passer pour un essai de louange un peu développé.

♩ *Le chef de chœur*

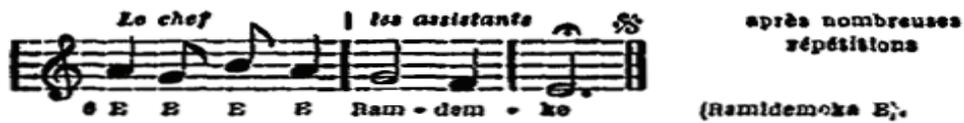
Prélude – E E E E E E E E

1 La vitra ankintiny menabe siky vinangoko rota an dala !
 2 Sakalavan ! menabe tsy mitaly tsy bongobongo !
 3 Tsy mitaly, tsy bongobongo, tsy mivalia, tsy volobona !
 4 E Valalan ! menabe mischoa, misoloa !
 5 E Ramena be zahay aty koa manompo

Les assistants, après chaque phrase du chef.

Prélude – E E E E E E E E

1 E E E E E E E E
 2 E E E E E E E E
 3 E E E E E E E E
 4 E E E E E E E E
 5 E E E E E E E E

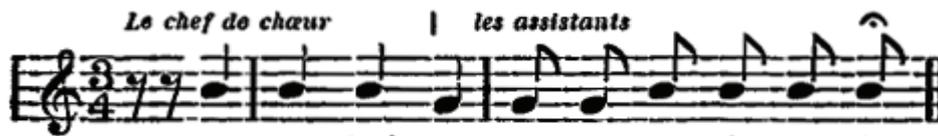


Il faut se résoudre à une vraie paraphrase pour traduire :

1. Le Menabe est très loin ; car le vêtement que j'ai tissé s'est usé en chemin ! – 2. Les Sakalaves du Menabe ne se coiffent ni avec des tresses, ni avec des boules ! – 3. Ils ne dénouent pas le bout de la natte (de cheveux), ni ne la laissent tomber ! – 4. Oh ! sauterelles du Menabe, paraissez et remplacez celles que nous avons ! – 5. Oh ! Menabe, nous sommes ici et ici aussi nous servons (l'esprit des ancêtres). – 6. E 'Ramidemoka (ancêtre dont on n'a que le nom posthume), *sous-entendu* : parais parmi nous.

Il semble bien que, dans ce chant, sont exprimés, sous une forme inachevée, une certaine nostalgie, un regret d'une terre meilleure, où tout, même les sauterelles, était mieux que dans le Boina. Pourtant la fin révèle un espoir puisqu'on peut, même au Boina, « servir » les ancêtres.

Comme exemples de litanies, en voici deux qu'on chante beaucoup :

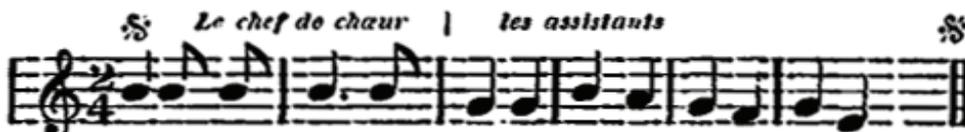


Ra - saon - joe | ma - me - lo a - ri - vo E
 Mpan - ja - kanay | ma - me - lo a - ri - vo E
 La - hy - fotsy | ma - me - lo a - ri - vo E
 Ra - zo - ky | ma - me - lo a - ri - vo E
 Ra - va - hiny | ma - me - lo a - ri - vo E
 Rana - valo - na | ma - me - lo a - ri - vo E

<i>Le chef</i>	<i>Les assistants</i>
Rasaonjo E	en fait vivre des milliers.
Notre roi !	e, fait vivre des milliers.
(Fils d'Andriamiasra)	en fait vivre des milliers.
(L'alué)	en fait vivre des milliers.
(Une reine)	en fait vivre des milliers.
(La 1 ^{re} reine hova)	en fait vivre des milliers.

Etc., etc., la liste de noms de rois peut s'allonger à perte de vue ; car, quand on n'en connaît plus, on en invente. C'est un exercice fort apprécié du reste.

La deuxième litanie ci-dessous se répète sans changement. On voudrait pouvoir dire que les gens se rendent compte de la valeur des paroles qu'ils prononcent comme des machines ; car, après quelques instants, l'esprit est complètement absent : ce dont on n'éprouve aucune confusion. Quand le zèle fléchit, le chef se livre à une énergique mimique, et la litanie reprend de plus belle :



E Ka Ran - a - bo | An - a boao mi - ti - lona a - hy E
 E Ka Ran - a - bo | An - a boao mi - ti - lona a - hy E (Sakal)
 ou E Ry ambony o ! Ny ambony ao no mitsinjo a - hy E (hova)
 E Celui qui est en haut ! C'est celui qui est en haut qui me voit Eh -

Les chants d'humiliation ont aussi leur tour ; ils sont pourtant en petit nombre et offrent cette anomalie que les assistants chantent au nom du malade, s'humilient pour lui, précisément

au moment où celui-ci se glorifie d'être choisi par le *Ranahary* ou par un *lolo* d'autre sorte.

§ *Les assistants* ! *le chef* §
 Votso-ry ahy fa ma - li - lo E! Za - ho ma - li - lo E!
 Votso-ry ahy fa ma - li - lo E! Za - ho ma - li - lo E!
 Délivre-moi car je suis puni Eh! C'est moi qui suis puni Eh!

Naturellement, ces mélopées sont très nombreuses ; nous n'avons voulu ici qu'en donner une idée et en fournir des exemples. Elles se ressemblent toutes et elles sont, comme on peut le voir, d'une grande pauvreté. Nous avons noté les principales et les plus intéressantes. On se rend compte aussi comment paroles et musique peuvent être utiles pour les cérémonies du *Tromba*. On chante généralement à l'unisson. De temps en temps il y a des essais d'harmonisation, et souvent on termine la litanie sur un point d'orgue, à quatre voix, chacun donnant son petit coup de gosier.

C'est pendant des heures, et la plupart du temps fort avant dans la nuit, si ce n'est jusqu'au matin, que se prolongent les exercices auxquels on se livre avec joie et pour lesquels on ne regrette ni effort, ni fatigue. On considère comme un honneur de jouer un rôle dans des circonstances aussi mémorables, sans oublier que le refus serait suivi de la vengeance des esprits..., si ce n'est de celle des intéressés eux-mêmes, blessés dans leur amour-propre par ce qu'on considère comme une véritable injure.

CHAPITRE X

CAUSES ET EFFETS DU TROMBA

Il est difficile d'échapper à un doute, même quand on a vu le *Tromba* à l'œuvre, non qu'il y ait simulation fréquente, mais simplement parce qu'il n'existe guère de moyens pour se rendre compte si, oui ou non, il y a supercherie. Aussi bien un Européen est-il mal placé pour juger de la chose. Les indigènes, eux, sont catégoriques. La simulation est rare. Ce n'est pas qu'elle ne soit possible, puisque nous pouvons donner le récit écourté d'un exemple récent (novembre 1910).

Un jeune Hova, connaissant le Boina depuis huit ans, mais ayant subi profondément l'influence chrétienne, se demandait quelle part de vérité il fallait accorder au *Tromba*. Il ne doutait pas de la sincérité de ses compatriotes, mais il les croyait trompés. Ses questions n'obtenaient pas de réponses satisfaisantes ; son malaise intérieur augmentait ; il se refusait à voir dans les souffrances des malades entrancés la preuve du démon. Il se décida à simuler une visite du *Tromba* dans une grande réunion convoquée pour le « service » assez loin de son village. Il voulait n'être pas reconnu. Il emmena avec lui un témoin pour le cas où les esprits, présents en réalité, le démasqueraient et le livreraient à la vindicte de l'assemblée. Arrivé au lieu de réunion, il fut encore hésitant ; puis, voyant les esprits aller de l'un à l'autre, il entra dans le cercle... Écoutons maintenant son récit :

« J'allai m'asseoir à côté du *fondy* ; mais j'étais un inconnu, il ne me regarda même pas. Alors j'eus l'idée de mettre ma main sur son pied et de faire légèrement trembler mon bras. Alors il me regarda de côté, un peu étonné. Au bout d'un moment, je tremblais plus fort, et le *fondy* se mit à me toucher. Évidemment il me croyait pris. Alors j'ai commencé à branler la tête, à

remuer les épaules et à souffler. Encore bien plus étonné, le *fondy* annonça à l'assemblée qu'un esprit très puissant paraissait pour la première fois ; il m'appela « un esprit d'Imerina » ; il me prit par la main et me conduisit à la caisse réservée au *Tromba* pour me faire asseoir. Naturellement je tremblais toujours. À ce moment, le chef de X., que je connaissais de vue, lui ne me connaissant pas, vint, en me saluant profondément, me demander si je ne savais qui il était. J'étais embarrassé ; car je ne voulais pas mentir et pourtant je voulais savoir si les esprits me reconnaîtraient ; alors j'ai dit : « Toi, je te connais, tu es le chef de X. » Alors partout on cria : « C'est un grand *Tromba* » ; et on chantait très fort. Le chef alors m'a dit, toujours en me saluant : « Tu es un grand *Tromba* d'Imerina ; dis-moi ce que je dois faire pour faire plaisir au gouvernement », et il m'a offert 2 fr. 50. J'ai répondu : « Je suis assez riche sans ton argent et assez bon pour te dire qu'un excellent chef... (ici une longue énumération sans intérêt). » Mais le chef voulait encore savoir s'il aurait de l'avancement. Je lui en ai promis s'il faisait tout ce que le Gouvernement demande et s'il donnait satisfaction au peuple. Je ne risquais pas de me tromper. Mais ce n'était pas encore fini. Il a voulu savoir quand il aurait son avancement. J'ai failli être embarrassé, cette fois ; mais j'ai soufflé un peu et, en soufflant, je me suis souvenu des « Bananiers » (Noël, Nouvel An). Il faut un mois pour qu'on sache ici ce qui a été décidé à Tananarive, alors j'ai répondu : « Tu sauras ça au mois de février ou bien un an après. » Il a été très content et c'est sûr que le Gouvernement le récompensera, car il a trop envie de bien faire... »

Outre qu'il révèle une certaine mentalité, ce récit montre que la simulation est possible. Mais il appert aussi avec lui qu'elle doit être difficile pour un Malgache superstitieux et à peu près impossible à un Malgache chrétien, méritant ce nom à cause de sa foi et connu comme tel. Le simple fait qu'on ne prend pas de précautions contre les imposteurs signifie peut-être qu'on n'en a guère rencontré. Ce serait une erreur de croire qu'en général les chrétiens indigènes considèrent le *Tromba*

autrement que comme une manifestation du démon. Ils s'en tiennent éloignés bien plus avec méfiance et crainte qu'avec sympathie et regrets. Ce n'est que peu à peu qu'ils s'affranchissent. Comment la simulation pourrait-elle être fréquente, quand, pour que les cérémonies se pratiquent, il faut subir des séances préparatoires, suite d'une maladie déjà longue, chez des gens connus et même redoutés quoique admirés ? La fréquence des séances, la soudaineté de l'action, le fait qu'on se trouve entre gens qui se connaissent tous de près, la répugnance même de certains malades rendent l'imposture, sinon impossible, du moins rare. Il peut d'ailleurs exister différents genres de *Tromba*.

Nous appellerons le premier : le *Tromba* spontané ou naturel. Il est le produit de la maladie, d'un choc nerveux, de l'excitation alcoolique chronique, de la suggestion ou de l'auto-suggestion.

La fièvre paludéenne, qu'on retrouve dans presque toutes les maladies, extrêmement insidieuse et variable, fournit déjà les prodromes d'un accès de *Tromba*. Les fiévreux ne sont pas seulement en proie à des hallucinations très persistantes, mais ils se livrent à une certaine gesticulation involontaire. Ils regardent leurs mains en les tournant et retournant, pendant un temps parfois assez long ; ou leurs pieds sont affectés par un petit mouvement nerveux, indépendant de leur volonté. On voit même des malades donner à tout leur corps une sorte de court balancement. Qu'au lieu de calmer cette agitation, on l'excite, on la régularise en lui donnant un sens, et nous voici dans le *Tromba*.

Il est souvent très difficile d'obtenir d'un fiévreux qu'il demeure couché, ou même qu'il ne marche pas¹. Il est courbaturé,

¹ Un nommé Farantsa, d'origine nègre, est pris d'accès de dromomanie toutes les fois qu'il a la fièvre ; et si celle-ci n'a pas pu être prévue, Il est quelquefois difficile de retrouver Farantsa. Lors de sa dernière fugue (en 1910), on le retrouva dans un champ de cannes à sucre, incons-

se plaint de vives douleurs, ses pieds sont enflés, la température est élevée, mais il continue à vouloir s'occuper de toutes ses affaires. Il est en proie à une mobilité extrême de pensée. Il lui est impossible de s'attacher à aucun sujet, comme de demeurer à la même place. Qu'on utilise ce besoin anormal de mouvement en vue de l'augmenter, et ce désordre de l'esprit pour en tirer des indications de valeur très diverses, nous serons de nouveau dans le *Tromba*.

Par une sorte de perversion des facultés intellectuelles, le fiévreux en arrive souvent à prendre ses cauchemars au sérieux et à être la victime de véritables phobies. Il en est qui ne peuvent plus voir le pain, le riz, ou telles boissons et généralement celles qu'ils prennent le plus volontiers en temps ordinaire ; d'autres éprouvent une répulsion violente pour certains vêtements, certaines couleurs ; d'autres refusent d'entrer dans la chambre qu'on leur destine. Nous avons connu une jeune fille qu'il était impossible de faire étendre ou asseoir ; quand, de force, elle était mise sur sa couche, elle se relevait comme poussée par un ressort, déployant beaucoup de vigueur, bien que n'ayant pris qu'une nourriture insuffisante depuis plusieurs jours. Un haut fonctionnaire de la magistrature offrait une autre anomalie : une fois installé quelque part, il n'en voulait plus sortir et refusait obstinément de se nourrir. Qu'on atténue un peu ces cas extrêmes – dont il serait facile d'augmenter le nombre – pour rester dans la moyenne des choses qui s'observent tous les jours, qu'on y ajoute l'idée que des esprits se sont emparés du malade, et nous serons en face des *fady* et de la nécessité d'un exorcisme, donc dans le *Tromba*.

Les maladies nerveuses, qu'on pourrait croire fort rares chez des gens que rien ne semble inquiéter et dont l'indifférence est proverbiale, sont relativement fréquentes. On voit souvent

cient. Plus tard, la fièvre passée, Il était très calme et raisonnable. L'esprit l'ayant visité, on eut soin de faire « le service » et de baigner le malade dans la case réservée à Andriamisara.

des individus ayant des tares mentales. L'hystérie, plus ou moins caractérisée, atteint les femmes, et même les hommes. Tout cela prépare des victimes pour le *Tromba*, d'autant plus qu'on cultive les dispositions morbides et qu'on encourage les manies des malades.

Les idées du patient lui-même, ce qu'il a vu lorsqu'il était en santé, le prédisposent à un état qu'on vénère, parce que, s'il est maladif, il confère pourtant, outre l'honneur fort grand d'être la demeure des dieux (ancêtres), celui de distribuer de leur part des ordres, d'indiquer des remèdes pour autrui, et même pour soi-même. L'entrancé dit le nom de ces remèdes, l'endroit où l'on peut les trouver ; et, s'il parle de lui, il se désigne à la troisième personne.

La maladie devient une thérapeutique. Le malade prend la place du médecin.

Le *Tromba* est loin d'être toujours spontané. Il peut être provoqué. Les Malgaches connaissent dès longtemps diverses drogues soporifiques, et même ils s'en servent parfois dans des buts peu avouables. Des sortes de hachisch – où le chanvre entre pour une bonne part – sont connues dans certaines régions. Il est donc probable, pour ne pas dire plus, que le *mpamoaka* se sert de quelques vieilles formules ; et cela explique la nécessité de se procurer certaines herbes à odeur forte qu'on fait fumer en même temps que l'encens (*emboka*) ou qu'on presse fortement pour en extraire le suc qui sera mêlé à la boisson présentée au malade ; nous avons même vu qu'on faisait mâcher au patient des feuilles dont nous n'avons pu obtenir le nom, ni savoir la provenance. Les *Moasy* malgaches jouent du reste avec certains poisons végétaux sans aucune précaution ni inquiétude, et ils n'admettent guère qu'on puisse leur imputer les malaises ou même la mort de leurs clients.

La seule fumée de l'*emboka*, alourdissant la tête, endormant la sensibilité, peut provoquer un demi-sommeil, durant

lequel le malade n'est plus qu'une chose entre les mains de celui qui dirige la cérémonie. Indifférent, lassé, il hâte lui-même, par son attitude, le moment où il n'aura plus conscience de rien, et où il deviendra le sujet du *mpamoaka* ou du *fondy* et un objet de curiosité pour les spectateurs. Les bruits cadencés, les cantilènes, chantées d'abord doucement, puis de plus en plus fort, contribuent pour leur part au résultat attendu. Le tout explique dans une large mesure la contagion qu'on peut observer. Car, si le malade est entouré de fumée, lié par des spirales qui doivent emporter le mauvais sort, la case toute entière est remplie d'une odeur forte et prenante ; et cette odeur agit sur toutes les personnes présentes. Or, dans cette assistance, il y a toujours quelques malades qui cherchent la guérison et qui ont à demander des remèdes, des névropathes qui ont déjà connu la trance et qu'une occasion nouvelle sollicite avec force. Tout le monde aussi peut boire l'eau dans laquelle on a fait macérer les feuilles sacrées. Le vin, l'eau-de-vie anisée sont souvent additionnés d'écorces destinées à augmenter leurs qualités. Enfin la volonté du *mpamoaka* ou du *fondy* est à mettre en ligne de compte ; son miroir ou morceau de miroir n'est pas un vain ornement, sans oublier que la famille a longuement préparé son malade par des récits, des recommandations, une suggestion de tous les instants.

Dans tous ces cas divers, on s'est réuni avec grand apparat en vue de faire « sortir le *Tromba* ». En réalité *on le fait entrer* ; ou, pour parler autrement que les indigènes, tout un ensemble d'idées, de pratiques et de circonstances mettent le malade en état d'hypnose, et cet ensemble agit sur tous ceux dont la volonté a été plus ou moins annihilée ou qui sont déjà sous une menace de maladie.

La persuasion (la foi) joue son rôle dans la provocation. Tel individu bien portant, soumis aux *fady* dont il est l'esclave, essaiera de s'affranchir en s'adressant au *Tromba* d'un voisin, ou en se soumettant lui-même, vaincu par avance, aux pratiques conseillées par le *fondy*. Quand l'esprit parlera par lui, ou qu'un autre esprit parlera à son sujet, ce sera pour lui donner satisfac-

tion. Son propre désir l'entraîne ; et ici, une fois encore, apparaît le rôle de l'auto-suggestion, ou la liberté d'interprétation du *mpamoaka*.

Le *Tromba par entraînement* doit être accusé aussi lorsqu'on parle de la contagion, ou du *Tromba* épidémiforme. Il coïncide souvent avec des époques où la fièvre sévit particulièrement, c'est vrai ; mais il est non moins évident que des individus paraissant en bonne santé sont frappés pendant les cérémonies et rentrent dans leur état normal beaucoup trop vite pour qu'on puisse les croire atteints profondément. Les chants, la vue de ce qui se passe, une légère ivresse, une longue attente fatigante les ont excités ; et ils se laissent aller, entraînés par leurs nerfs.

On peut surprendre des gens, accomplissant les gestes du *Tromba* à leur insu, entraînés par l'exemple et par le rythme des cantilènes ; et, comme ils croient à la réalité de la manifestation des esprits, s'ils s'aperçoivent de leurs mouvements, ils ne manquent pas de dire : « J'en ai un aussi. » Immédiatement leurs mouvements s'accroissent. On les reconnaît facilement à ce qu'ils se lassent vite, n'ont rien à dire, et même semblent honteux une fois revenus à eux-mêmes, ce qui n'est pas le cas pour les gens à forme de *Tromba* spontané, ou provoqué ; non seulement ceux-ci ne se souviennent de rien, mais ils se sentent fiers d'avoir été désignés par les esprits ; et écoutent avec complaisance les récits de leurs hauts faits et de leurs discours.

Si les indigènes sont profondément remués par le *Tromba* et deviennent facilement sa proie, il ne faudrait pas croire que les Européens y échappent aussi complètement que pourraient le faire supposer leurs antécédents ou le scepticisme qu'ils affichent dans les questions religieuses. En face de gens entrancés, ils montrent souvent de l'émotion et parfois sont si peu sûrs d'eux qu'on les voit s'en aller brusquement. Nous connaissons un adjudant, ayant vu le feu, qui ne peut entendre, même de loin, les cantilènes sans être pris par une crainte étrange de sen-

tir le *Tromba* s'abattre sur lui ; et il fuit aussi vite que le lui permettent les circonstances et sa dignité.

Beaucoup de « *Vazaha* » (blancs) avouent que « sans comprendre ils croient qu'il y a quelque chose là » ; et les explications n'ont pas auprès d'eux beaucoup plus de succès qu'auprès des sectateurs d'Andriamisara. Pour échapper aux esprits, à leur vengeance, s'assurer leurs bonnes grâces, il en est qui joignent leurs offrandes à celles des indigènes. Même plus d'un de ceux, si nombreux, qui ont accepté de ces mariages temporaires chantés par Loti, avec plus d'habile dilettantisme que de sens moral, s'abandonnent entre les mains de leur « *Ramatoa*¹ » et se livrent eux-mêmes au *Tromba*, soit par superstition, soit par crainte de la maladie ou de la mort, soit par atonie si complète qu'ils ne peuvent plus réagir en aucune manière. Ce sont les mêmes raisons qui font qu'on en voit essayer des remèdes invraisemblables.

Une question se pose. Y a-t-il, en effet, des guérisons à la suite des pratiques du *Tromba* ? Il s'en produit, cela n'est pas douteux. Il est toute une série de malaises, qui surviennent aux changements de saison, ou à la suite de l'assèchement des rizières ou marais et qui disparaissent d'eux-mêmes chez les sujets sains et encore vigoureux. S'ils se sont livrés au *Tromba*, tout le bénéfice de leur guérison lui revient. Il en est de même pour plusieurs maladies : elles suivent leur cours, mais, une fois guéris, les « *croyants* » voient leur conviction s'affermir d'autant.

Pour ce qui concerne la fièvre paludéenne, les choses sont autres : le malade guérit par suite des réactions violentes par lesquelles il doit passer. Il s'agite beaucoup, il a d'abondantes transpirations ; les boissons qu'on lui donne sont amères ; et il

¹ Mot respectueux, équivalent de « Madame », et singulièrement détourné de son sens.

continuera, après la crise, une sorte de traitement d'herbes amères ; il guérira. Il peut du reste se tromper gravement, car il prend souvent une force factice, résultat de l'excitation, pour une preuve de guérison ; il l'affirme. L'accès revient, mais sa persuasion n'en est pas modifiée : c'est le *lolo* ou *Zanahary* qui veut encore obtenir quelque chose ou qui veut révéler quelque nouveau *fady*, et c'est ainsi que s'allonge la cure.

Pendant les séances, la case devient une sorte de boîte de fumigation, et cela est plus vrai encore du drap sous lequel on met le malade qui respire, à lui seul, toute la fumée dégagée par l'encens. Il sort de cette étuve dans un état de sueur profuse et tout en larmes ; et, dans le courant ordinaire d'une fièvre normale, la transpiration est la preuve de la fin de l'accès. Souvent on la provoque parce qu'après elle, le malade soulagé peut être soigné avec beaucoup plus de chances de succès rapide.

Les bains successifs sont une cure d'hydrothérapie et, pour être ordonnée par un demi-sauvage – en vue de résultats fort hypothétiques et pour s'attirer les bénédictions d'ancêtres morts il y a 200 ou 300 ans, ou pour leur témoigner un respect dont ils n'ont nul besoin, – elle n'en perd pas ses qualités.

Enfin, le *fondy*, *mpamoaka*, *moasy*, peut ne pas être aussi ignorant que la simplicité de son costume pourrait le faire croire ; et son intelligence, sa mémoire, son intérêt, lui sont d'un grand secours. Il connaît des simples, il sait ce qu'est le massage ; et ce qu'il recommande à l'état de veille n'est pas toujours dépourvu de sens, loin de là. Il suit aussi son malade. Il l'encourage. Il se réjouit avec lui, s'il guérit. Il prévoit les rechutes ; il s'en sert ; pleure avec la famille, s'il y a décès. (Les affranchis disent volontiers : il est rusé.) Dans toutes les affaires importantes, il interviendra, parfois sous la forme d'un *mpisiki-dy* ou d'un modeste guérisseur ; mais ce sera toujours lui et son influence ne saurait qu'y gagner.

Mais si le *Tromba* a des guérisons à son actif, il doit enregistrer aussi des décès. C'est avec beaucoup de discrétion qu'il nous a fallu mener l'enquête pour savoir dans quelle mesure les

malades du *Tromba* succombent. Les familles sont jalouses de leurs secrets, et elles ont cent formules pour éconduire le questionneur, d'autant plus qu'elles redoutent les mânes des trépassés. Pourtant, nous avons pu constater que, dans un cercle restreint, bien que sur une période de dix ans, les cas de *Tromba* suivis de mort ont été relativement fréquents.

La mort survient parfois à la suite d'épuisement, et cela est assez naturel. Déjà affaibli par la maladie, le patient fait des efforts qui dépassent ses forces, et dont la durée achève de l'user. Pendant des heures, quand ce n'est pas toute une nuit et même beaucoup plus, il se dépense de telle manière qu'un homme en bonne santé en sortirait malade. Il hâte le dénouement, qu'on aurait pu probablement éviter en employant un traitement rationnel.

Pour d'autres, c'est plus tragique, en ce sens qu'ils finissent dans des hoquets que les assistants prennent pour la manifestation du *Tromba* ; ou bien, quelque vaisseau se rompant, il se produit une hémorragie.

On cite des exemples frappants (avec noms d'individus, de lieux, et dates à l'appui). Un blanc malade avait été persuadé de laisser agir le *Tromba* et, devant la réprobation de ses amis, y avait renoncé ; mais le *Tromba* mécontent le fit souffrir plus que jamais ; et, à la fin, voulant le contenter, le blanc fit faire le « service ». Malheureusement, il avait attendu trop longtemps. Le *Tromba* le tua, il s'était vengé de tant de négligence. Un indigène était si tourmenté par le *Tromba* qu'il en est mort de faim ; car, chaque fois qu'il se trouvait en face de son assiette de riz, le tremblement traditionnel le prenait et le mettait dans l'impossibilité de manger. Une jeune femme, atteinte d'abcès, mourut dans une transe, un abcès s'étant ouvert et ayant produit une hémorragie, etc., etc. Il y a quelque chose de poignant à penser à ces agonies, sous des oripeaux destinés à rappeler une grandeur qui s'est singulièrement illusionnée elle-même. Prises pour une manifestation nouvelle, elles sont accueillies avec des chants et des claquements de mains, pour finir dans des lamen-

tations et des cris, des questions qui restent sans réponse et une confusion générale.

Quand on arrive à ces constatations, l'intérêt, un peu mêlé de curiosité, qu'on éprouve pour le *Tromba*, se change en une profonde tristesse ; et on se demande ce qu'on pourrait faire pour amener tant d'âmes à une plus juste notion des choses, à une compréhension toute autre de ce que sont la maladie, le remède, la souffrance et Dieu même, qui, par suite d'un anthropomorphisme poussé à ses dernières limites, devient si étrangement bon et mauvais, maître et esclave.

L'administration a essayé parfois des interdictions radicales ; mais elle n'est arrivée, dans cette voie, qu'à des résultats nuls. Le *Tromba* se faisait alors, quand même, en cachette, dans des villages et des endroits reculés, ou même sans qu'on prenne la peine de s'éloigner et avec l'approbation tacite des petits chefs locaux. Il est arrivé que le mécontentement de la population fut si manifeste qu'on préférerait fermer les yeux. Nous avons entendu dire à un administrateur, qui laissait faire le *Tromba* et qui n'autorisait pas les réunions chrétiennes : « Je ne vais pas me mettre ces gens sur les bras ; et après tout, c'est leur religion. » Encore était-il mieux inspiré que tel autre qui mit un impôt sur les séances du *Tromba* dans sa province et fit enregistrer le fait à l'*Officiel*, augmentant d'un lamentable malentendu la charge d'idées fausses chez des gens difficiles à atteindre, c'est vrai, mais auxquels on a porté trop peu de véritable intérêt.

Pour nous, le remède est, en partie, dans une liberté surveillée qui tuera le mystère et supprimera par là-même un des grands attrait du *Tromba*. Une assistance médicale beaucoup plus large, officielle ou privée, aurait aussi pour la diminution du nombre des sujets les plus heureux effets.

Mais, par dessus tout, le *Tromba* relève de la psychothérapie ; et c'est à ceux qui peuvent la pratiquer, c'est-à-dire le plus souvent aux missionnaires (blancs ou indigènes) que revient la tâche de le détruire en apprenant aux indigènes à se mieux connaître eux-mêmes, tout en élevant leur esprit vers de plus

hautes pensées. C'est par un traitement psychique, nous voulons dire spirituel, que seront obtenus les résultats les plus positifs. Il faut que le malade, le *fondy* et tous les agents du *Tromba* abandonnent leurs idées superstitieuses pour que leurs crises disparaissent.

Nous avons vu des cas de guérison ; mais elles n'ont été complètes que quand le malade, pour trouver le calme intérieur, a voulu accepter le Dieu chrétien, celui de l'Évangile. Plusieurs sont retombés sous le joug le jour où ils ont cru pouvoir se passer de son secours, ou qu'on leur a dit qu'ils n'avaient fait que changer de superstition et de sorcier. Il y a donc là pour les missionnaires et ceux qui les soutiennent un devoir. Ils auront aussi, dans un temps plus ou moins prochain, la satisfaction d'avoir travaillé à l'affranchissement intellectuel, au développement moral et social d'un petit peuple qui possède toutes les virtualités. En pleine évolution, tourmenté par de nouvelles malaises, il s'essaye à discerner les contours de l'avenir et de l'au-delà. Il faut éclairer ses doutes, nourrir ses aspirations, élever sa conscience. Il pose des questions à la façon du petit enfant qui lève de grands yeux étonnés, mais intensément interrogateurs. Il faut répondre, d'une manière désintéressée, laissant à la Vérité le temps de faire son chemin.

LEXIQUE

(Les mots dont l'application est donnée dans le texte ne sont pas répétés ici.)

ANDRIAMAIZIMBE. – *Andriana* : noble ; – *maizina* : sombre ; – *be* : beaucoup. Individu dont le souvenir se perd dans un très grand éloignement. Connu comme esprit guérisseur très puissant.

ANDRIANALIMBE. – *Andriana* : noble ; *alina* : nuit ; *be* : beaucoup, grand. Probablement le même individu que le précédent. Dans le *Tromba* il est considéré comme le premier grand guérisseur. Est peut-être le bisaïeul d'Andriamisara.

ANDRIAMANDAZOALA – *Andriana* : noble ; – *mandazo* : flétrir, v. ; – *ala* : forêt. « Le noble qui flétrit la forêt » (la brûle ?). Grand-père d'Andriamisara. Connu seulement dans le *Tromba*.

ANDRIAMISARA EFA-DAHY. – *Andriana* : noble ; – *misara* : v. acheter ; – *efa* : quatre ; – *misaraka* : ou séparer ; – *dahy* de *lahy* : homme. « Le noble qui achète » ; « ou le noble qui sépare ». La première étymologie est une allusion au fait que ce premier roi sakalave, dont la tradition ait gardé un souvenir net, fut d'abord un guérisseur toujours en quête de nouvelles drogues ou *ody*. La deuxième, est une allusion à sa réputation de guerrier toujours vainqueur. Son vrai nom est Tofotra ; celui sous lequel il est connu, ainsi que celui de ses prédécesseurs ou

successeurs, est posthume. Il est *fady* de prononcer le nom des rois défunts, ce qui rend très difficile de les retrouver. La population actuelle semble les avoir oubliés. *Efa-dahy*, désigne les fils et petit-fils du roi, de *efatra* : quatre ; – *lahy* : homme.

ANDRIANDAHIFOTSY. – *Andriana* : noble ; – *lahy* : homme ; – *fotsy* : blanc. Le noble blanc, fils du précédent qui dut aller régner plus au nord. Il conquiert le Menabe. Son vrai nom n'est pas connu. Il est signalé vivant encore en 1668 par un matelot de Fort-Dauphin. Son nom semble confirmer la tradition qui fait du premier roi sakalave, celui qui forma la tribu, un blanc. On retrouve le même nom sous les formes de Lahifotsy, Ilaifotsy, Andriafotsy.

ANDRIAMANDISOARIVO. – *Andriana* : noble ; – *mandiso* : vb. de *diso* tort : à qui manque ; – *arivo* : milliers. « Le noble à qui des milliers ont manqué. » Son père, Andriandahitfotsy, craignant un compétiteur le renvoya plus au nord. Fondateur du royaume du Boina – vers 1680 – ou un peu avant. Son vrai nom est Ramiza : qui balance, pèse.

ANDRIANAMBONARIVO. – *Andriana* : noble ; – *ambony* : au-dessus, sur ; – *arivo* : mille. « Celui qui a régné sur des milliers », fils du précédent ; a définitivement assis la dynastie sakalave sur le trône du Boina. Son vrai nom est Irano ; est signalé en 1716, et régnait déjà depuis plusieurs années.

AMBONGO. – *Bongo* : morceau, bloc, colline ; – *Any an, am* : à. Le pays des collines, région située entre le fleuve Mahavavy et le cap Saint-André. On l'étend quelquefois beaucoup plus au sud. On retrouve le nom sous diverses formes un peu partout dans l'île.

AMBIATY. – Nom d'un village au nord de Miarinarivo et d'un arbuste qui sert à désigner le village. La floraison de cet arbuste indique aux indigènes la saison propice pour les semailles du riz en Imerina.

ANTALAOTSY ou ANTALAOTRA. – Désigne les premiers Arabes débarqués dans le Boina et leurs descendants.

BARA. – Nom d'une tribu et de la région qu'elle habite ; tire son nom de sa manière violente de parler et des sons gutturaux qu'ils donnent à leur dialecte. *Bara* : rauque.

BETSILEO. – Nom d'une tribu et de la région sur le plateau central où elle est installée. *Be* : beaucoup ; – *tsy* : négation ; – *leo* : vaincu. « Leur nombre empêche de les vaincre » ; les Hova les soumirent avant 1815, plus par adresse que par les armes.

BOENY. – Nom donné généralement par les Vazaha à la région dite Boina. On croit souvent que c'est une francisation ; c'est ce qui reste d'une contraction comme en font beaucoup les Sakalaves : *Mba ho-eny*, futur indiquant le mouvement vers. L'idée centrale est : nous allons là-bas au « doany », nous allons au « service », nous nous réunirons à la foule. *Mba ho-eny*, *Mboeny*, *Boeny*.

BOINA (Sak.). – Désigne tout le nord-ouest de l'île, jusqu'au fleuve Sambirano. À l'est sa frontière est la grande chaîne qui s'élève presque brusquement pour former les hauts plateaux.

Boina, pour les Sakalaves : grand nombre, abondance, fertilité. *Boina*, pour les Hova : apathie, indifférence, insouciance.

Les deux étymologies se justifient. L'une vise le pays, l'autre le caractère des habitants.

DOANY (Sak.). – Les tombeaux royaux, dispersés dans le nord-ouest. Doany de Mahabo, de Mahabiba, de Betsioka, etc., etc.

DRURY (1687-1749-50). – Aventurier anglais qu'un naufrage jeta sur la côte ouest de Madagascar ; il a donné une relation de ses aventures. Il aide ainsi à établir la chronologie des rois sakalaves, tout en révélant que les mœurs de son temps n'étaient pas très différentes de celles d'aujourd'hui, à l'esclavage près cependant.

EMBOKA (Sak.). – Encens sakalave, composé de charbon de bois, de bouse, d'huile de ricin et de sève de *Ramy* (encens blanc). On le brûle par petites galettes dans des coupes de terre.

FADY. – Tabou. Défense d'un caractère sacré, faite par les ancêtres ou en leur nom. On peut s'imposer des *fady* en vue de certaines bénédictions. C'est alors un vœu accompli par avance.

FLACOURT (Étienne de), 1607-1660, gouverneur à Fort-Dauphin, 1648-1655. Conquit l'île Mascareigne (Bourbon, la Réunion), en 1649 ; en 1661, parut un livre relatant ses observations.

HIBOKA (mot sak.). – Ce qui est en haut, le domaine des esprits, le ciel. Séjour des dieux, de Dieu.

ISOAVIMBAZAHHA. – *I*, particule indiquant le respect ; – *soavina* : à qui on a fait du bien ; – *vahaza* : les blancs, le blanc. Petit village créé à l'est de Miarinarivo.

INDIEN. – Mot qui s'est substitué à indou, qui désigne des émigrants de diverses parties de l'Inde.

JORON-DRANAHARY. – *Joro*, au sens propre : qui est debout ; au fig. : prière et aussi sacrifice ; – *Ranahary* : les Dieux créateurs. Réunis, les deux mots indiquent un sacrifice et spécialement l'offrande d'un bœuf devenant propriété des esprits, une sorte de capital dont ils tirent intérêt.

KAHIAMBA. – Mot makoa provenant de l'arabe bantouïsé. Désigne un carré de 0,20 muni de deux cloisons de raphia laissant un vide intérieur de 0,03 environ et rempli à la moitié de graines très sèches. On agite le tout pour accompagner le chant, à la façon d'un tambourin. On imite le même bruit en écrasant un petit roseau qu'on roule dans les mains ; il a le même nom.

MAHABIBA (pl. bo.). – Mot d'origine Kisoahely, nom indigène du Baobab. Ville indigène de Majunga qui doit son nom à ses arbres.

MAJUNGA. – Le plus grand port de l'ouest, très isolé, réuni à l'intérieur par le fleuve Betsiboka. Nom d'origine Kisoahely : les fleurs. Les indigènes disent beaucoup Majanga, mot qui provient de l'arabe bantouïsé. Il a le même sens que le précédent, mais en sakalave il signifie : qui fait guérir ; *janga* ayant le sens de guérir, tandis qu'en Merina, il veut dire : mœurs corrompues.

MAKOA. – Nègres de l’Afrique, anciens esclaves, plus ou moins malgachisés, connus sous différents noms : *zazamanga* : enfants bleus ; – *masombika* : mozambiques ; – *olo mainty* : les gens noirs.

MAROVOAY. – Ville à 80 kil. environ de Majunga, sur la rivière du même nom, centre peuplé et au milieu d’une région d’avenir. Point de ralliement d’un grand nombre de tribus et d’individus. *Maro* : beaucoup ; – *voay* : crocodiles.

MENABE. – *Mena* : rouge ; – *be* : beaucoup. Région centrale de l’ouest. Nom provenant peut-être du sol rouge, ou encore de ce que les rivières charrient des eaux très chargées de terre. Il est plus probable que le pays tire son nom du fait que les Sakalaves, pour s’emparer de la capitale, recoururent à la ruse : ils firent rapidement un grand trou dans lequel ils mirent un gros bœuf rouge qui, toute une nuit, mugit désespérément après les compagnons dont on l’avait séparé. Ses beuglements effrayèrent tellement les habitants spécialement sauvages et ignorants, qu’ils s’enfuirent, ou ce qui resta se rendit sans combat. Pour conserver la mémoire de ce haut fait on appela le pays Mena-be, le Grand rouge, le mot « bœuf » étant sous-entendu.

MERINA (tribu) et IMERINA (pays). – Désigne les habitants de l’Imerina ; région centrale de l’île. On a le tort d’écrire et de prononcer en français Émyrne, mot anglais dont la prononciation se rapproche beaucoup de Imerina, très facile à lire, écrire et prononcer en notre langue.

MOASY (sak.). – Guérisseur sakalave ; on retrouve le même mot dans les formes *Ombiasy*, *Masy*, *mpimasy*, *mpomasy*, qui ont le même sens. En français on dit sorcier.

ODY. – Charme, amulette, gri-gri ; de *ody* : retour, qui fait revenir le bonheur, la santé ; a donné le mot fanafody, *traduit* par remède.

ROFIA. – A donné en français Raphia : sorte de grand palmier qu'on trouve dans les terrains humides et spongieux.

SAKALAVA. – Nom général d'une série de petites tribus soumises à celle qui fut conduite au début par Andriamisara.

Saka : chat ; – *lava* : long ; étymologie acceptée par les Hova qui ne voient dans les Sakalaves que des guerriers, rusés et hypocrites, toujours en quête de vol et rapine.

On a prétendu que *Saka* venait de *Sakana* : large ou travers, et voulait dire que la tribu était originaire des vallées qui sont en travers de l'île spécialement au sud.

Une troisième explication originale est possible, surtout si on adopte la tradition qui veut qu'un blanc ait conduit la tribu. *Sakalave* serait une transformation, comme on en observe beaucoup dans la langue, du mot français, *Esclave*, ou *Slave*, en anglais. Plusieurs anciens auteurs ont écrit Céclave, alors que la prononciation actuelle donne bien Sakalave, ce qui impliquerait une transformation nouvelle. Le roi appelait ses esclaves et ceux-ci ont pris le nom pour s'en parer.

Plus conformes au génie de la langue sont les indications suivantes : il existe quantité d'exemples où un *k* prend la place d'un *h* et vice-versa, et *saka* se retrouve souvent : *Saka-be* ; *Saka-lava* ; *Saka-fohy* ; *Saka-maloto* ; *Saka-mena*, comme noms de rivières. Il est difficile de traduire *Saka* par chat avec un qualificatif, ou, par large, ou travers ; mais si le *k* est un *h*, hova, on a Saha, ou vallée, campagne : la longue vallée ; la blanche vallée ; la vallée malpropre ; cela est acceptable d'autant plus que

cela correspond à des noms qu'on retrouve dans les autres parties de l'île, *Sahabe*, *Sahalava*, etc. On aurait ainsi le lieu d'origine de la peuplade primitive qui a donné son nom à toutes les tribus du nord-ouest. – Le mot *Saka* se retrouve trop souvent pour qu'on puisse lui donner le sens de barrière, empêchement ; mais pris au sens figuré, et le mot *lava* traduit par toujours, cela donnerait : « Ceux qui arrêtent toujours », sens acceptable à la rigueur, les Sakalaves ayant toujours été un obstacle devant les tribus et même devant les Arabes et ayant longtemps arrêté les Hova.

Mais il se pourrait bien que tout simplement les Sakalaves dussent leur nom à leurs habitudes de vivre, *Saka* voulant dire : creuser, fouiller. Or, ils sont un peuple pasteur, ils se mettent très difficilement au travail de la terre. On les accuse même d'être paresseux (ceux qui ne comprennent pas qu'on peut travailler autrement qu'eux). Mais pour avoir les racines de la forêt et en particulier les grosses ignames, les Sakalaves sont très habiles à fouiller le sol avec de grands bâtons dont la pointe a été durcie au feu. On trouve très souvent les traces de ces fouilles dès qu'on s'éloigne un peu des rizières. Les Sakalaves seraient donc le peuple qui fouille, creuse toujours. On peut ajouter que les rivières appelées *Saka* avec un qualificatif fouillent le sol, traversent de véritables gorges, avant d'arriver dans la région côtière, presque plate. L'une d'elles même est appelée la *Sakalalina* : *lalina*, profond. « La rivière qui fouille profondément. »

On peut choisir suivant son goût entre ces différentes suppositions.

SIKIDY. – Graines arrangées dans des carrés supposés et nommés, formant des figures qui, combinées entre elles, donnent l'horoscope. Le *sikidy* peut éclairer n'importe quel mystère : c'est le système de divination par excellence, d'origine arabe.

SIKINA. – Pièce d'étoffe que les hommes sakalaves roulent autour de leurs reins en la laissant flotter jusqu'à mi-jambe.

TROMBA (sak.). – Esprit, ancêtres, Dieux ; en réalité : état d'hypnose plus ou moins complet, survenant à la suite d'un affaiblissement physique causé par la maladie ou par les excès qui privent le malade de toute volonté. Pendant l'accès qui peut être provoqué ou dû à l'entraînement, le sujet se croit, et il est cru dépositaire de la pensée des Dieux qui demeurent en lui et parlent par lui. Le chant rythmé et diverses pratiques hâtent l'entrée en tranche.

TSODRANO. – Litt. soufflement d'eau : bénédiction. Les anciens bénissant leurs enfants se remplissaient la bouche d'eau et la soufflaient sur leur tête.

TAORO ou taureau, franc. – Nom donné à un gros vin spécialement apprécié des gens de la côte.

VALA-BE (sak.). – *Vala*. Sak. (*Rova* en hova) : barrière, enceinte qui défend l'entrée des tombeaux du Zomba-be, de la demeure royale ; *be* : grand.

VALA-MENA (sak.). – Deuxième enceinte autour de la cour spécialement réservée ; – *mena* : rouge, couleur royale.

ZANAHARY. – Créateur, appliqué très souvent aux ancêtres ; on dit aussi : *Ranahary*, *Andrianahary*.

ZOMBA-BE (sak.). – Du mot Kisoahely *Uyumba* : maison ; – *be* : grand. La grande maison, contenant le *Zomba-faly* à Mahabiba.

ZOMBA-FALY (sak.). – *Zomba* : maison ; *faly* : le mérina ; *fady* (en dial. sak. le *d* hova devenant généralement un *l*). Case à l'intérieur du *Zomba-be* et réservée spécialement aux restes des ancêtres *Andriamisara efa-dahy*, et interdite à ceux qui n'ont pas été expressément désignés par les esprits.

N.-B. – *o* se prononce comme *ou* français ; sur la côte il se prononce souvent à la française *o*, comme dans *notre*.

ao se prononce comme *au* français, comme dans *faute*.

J se prononce comme *Dz* français : *Joro* : *Dzoro* ou *Dzou-rou*.

e se prononce comme *é* français : *Be* : *bé*.

Table des matières

Introduction	3
Avertissement	22
Chapitre premier. Les origines d'une tribu et de son culte....	25
Chapitre II. Les lolo ou esprits	29
Chapitre III. Les doany sakalaves et le fanompoa ou service	38
Chapitre IV. Ny andro lehibe ou « les grands jours »	43
Chapitre V. Le Tromba. Quelques notes	50
Chapitre VI. Le Tromba. Maladies – agents – préparatifs	66
Chapitre VII. Le Tromba. Les quatre grands stades	74
Chapitre VIII. Diversité du Tromba	86
Chapitre IX. Les chants dans le Tromba	92
Chapitre X. Causes et effets du Tromba	101
Lexique.....	113

Note sur l'édition

Le texte a été établi à partir de l'édition originale. La plupart des illustrations n'ont pu être reproduites en raison de leur qualité médiocre.

La mise en page doit tout au travail du groupe ***Ebooks libres et gratuits*** (<http://www.ebooksgratuits.com/>) qui est un modèle du genre et sur le site duquel tous les volumes de la *Bibliothèque malgache électronique* sont disponibles. Je me suis contenté de modifier la « couverture » pour lui donner les caractéristiques d'une collection dont cet ouvrage constitue le quarante-quatrième volume. Sa vocation est de rendre disponibles des textes appartenant à la culture et à l'histoire malgaches.

Toute suggestion est la bienvenue, à l'adresse bibliothequemalgache@bibliothequemalgache.com.

Tous les renseignements sur la collection et les divers travaux de la maison d'édition, ainsi que les liens de téléchargements et les sites annexes se trouvent ici : www.bibliothequemalgache.com.

Pierre Maury, décembre 2008.